

Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz n°62

janvier - mars 1999

TABLE DES MATIERES

3	Paul HALTER , <i>Editorial</i>
5	Henri GOLDBERG , <i>Combien vaut un mort à Auschwitz?</i>
7	Yannis THANASSEKOS , <i>Totalitarisme : ambiguïtés et pertinence d'un concept.</i>
21	Fabienne SURIN , <i>Parole et écriture de la déportation.</i>
75	Izidoro BLIKSTEIN , <i>Les signes des prisonniers dans les camps de concentration nazis : une analyse sémiotique.</i>
89	Elisabeth ROBERT , <i>Les Juifs de la Moldavie roumaine, état des lieux.</i>
95	KAHN Jean-François , <i>La révolte des Juifs contre «les affairistes de la Shoah».</i>
97	Activités pédagogiques de la Fondation
97	- Voyage d'étude annuel à Auschwitz-Birkenau
134	- Concours de dissertation 1997-1998 et 1998-1999
137	- Prix Fondation Auschwitz 1997-1998 et 1998-1999
139	- Expositions
140	- Conférences dans les écoles
141	Informations
142	- Les interviews audiovisuelles de la Fondation
142	- La Troisième Rencontre Internationale audiovisuelle et ses Actes
143	- Le Cahier International

- Appel aux rescapés	144
- Quatre films historiques sur la Deuxième Guerre mondiale (L. Chagoll et F. Buyens)	145
- Discours de Georges Wider à Viroinval	148
- Extrait de l'Invalide belge	150
- Legs et donations	151
Dernières acquisitions et comptes-rendus	153
Poèmes	235
- Lydia Chagoll	235
- Edith Soonckindt	271
- Marie Pinhas-Lipstadt	279

Baron Paul HALTER

EDITORIAL

Président de la

Fondation Auschwitz

La publication des Actes de notre Colloque international sur la «Mémoire d'Auschwitz dans l'Art contemporain»¹ ainsi que l'édition du deuxième numéro du *Cahier International. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis / International Journal. Studies on the audio-visual testimony of Victims of Nazi crimes and genocides*, nous ont malheureusement empêchés de reprendre plus tôt la forme habituelle de notre Bulletin trimestriel. Compte tenu en effet de nos nombreux projets et du succès qu'ils rencontrent, nous nous efforçons de répondre au mieux aux tâches éditoriales qui nous incombent.

Dans le présent numéro, vous trouverez, en dehors des contributions de fond que nous avons postposées de longue date, les textes des dix-sept lauréats de notre Concours de Dissertation 1998 dont le thème était : «*Notre société est à nouveau entraînée dans un tourbillon de violences. Nous acheminons-nous vers une société duale ? Y a-t-il un idéal de société dans lequel vous seriez prêt à vous investir ?*». Nous ne pouvons que remercier ici les enseignants des établissements scolaires qui ont participé à notre Concours et féliciter les lauréates et les lauréats pour leur application et leurs réflexions sur le thème qui leur a été soumis.

Nous voudrions rendre un hommage tout spécial au Président du Jury, Mr. Marcel Foubert et aux membres du Jury du concours qui se dévouent corps et âme pour déterminer les sujets à traiter et pour procéder à la lecture et aux cotations des travaux envoyés par les écoles.

¹ Daniel Weyssow et Yannis Thanassekos, Actes du Colloque *La mémoire d'Auschwitz dans l'Art contemporain*, in *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n°60, juillet-septembre 1998.

Enfin le lecteur aura l'occasion de prendre connaissance d'une série d'informations relatives aux nombreuses activités et projets de notre Fondation comme le Prix Fondation Auschwitz (1998 et 1999), nos expositions, les conférences

dans les écoles, notre voyage d'étude annuel à Auschwitz-Birkenau, etc.

Je voudrais rappeler ici à tous les enseignants que la Fondation Auschwitz - Centre d'Etudes et de Documentation - met tout en œuvre pour pouvoir répondre à toutes leurs sollicitations et les aider dans la conception et la réalisation pratique de leurs projets et initiatives pédagogiques. La Commission Pédagogique que nous avons constituée ainsi que la publication régulière de son Bulletin destiné aux enseignants participent de notre volonté d'intensifier et d'amplifier notre travail en direction des communautés éducatives. Je tiens à remercier ici les enseignants, membres de cette Commission, pour le travail qu'ils accomplissent aussi bien sur le plan de la formation que sur celui des projets pédagogiques concrets.

Henri GOLDBERG,
Secrétaire Général
Fondation Auschwitz

Combien vaut un mort à Auschwitz ?

La presse nous relate presque quotidiennement un épisode de l'action menée par des organisations pour récupérer les biens spoliés aux Juifs pendant la guerre. Ces actions sont pour le moins musclées comme menaces et même décision de boycott des entreprises qui refusent d'obtempérer.

Cette action de récupération des biens spoliés me choque profondément partiellement dans son fond et particulièrement dans sa forme.

En ce qui concerne la forme, nous retrouvons la patte des avocats et lobbystes US qui ont l'habitude d'être rémunérés sur le résultat. Ces techniques qui font leurs preuves peuvent peut-être s'expliquer dans le cadre de relations commerciales, mais ici il s'agit de la mémoire de millions de personnes assassinées et cela est inacceptable.

Toute cette affaire donne le sentiment que tous les Juifs étaient millionnaires, possédaient comptes en Suisse et collections d'oeuvres d'art alors que l'immense majorité des victimes étaient totalement démunies.

Je me dois d'évoquer ce père qui suite à un ordre de déportation des autorités allemandes, se dirigea avec ses trois enfants vers la Caserne Dossin, lieu de rassemblement en Belgique des Juifs avant leur départ pour Auschwitz et qui répondit à une jeune fille qui tentait de le dissuader de se livrer «où voulez-vous que j'aïlle, comment pourrais-je nourrir mes enfants».

Ce qui est hélas devenu une question d'argent ne peut qu'alimenter un antisémitisme toujours présent (lorsque un antisémite désire démontrer la mainmise des Juifs sur

l'économie mondiale, il se contente comme démonstration de citer quelques noms comme Rothchild), quoique actuellement les Juifs semblent plus fréquentables que les «maghrébens» et autres immigrés de plus fraîche date.

En ce qui concerne le fond, il est inacceptable que des banques conservent des biens qui leur ont été confiés, que des compagnies d'assurances ne respectent pas leur signature, que des oeuvres d'art volées ne soient pas restituées à leurs légitimes propriétaires.

Mais qui sont-ils ? Ou sont-ils ? Généralement partis en fumée avec leur descendance donc plus d'héritiers sauf peut-être quelque lointaine famille quasi impossible à identifier.

En Belgique, sur une population juive estimée avant guerre à 66.000 personnes, 29.940* ont été déportées et seulement 1.511 sont revenues**. Seulement 600 demandes d'indemnisation ont été introduites alors que tous les Juifs ont été spoliés.

*dont 24.906 par la Caserne Dossin à Malines (Belgique) et 5.034 par Drancy (France)
** dont 317 déportées de Drancy.

Se pose la question : où vont aller les biens non restitués ?

Ils doivent en premier lieu servir à aider les rescapés de la Shoah qui sont maintenant âgés, très souvent dans le besoin et qui sont secourus par les services sociaux juifs en fonction de leurs possibilités.

Ensuite il y a lieu de créer un fonds pour l'entretien des lieux d'extermination. Ceux qui y ont été massacrés ne revivront pas mais au moins leur supplice soit un rappel permanent de ce que des hommes sont capables de faire à d'autres hommes.

Yannis
THANASSEKOS
Directeur de la
Fondation Auschwitz

Totalitarisme : ambiguïtés et pertinence d'un concept

Les 23 et 24 avril 1998, l'Inspection de l'Instruction Publique de la Ville de Bruxelles, a organisé, en collaboration avec Madame Alice Verhamme, Maître-assistant à la Haute Ecole Francisco Ferrer, deux journées de formation destinées aux professeurs d'Histoire et de Morale laïque et ce, dans le cadre d'un vaste projet intitulé «Echos de la Mémoire». Ces journées de formation étaient axées autour de la thématique : «Les dérives totalitaires de la démocratie». Invité à y faire une communication j'ai pensé qu'il serait utile de proposer aux enseignants une discussion sur la trajectoire même du concept de totalitarisme depuis son apparition jusqu'à nos jours ainsi que sur les tumultueuses discussions, débats et polémiques qu'il a suscité aux Etats-Unis et en Europe. D'autres invités comme Anne Morelli, Pascal Delwit et Guy Haarscher ont abordé la question sous d'autres angles.

Analyser la «carrière» et la trajectoire d'un concept aussi chargé historiquement, politiquement et idéologiquement que l'est celui de «totalitarisme» n'est pas chose facile : appréciations historiques, prises de positions politiques et jugements idéologiques s'entrecroisent inlassablement pour former un tissu particulièrement dense qui couvre, en même temps que l'histoire du concept, toute une période historique, du début des années '20 à aujourd'hui. Aussi, je me bornerai ici à donner simplement les grands jalons d'une évolution particulièrement tortueuse, marquée de nombreux tournants, d'éclipses et de résurgences marquées.

Pour mieux saisir les vives polémiques qui ont scandé l'histoire du concept de totalitarisme, il y a lieu de le situer

dans le cadre des grandes thématiques qu'inaugure dans la pensée politique, juridique et dans les sciences sociales en général, la fin du Premier conflit mondial. Schématiquement, trois grandes problématiques émergent après 1920, des problématiques qui se cristalliseront en des thématiques théoriques plus élaborées vers la fin des années '30. La première problématique concerne l'avènement de la *société de masse*, laquelle se substitue en quelque sorte à celle des classes propre au XIX^{ème} siècle (Emil Lederer, *L'État de masses*, New York, 1940). Selon cette optique, l'«ère de masse» et l'atomisation des individus qui l'accompagne auraient créé les conditions d'émergence des grandes organisations dont la fonction serait la prise en charge des individus - désormais atomisés - et leur soumission à la toute puissance des chefs charismatiques auxquels ils confieraient leur destin. La deuxième problématique est celle de la bureaucratisation du monde qui modifie les formes et les types de la domination sociale et politique hérités du passé : celle-ci serait désormais légitimée non pas dans le cadre d'un système représentatif de la cité, mais en fonction de compétences, de techniques et de performances en matière de gestion sociale et économique (Bruno Rizzi, *La bureaucratisation du monde*, Paris 1939). Dans une telle optique, *la révolution managérienne* (James Burnham) aurait pour effet de placer les élites modernes dans une situation de quasi-monopole dans le domaine de la domination des hommes et des structures socio-économiques. La troisième problématique est celle des théories qui, tout en se situant à l'intérieur de ce contexte général, diagnostiquent aussi une sorte d'autonomisation croissante de la sphère politico-idéologique qui parviendrait de la sorte à plier à ses exigences aussi bien la sphère économique que sociale. Dans cette perspective l'idéologie aurait une puissance telle qu'elle lui permettrait de dicter les objectifs à atteindre, objectifs qui par là même finiraient par échapper aux contraintes de la rationalité économique. Telles sont, dans leurs grandes lignes, les thématiques à travers lesquelles on s'efforçait de penser la période historique, de guerre et de révolution, qu'inaugurait le XX^{ème} siècle.

C'est à l'intérieur de ces trois thématiques, articulées selon des dosages variés, que s'élaboreront à partir des années '30 les théories sur le totalitarisme en tant que concept censé poser un diagnostic global sur le siècle.

Si l'adjectif «totalitaire» apparaît dès le début des années '20 en Italie - et ce dans une connotation «positive» - pour

définir le modèle fasciste de l'État (et de la société), il faudra attendre la fin des années '30 et '40 pour voir apparaître les premières grandes élaborations théoriques sur le totalitarisme à la fois dans une connotation négative et comme instrument d'une comparaison entre les régimes fasciste, nazi et stalinien. Je me réfère ici évidemment aux travaux d'Hannah Arendt, de Jacob L. Talmon et de Carl J. Friedrich qui débute dans l'immédiat après guerre pour connaître leurs formes achevées avec la publication, au tournant des années '50, des trois oeuvres pionnières bien connues : *Les Origines du Totalitarisme* (1951), *Les Origines de la Démocratie Totalitaire* (1952) et *Totalitarian Dictatorship and Autocracy* (1956). A ce premier ensemble de réflexions il faut ajouter aussi la publication en 1954, sous le titre de *Totalitarianism*, des Actes du colloque organisé à ce sujet par l'Académie Américaine des Arts et des Sciences.

Deux événements historiques marquants focalisent au départ la réflexion sur le totalitarisme. Il s'agit d'une part de la révolution bolchevique qui inaugure à partir de 1918 le régime soviétique et, de l'autre, de la dictature fasciste en Italie instaurée par Mussolini en 1925. L'analyse des documents récemment mis à la disposition de la recherche confirme et amplifie la connaissance qu'on avait déjà des vives tensions et des conflits qui secouèrent très tôt la direction du parti et de l'État bolchevique quant à la caractérisation du régime et de son évolution. Partant de l'expérience soviétique en Russie et du fascisme en Italie, le politologue et juriste allemand Carl Schmitt évoque dès 1931 les tendances européennes vers un *État total*, tendances liées à la complexification des sociétés modernes qui induisent des formes inédites d'organisation étatique et de domination politique. En 1933, son disciple, Ernst Forsthoff publie à Hambourg son ouvrage *L'État total*, alors que dans le même temps, en 1932, Mussolini affirme dans *L'Encyclopédie italienne* que «le fascisme est totalitaire» et qu'il inaugure de ce point de vue un phénomène politique tout à fait nouveau dans l'histoire.

Trois autres grands événements vont précipiter les réflexions autour du totalitarisme dans les années '30 : l'accession d'Hitler au pouvoir évidemment et la consolidation de l'État national-socialiste, la guerre d'Espagne et les procès de Moscou. Partant de présupposés radicalement différents, deux ouvrages fort remarquables à l'époque entreprennent respectivement la dénonciation et la critique du stalinisme d'une part, de l'hitlérisme de l'autre. En 1936

apparaît la *Révolution trahie* de Trotsky qui stigmatise la rupture du stalinisme avec les principes de la révolution d'octobre et la transformation du régime soviétique en un régime bureaucratique et dictatorial de type bonapartiste. Trois années plus tard, après les procès de Moscou, il utilise pour la première fois le terme *État totalitaire* pour caractériser le régime stalinien. Il ironise en disant que si Louis XIV pouvait se permettre de dire «l'État c'est moi», Staline, lui, pouvait faire mieux, en ajoutant à son affirmation, «La société, c'est moi». De l'autre côté de l'échiquier politique, paraît, en 1938, *La révolution des nihilistes* de Hermann Rauschning, ouvrage qui entreprend l'analyse critique de l'évolution du régime hitlérien dès lors que celui-ci parachève la mise au pas intégral de la société allemande et prépare, dans le cadre d'une «politique totale» aux accents nihilistes, la «guerre totale».

A cette époque toutefois, le concept de totalitarisme ne donnait pas encore lieu à des comparaisons systématiques entre les trois régimes en place, fasciste, nazi et bolchevique. Il n'y a guère que Boris Souvarine qui mobilise en 1939 l'adjectif «totalitaire» comme un concept *sui generis* destiné à dénoncer les similitudes entre le fascisme et le bolchevisme.

C'est incontestablement le pacte germano-soviétique d'août 1939 - alors qu'on était encore dans l'ignorance de ses closes secrètes - qui va, pour un très bref moment, redonner une nouvelle impulsion à l'élaboration du concept de «totalitarisme» dans une perspective explicitement comparativiste. Moment bref, disions-nous, mais dont les effets seront importants par la suite. C'est l'ouvrage de Franz Borkenau, *L'Ennemi Totalitaire*, paru à Londres en 1940 qui va mettre le feu aux poudres. Formé aux sciences sociales allemandes, ancien communiste qui prend ses distances avec le stalinisme dès les années '20, membre de l'Institut des Recherches en Sciences Sociales de Francfort, il quitte l'Allemagne nazie et s'installe à Londres. De plus en plus critique envers l'Union Soviétique, il s'éloigne de l'École de Francfort et développe son concept de totalitarisme à partir de la dynamique même du marché capitaliste. Selon lui en effet, compte tenu de l'évolution nécessaire du capitalisme vers une planification centralisatrice de l'économie, le maintien du taux de profit ne pouvait être garanti que par l'encadrement d'un Etat totalitaire. Sous certains rapports, ce diagnostic sur l'évolution du capitalisme vers une étatisation de l'économie et une prise en charge totale de la

société par l'État, était assez répandu et partagé à l'époque. Joseph Schumpeter y consacra son ouvrage fondamental, *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942). Pour Borkenau, la tendance au «totalitarisme» est certes une tendance inhérente au développement de la société capitaliste moderne mais il se refuse à s'enfermer dans le dilemme, libéralisme ou totalitarisme, comme le faisaient à la même époque nombre de penseurs en faisant soit l'éloge de l'«État total» en tant que tournant de la modernité (Carl Schmitt), soit l'éloge du libéralisme en tant que rempart contre le totalitarisme (Friedrich A. Hayek ou Ludwig von Mises). Sous ce rapport, se servant du concept de totalitarisme, Borkenau assimile sans autres formes de procès le nazisme et le bolchevisme avec sa célèbre formule selon laquelle le nazisme serait un bolchevisme brun tandis que le bolchevisme serait un fascisme rouge. Les similitudes politiques au niveau de l'exercice du pouvoir se compléteraient selon Borkenau au niveau économique avec la planification et l'étatisation des moyens de production dans les deux régimes. Ces thèses, fort discutées à l'époque et irrecevables aujourd'hui, n'ont pas résisté à la critique. Elles relèvent plus de l'anticommunisme ambiant qu'alimente le pacte Ribbentrop-Molotov que d'une analyse sérieuse de phénomènes étudiés. Pourtant, certains aspects de cette discussion ont mis en avant des préoccupations qui seront reprises dans les grandes élaborations des années '40 et '50.

Comme il fallait s'y attendre, l'invasion de l'Union Soviétique par les armées hitlériennes et, consécutivement, l'alliance scellée entre les démocraties occidentales et l'État soviétique, ont eu pour effet de refouler la problématique du totalitarisme surtout lorsque le concept servait, sous couvert d'approche comparative, à dénoncer le bolchevisme. La pensée libérale continue toutefois, avec les travaux de Hayek notamment, à voir dans le nazisme et le bolchevisme une forme d'État totalitaire défini comme la conséquence directe au niveau politique de l'application en économie des mesures socialistes.

Dans l'étape qui va jusqu'à la fin de la guerre, c'est surtout l'oeuvre fondamentale de Franz Neumann, *Behemoth : structures et pratiques du national-socialisme*, publiée pour la première fois en 1942, qui va retenir l'attention. La thématique théorique que cette oeuvre a mise en chantier aura des répercussions fondamentales dans tous les débats ultérieurs. Ici, contrairement aux travaux de Borkenau, le concept du totalitarisme sert uniquement à l'approfondis-

sement de l'analyse de l'Allemagne nazie. Juriste de formation, Neumann faisait lui aussi partie de l'École de Francfort et, après des études à Londres, il rejoint l'équipe de l'École aux États-Unis où il s'attelle à l'élaboration de son *Béhémoth*. Travail de pionnier, cette oeuvre magistrale aura une influence décisive et durable jusqu'aux années '60 et '80 avec les travaux de Hans Mommsen, Karl-Dietrich Bracher, Martin Broszat, Ian Kershaw, Detlev J.K. Peukert, Norbert Frei et d'autres. Il est hors de question de présenter ici évidemment de façon systématique les thèses de cet ouvrage fondamental. Comme Neumann ne traite que de l'Allemagne nazie - avec quelques développements accessoires sur le fascisme italien -, il n'utilise que l'adjectif «totalitaire» dans la mesure précisément où l'usage du substantif «totalitarisme» avait déjà à l'époque une large connotation comparative. Plus même, Neumann se refuse à toute assimilation hâtive de l'expérience soviétique avec le régime nazi, notamment et surtout peut-être du point de vue économique. Pour lui, en dépit des apparences que peuvent créer les mesures de planification, l'économie sous le régime nazi demeure une économie capitaliste privée bien que solidement encadrée par un État totalitaire. Il qualifie ce type inédit de régime de «capitalisme monopoliste totalitaire». Si l'oeuvre de Neumann nous intéresse ici au plus au point concernant le totalitarisme c'est parce qu'elle nous fournit précisément, à travers l'analyse détaillée et fine des structures et des pratiques du national-socialisme, une réflexion plus générale et particulièrement féconde sur le «modèle» même d'un État totalitaire. L'approche de Neumann modifie radicalement en effet l'idée simplificatrice qu'on pourrait se faire d'une structure étatique totalitaire à savoir un parfait monolithe assurant, par la terreur, la démagogie et la manipulation, une cohésion totale de la société et des institutions et ce, sous l'impulsion d'un programme et d'une volonté uniques - c'est-à-dire la vision d'une société entièrement soudée sous la coupe et autour d'un État Léviathan. *Béhémoth* en revanche, met l'accent sur les contradictions, les fissures, les rivalités et les concurrences qui se jouent aussi bien au sein de l'État et du parti qu'entre ceux-ci et la société. Tout en partageant le diagnostic largement répandu à l'époque pour caractériser l'évolution des sociétés modernes, à savoir l'autonomisation croissante du politique et de l'idéologique par rapport à l'économique et au social, Neumann insiste plus que tout autre penseur sur les antagonismes et les conflits multiples, tantôt sourds tantôt ouverts, qui caractérisent les rapports des trois grands domaines qu'il étudie sous le III^{ème} Reich : le politique,

l'économique et la société. La vision simpliste qui faisait de l'État totalitaire, fasciste et nazi, une structure de pouvoir monolithique est audacieusement remplacée, par l'idée d'un pouvoir polycentrique qui «organise» en quelque sorte la désorganisation. L'analyse serrée et fine du régime national-socialiste qu'il nous propose porte sur les contradictions et les tensions qui se jouent entre les différents centres de pouvoir empêtrés dans d'insolubles conflits de compétences, au sein de la Bureaucratie (administration de l'État), de l'appareil du parti, de l'Armée et de la grande industrie. S'agissant du régime national-socialiste, Neumann va même jusqu'à douter de la possibilité de parler à son sujet d'un État au sens classique de la pensée politique. Il s'agirait plutôt selon lui d'un non-État, d'un chaos, caractérisé par le règne total de l'anarchie et du non-droit. Autrement dit pour Neumann, la domination typiquement national-socialiste serait cette forme inédite et atypique de domination politique qui, dans les rapports entre dominants et dominés, peut faire carrément l'économie de toute médiation réglementaire, notamment de la médiation de cet appareil rationnel bien que coercitif connu jusqu'ici sous le nom d'État. Avec l'analyse de Neumann les capacités heuristiques du concept d'«État totalitaire» se trouvent fondées à la fois sur une analyse empirique copieusement menée et sur un effort de théorisation soutenu et en profondeur. Son approche alimentera de façon plus au moins directe, quarante ans plus tard, les travaux et les recherches qu'on qualifie aujourd'hui, de fonctionnalistes. Il s'agit d'une révision en profondeur de la plupart des interprétations du nazisme qui avaient cours dans l'immédiat après-guerre et qui s'étaient solidement enracinées aussi bien sur le plan de la recherche historique que dans l'enseignement et la pédagogie. Inutile de préciser que ce bouleversement de l'historiographie relative au IIIème Reich a eu des conséquences décisives sur la compréhension et l'interprétation de la criminalité spécifiquement nazie comme point focal du régime. Le *Führerprinzip* qui est l'un des fondements de l'idéologie, des structures et des pratiques du national-socialisme, fut lui aussi revu et réinterprété à la lumière de cette théorie sur l'État totalitaire perçu comme une polycratie plutôt que comme un monolithe.

Si les discussions des années '30 jusqu'aux années '50 autour de l'État totalitaire et du totalitarisme ont tant marqué les sciences sociales américaines, c'est certes en raison des brusques changements des conjonctures historico-politiques - nous y reviendrons - mais aussi du fait que les

principaux initiateurs de ces théories étaient tous des grands intellectuels allemands, formés dans les meilleures universités allemandes à l'époque de la République de Weimar et, pour la plupart d'entre eux, directement ou indirectement liés à l'Institut des Recherches en Sciences sociales de Francfort. Arrivés aux États-Unis, ils ont vite acquis une grande notoriété intellectuelle et furent accueillis dans les plus prestigieuses universités et maisons d'édition. Inutile de citer ces quelques noms célèbres (Borkenau, Adorno, Marcuse, Horkheimer, Pollock, Hannah Arendt - bien que cette dernière soit très hostile au cercle de Francfort, plus particulièrement à l'égard d'Adorno).

Après 1946-47, l'histoire sinueuse du concept de «totalitarisme» franchit une nouvelle étape décisive. Comme dans le bref mais important moment de 1939-1941 - pacte germano-soviétique - c'est de nouveau la conjoncture politique qui va alimenter et orienter - mais cette fois-ci pour une plus longue période - les investigations théoriques autour du totalitarisme. Étape décisive placée sous le signe de la guerre froide que jalonne la rupture brutale des alliances momentanées conclues dans la Résistance et sous l'occupation, le blocus de Berlin (1948-49), la création de l'OTAN (1949), la formation des blocs, la victoire de la révolution chinoise (1949) et la guerre de Corée (1950). Il va de soi que dans cette conjoncture, c'est l'approche directement comparative qui est privilégiée, avec des rapprochements systématiques entre les régimes fasciste, nazi et soviétique. Très vite le concept de totalitarisme, d'outil de mise en rapport des phénomènes inédits et propres à notre siècle, se transforme en un concept purement idéologique, en instrument de polémique et de propagande. Au centre, la dénonciation du totalitarisme soviétique. Certes, des travaux comme celui d'Hannah Arendt échappent à cette dérive mais le ton qui prédomine est celui que lui donne la politologie américaine marquée de formalisme au niveau théorique et d'anticommunisme au niveau idéologique. Il s'agit en substance du modèle formel en six points proposé par Friedrich et Brzezinski : la similitude entre les régimes nazi et soviétique se fonde dans l'autonomie et l'exclusivité de l'idéologie officielle, le rôle central du parti unique et du chef charismatique, la terreur physique et psychologique, le monopole de moyens de communication de masse et la main mise de l'Etat-parti sur une économie centralisée et planifiée. Dans cette optique comparative, le concept de totalitarisme joue le rôle d'un idéal type dont les régimes nazi et soviétique ne seraient que deux variantes historiques.

Les discussions américaines sur le totalitarisme ont pénétré le vieux continent à des degrés et des intensités variables en fonction des résistances que lui opposa l'intelligentsia des pays européens. Là où le marxisme tenait des places fortes dans le monde intellectuel et culturel, le concept a eu du mal à s'implanter, et fut même parfois carrément rejeté. L'oeuvre de Hannah Arendt ne fut traduit en français qu'en 1972-1982 et ne devint une référence pour ainsi dire incontournable qu'en fin des années '80. Quant à l'ouvrage de Friedrich et Brzezinski, il ne fut jamais traduit en français. Nous savons que la réception des *Origines du totalitarisme* en France fut plutôt froide, notamment sous la plume d'un Raymond Aron qui pourtant, fin des années '50, traitait déjà du totalitarisme dans ses cours à la Sorbonne. Bien que ce dernier ne manquait pas d'évoquer toute une série de similitudes entre les deux régimes - fasciste et soviétique - notamment pour ce qui est du parti unique, du rôle de l'idéologie officielle et du monopole de moyens de communication, nous savons qu'il fut plus que réticent par rapport à tout amalgame et à toute identification pure et simple des deux régimes. D'autres intellectuels français, comme Cornelius Castoriadis et Claude Lefort, marqués à l'époque par une culture marxiste ou marxisante mais résolument anti-stalinienne, font eux aussi une critique radicale du système soviétique, mais chez eux, le terme «totalitaire» n'a pas pour fonction d'opérer des rapprochements ou d'établir des similitudes entre les deux régimes, mais vise plutôt à fournir un cadre théorique susceptible d'interpréter le phénomène bureaucratique comme mode *sui generis* de domination de classe. En Italie en revanche, le concept fut repris par l'historien et biographe de Benito Mussolini, Renzo De Felice. Dans une optique largement révisionniste, il s'efforça de démontrer qu'en dépit de ses proclamations et intentions doctrinales, le régime fasciste n'a pu atteindre une phase totalitaire. Loin d'avoir supprimé ou mis au pas toutes les institutions rivales au sein de la société civile et politique, le régime fasciste se serait vu obligé de composer avec toutes sortes d'appareils et de forces, dont évidemment le catholicisme, l'Église et la Royauté.

Comme le gros de l'intelligentsia française de sensibilité de gauche n'a «découvert» les camps de concentration soviétiques - le fameux Goulag - que sur le tard, le concept de totalitarisme ne devint en France une mode intellectuelle que dans les années '70 alors qu'il était déjà fortement mis en question et perdait de son influence dans sa patrie natale, l'Amérique. Mode intellectuelle dont s'empara très

vite le journalisme pour créer tout un espace médiatique - si ce n'est publicitaire - à forte consommation «anti-totalitaire». C'était l'époque de la «nouvelle philosophie», laquelle, comme dans tant d'autres domaines, préféra les simplifications, voire les simplismes, à l'analyse sérieuse et approfondie. Avec des articles bâclés mais qui faisaient la «Une» des journaux et des ouvrages écrits à la petite semaine mais que les médias érigeaient en véritable «révolution conceptuelle», on finit par bâtir toute une littérature «spécialisée» en totalitarismes en tout genre. Sous la poussée de cette fièvre, le concept de totalitarisme devient une quasi-théorie générale et trans-historique censée regrouper et interpréter un vaste ensemble de phénomènes allant du despotisme oriental au communisme soviétique en passant par les pharaons, les rois mésopotamiens, l'empire Inca, les tyrannies grecque et romaine, les républiques italiennes de la Renaissance, les mouvements millénaristes paysans, Ivan le Terrible, la terreur de la Révolution française, le fascisme italien et évidemment le nazisme. Dans cette optique, toute l'histoire de l'humanité se ramenait à une sorte de phénoménologie du totalitarisme, d'un totalitarisme perçu comme une figure centrale de l'histoire universelle. Cette approche pseudo-historique était verrouillée par une seconde approche, tout à fait similaire, sur le plan de l'histoire des idées et de la culture. Dans cette optique, complémentaire à la précédente, les prédispositions au totalitarisme apparaissaient omniprésentes dans toute l'histoire de la pensée politique ainsi que dans nombre de cultures : de Platon aux légistes chinois, de Machiavel à Hobbs, de Rousseau à Marx, de la culture chinoise au protestantisme allemand en passant par le messianisme, la Renaissance, la tradition orthodoxe et islamique... la liste est longue. Cette débauche intellectuelle, aveugle des discussions qui se déroulaient à la même époque ailleurs, notamment en Allemagne, fut certes de courte durée mais contribua malheureusement à créer un climat particulièrement nocif et à discréditer les éventuelles potentialités heuristiques du concept.

Il a fallu attendre la fin des années '80 pour renouer avec des discussions un peu plus sérieuses. Et ce fut, bien sûr, le retour de manivelle. La pertinence du concept et sa fécondité historique - je veux dire du point de vue de la discipline historique - ont été sérieusement mis en question par de nombreux chercheurs, surtout en France. On reprocha aux tenants des théories du totalitarisme non seulement de se raccrocher à un vestige de l'arsenal verbal de la guerre froide, mais aussi d'avoir une démarche soit trans-historique, ren-

dant le concept fort peu opératoire, soit an-historique et formelle - celle de la politologie américaine des années '50 - qui faisait l'impasse à toute une série de différences, jugées fondamentales, entre les deux phénomènes auxquels le concept était censé s'appliquer : différences tout d'abord au niveau du contexte social, politique et économique de leur origine ; différences ensuite du point de vue des structures de sociétés concernées ; différences encore relativement au contenu manifeste de leurs idéologies et de leurs programmes ; différence enfin du point de vue de leur évolution réciproque en tant que régime. Radicalisation croissante jusqu'au paroxysme pour ce qui regarde le régime nazi, autrement dit, incapacité caractérisée pour toute auto-réforme et, à terme, son effondrement brutal dans le cadre d'une guerre totale qu'il avait lui même déclenchée ; capacités évolutives et processus d'auto-réforme et d'adaptation pour le régime soviétique en revanche qui fini par assurer en quelque sorte sa propre auto-liquidation. Critiques et polémiques se multiplièrent à vive allure dans les années '80 au point de mettre sérieusement en difficulté les tenants du concept qui se replièrent alors à des positions défensives par l'élaboration de concepts *ad hoc* pour faire coller la théorie à une réalité soviétique alors en pleine mutation. C'est ainsi qu'on parla pour un bref moment de *post-totalitarisme*, de *totalitarisme par le bas*, de *soft-totalitarisme*, etc., etc., afin d'immuniser leur théorie par rapport aux dernières transformations de la société soviétique avant la chute du communisme. Cette inflation du concept a découragé ceux là même qui jadis étaient parmi ses défenseurs les plus ardents. Ils ont fini par prendre leurs distances par rapport à un concept devenu trop extensif et donc immunisé par rapport à toute critique et toute falsification.

De l'autre côté du Rhin cependant le concept trouva, depuis les années '60, des défenseurs plus instruits et plus habiles. Il stimula de façon particulièrement intéressante bien que souvent indirecte, tour à tour les analyses de la République de Weimar, du mouvement et du parti national-socialiste, des processus et des mécanismes qui ont conduit Hitler au pouvoir sans parler des grandes percées réalisées dans l'analyse de la société allemande sous le IIIe Reich. On s'efforça de voir à la fois ce qu'il y avait d'inédit dans le phénomène fasciste en tant que phénomène caractéristique de toute une époque et ce qui, de ce phénomène, tenait, en quelque sorte, de l'histoire allemande en tant que telle. La critique systématique de la théorie de la «voie spécifiquement allemande» (*deutscher Sonderweg*) donna lieu a des périodi-

sations plus fines de l'histoire allemande, interdisant de considérer tout le passé allemand comme une sorte de pré-histoire du fascisme (Martin Broszat). Certes, dans cette optique, qui révolutionna les interprétations du nazisme qui avaient cours dans l'après-guerre, les théoriciens du concept de totalitarisme - en général des historiens -, ne se privaient pas de comparaisons avec l'expérience soviétique mais la visée était moins l'identification *a priori* de deux régimes que la compréhension de certains phénomènes complexes issus de la Première Guerre mondiale tels que la mobilisation des masses, l'autonomisation de la sphère politique, le rôle de l'idéologie, l'échec des solutions démocratiques et libérales, l'incapacité des classes bourgeoises d'assumer, dans certaines situations, leurs missions etc., etc. Il s'agit ici à la fois d'une reprise des premières théorisations des années '30, '40 et '50 - mais débarrassées en quelque sorte de leurs scories idéologiques et propagandistes - et, en même temps, un approfondissement remarquable du concept appliqué à l'histoire du national-socialisme et du IIIe Reich comme partie intégrante de l'histoire allemande. Sous ce rapport, il est intéressant de confronter les approches des historiens comme Karl-Dietrich Bracher, Hans Mommsen et Martin Broszat.

Par delà le rejet assez général du concept de totalitarisme soit en tant que théorie de l'amalgame, soit en tant que théorie trans-historique, les discussions actuelles ont abouti aussi bien à l'établissement de certains consensus qu'à la formulation d'une série de questions qui restent encore et toujours ouvertes. Les consensus se rapportent au constat que des concepts tels que «bonapartisme», «dictature», «despotisme» ou «autocratie» élaborés de longue date par la politique classique et parfaitement pertinents pour l'analyse de certaines situations, ne sauraient être opératoires pour l'étude des régimes fasciste, nazi et soviétique. Il y aurait lieu par conséquent de forger des concepts nouveaux susceptibles de couvrir ce type de phénomènes. Or nous savons, à l'aide de la sémantique historique, que la persistance des néologismes dans le lexique politique, n'est pas chose courante. Au contraire. On pourrait par conséquent se demander pourquoi le terme de «totalitarisme» persiste à tel point dans la pensée politique alors même qu'il fit l'objet de multiples critiques radicales et sévères, en grande partie justifiées. Il y a là une énigme qui mériterait sans doute réflexion. C'est sans doute parce qu'il pointe, intuitivement, quelque chose d'historiquement inédit dans la sphère politique. Nous avons un exemple similaire avec le

concept de «féodalisme» lui aussi fortement critiqué mais toujours présent dans le lexique historique. Abandonnant les définitions *a priori* et la perspective trans-historique, les réflexions actuelles sur le totalitarisme visent, au moyen d'approches comparatives, à l'établissement des différences et des similitudes entre les deux phénomènes et à l'étude de leurs effets sur la nature des régimes étudiés. Plus particulièrement, il s'agit de mettre à l'épreuve les capacités heuristiques du concept relativement aux incontestables nouveautés introduites par ces trois régimes dans l'exercice de la domination politique et l'organisation de la société. Les questions foisonnent sur le terrain historique et politique : rapports entre l'État et le parti, conflits internes et la place du chef charismatique, le rôle exact de l'idéologie, le degré de la mobilisation des masses, les modifications des structures sociales et économiques, la formation et le rôle des nouvelles élites, l'appui des secteurs de la population et les mesures qui l'ont rendu possible, etc., etc. Les réponses à ces questions sur lesquelles travaillent aujourd'hui des historiens, des sociologues et des politologues, ne manqueront pas d'avoir des conséquences directes sur le sort futur du concept de totalitarisme (Cf. les réflexions de K. Pommian, «Totalitarisme», *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, n° 47, juillet-septembre 1995 et I. Kershaw, «Retour sur le totalitarisme. Le nazisme et le stalinisme dans une perspective comparative», *Esprit*, janvier-février 1996). Après une longue période marquée, soit par l'esprit du temps, polémique et propagandiste, soit par une philosophie politique par trop englobante, c'est à présent l'expertise scientifique, notamment historique, qui revendique ses droits. Pour l'Allemagne nazie, c'est l'ouverture de grands débats sur l'interprétation de l'histoire du IIIème Reich, pour l'ex-Union Soviétique c'est le passage d'une soviétologie marquée par les vicissitudes de l'histoire, à des études plus documentées sur l'expérience de la révolution bolchevique et ses conséquences sur la vaste société russe. Au centre de ce débat, le concept de modernité.

Parole et écriture de la déportation

*Ne pas écrire - quel long chemin avant d'y parvenir,
et cela n'est jamais sûr,
ce n'est ni une récompense, ni un châtement,
il faut seulement écrire dans l'incertitude et la nécessité.*

Blanchot Maurice, *L'écriture du désastre.*

Introduction

Plus de cinquante années après le génocide nazi qui bouleversa à jamais l'Occident du 20^{ème} siècle, la littérature concentrationnaire constitue actuellement la seule preuve véritable des atrocités commises par le système nazi. Support incontournable de la mémoire du programme génocidaire, les écrits des témoins de l'horreur du siècle représentent une catégorie littéraire à part entière qui ne cesse de s'enrichir de multiples études et analyses. Ces œuvres d'art constituent en réalité un défi extraordinaire lancé à l'Indicible et à l'Irreprésentable. En dépassant souvent de profondes entraves psychologiques à la remémoration, les anciens déportés qui sont à l'origine des nombreux témoignages, tant écrits qu'oraux, ont souvent éprouvé par-là un besoin personnel d'objectiver par la signification sémantique la réalité vécue, mais également de diffuser leur vécu publiquement. Les témoignages de déportés couvrent une grande variété de formes : témoignages écrits, fictions romanesques, réflexions philosophiques, arts plastiques, peintures, témoignages oraux, mises en scène cinématographiques. Chaque média signifie cependant une volonté commune à tous les survivants de briser la barrière du mutisme, de l'aphasie, de l'aphonie, trois éléments précisément décrits par Nicole Lapierre :

*Le survivant est muet, parce qu'il n'y a peut-être plus
personne pour les entendre ;
aphasique, parce que les mots se dérobent,
que la langue échoue à décrire l'innommable ;
et aphone, parce qu'il a trop hurlé dans un univers de
sourds.*

Relativement peu analysée et peu enseignée jusqu'à il y a peu, la littérature concentrationnaire est actuellement le centre d'intérêt d'une multitude de recherches et d'analyses. Pressés par le temps, de nombreux survivants éprouvent désormais le besoin de livrer leurs mémoires à l'humanité. Portés également par l'urgence de la validation des analyses par les survivants encore en vie, seuls garants des discours sur la Shoah et le génocide, de nombreux chercheurs publient présentement des œuvres majeures sur cette littérature particulière du souvenir. Parmi les nombreux thèmes traités dans ces témoignages et relevés par divers analystes, la problématique de la déshumanisation nous semble la plus fondamentale. Processus tacite du programme d'extermination hitlérien, celle-ci est certainement la blessure la plus durable que des bourreaux infligèrent aux victimes des camps, ainsi qu'à leur descendance. En tentant d'abaisser certaines catégories d'hommes à l'échelon le plus bas de l'humanité, les nazis ont en effet réussi à anéantir à jamais l'identité humaine d'une population entière.

Les œuvres littéraires qui font part concrètement des éléments de ce processus sont multiples, uniques et souvent personnelles : œuvres d'écrivains de métier mais aussi d'hommes qui ont souvent découvert l'écriture comme moyen de survie face aux traumatismes identitaires vécus au retour des camps. Différentes catégories d'écrits peuvent néanmoins être distinguées : ceux des survivants eux-mêmes qui grâce à leur sensibilité, leur savoir, et leurs observations, ont tenté de comprendre les fondements de leur expérience ; ensuite, apparaissent également les témoignages de survivants qui ont cherché à analyser leur expérience en tant que «professionnels de l'âme humaine», en abordant souvent la question des traumatismes et des séquelles d'après-guerre ; ensuite, une troisième catégorie d'œuvres concentrationnaires trouve également sa place aux côtés de ces deux premières, à savoir les diverses œuvres critiques d'auteurs qui ne furent pas déportés mais qui se firent les témoins de cette période d'inhumanité et de bouleversement radical de la société, qui donnèrent eux aussi leur vision et leur interprétation des événements ; et,

finalement, il nous faut également tenir compte de nombreuses études de disciplines diverses qui ont fait suite à la guerre et qui l'ont abordée de multiples façons. Aujourd'hui encore, des hommes ne cessent de vouloir comprendre et expliquer ce que fut cet événement : sa genèse, son déroulement, ses implications, ses conséquences, sa ré-actualisation relative.

Notre analyse des témoignages se structurera constamment autour des deux pôles (du binôme) «identité et mémoire». Nous savons que dans les camps, la question de l'identité fut totalement mise en péril et de multiples témoignages ont décrit le lent parcours qui a progressivement forcé les déportés à quitter la vie libre vers le système totalitaire des camps. Ce qui retient particulièrement notre attention est l'analyse de la problématique de la mémoire des survivants et de l'accès au témoignage, envisagé dès le retour des déportés. Nous voudrions analyser les fondements d'une possible guérison, notamment par la possibilité d'une «écriture-remède» ; puisque, comme l'écrit Jacques Ricot,

L'inhumain étant oublié de l'humain, la réintégration dans le monde de l'humain passe par la restauration de la faculté de mémoire, et donc par la capacité de récit¹.

De multiples questions pourront être posées, comme notamment : quelles sont les conséquences d'une parole empêchée ? En quoi l'écriture permet-elle ce que la parole ne peut traduire ? Quelles vont être les différentes stratégies narratives des témoins pour signifier l'indicible et l'inimaginable ? Quelle est la légitimité de ces récits ? Quelles sont leurs spécificités ? Que permettent-ils exactement dans la connaissance de l'Histoire ?

Ainsi, nous analyserons, dans cet écrit, les rapports qui existent entre la guérison de l'identité et l'émergence de la prise de parole du témoin, parfois tardive. Nous étudierons, également, les obstacles personnels et sociaux de la transmission du vécu : obstacles personnels, qui recouvrent la recherche d'une *formulation* adéquate et authentique de la souffrance, ainsi que la possibilité de surmonter les traumatismes et de faire retour sur soi ; et obstacles sociaux ensuite, qui empêchent la réception du témoignage et sa reconnaissance. Malgré ces entraves évidentes, la volonté de récit du témoin, désirant prendre la parole au nom de la mémoire collective, reste primordiale. La volonté de témoi-

gner fut en effet, pour beaucoup de déportés, un moyen de survivre et une façon de lutter contre l'inhumain. Elle leur permit de donner un sens à leur avenir et d'envisager une dénonciation et un châtement de l'inhumain. Tous avaient conscience que :

Cette volonté des régimes autoritaires de briser toute résistance morale ou matérielle s'inscrit dans leur logique mais (qu') elle est aussi leur faiblesse. Et cette faiblesse s'étale au grand jour lorsqu'on peut connaître l'effet de la répression sur les victimes. Les témoignages des détenus ne donnent aucune envie de subir leur sort, mais ils sont une arme contre ces régimes, puisqu'ils affirment une victoire individuelle sur la volonté d'anéantissement².

Le témoignage est donc envisagé comme un devoir qui doit permettre d'accéder à la vérité et, par conséquent, à la justice. Les témoins sont conscients de leur responsabilité au cœur de la mémoire collective, de la mémoire de tous ceux qui sont entrés au camp et qui, souvent, n'en sont pas revenus. Les rescapés permettent, par leur récit, de concevoir et d'envisager une justice. Leur acte de parole venge les victimes et fait échec à l'entreprise nazie dans sa résolution d'étouffer toutes traces des atrocités commises. Le ressentiment se traduit dans une vengeance imaginaire qui, pour ainsi dire, indemnise les disparus. Le souvenir doit perdurer et combattre l'effacement du temps :

On ne raconte pas simplement pour raconter, on raconte pour attester que quelque chose en soi est plus ample que le temps et la finitude qu'il impose³.

Déjà durant l'expérience concentrationnaire, les reclus savent qu'écrire équivaut à lutter contre l'inhumain. Ils mobilisent toutes leurs ressources pour accéder au courrier clandestin et faire savoir au moins à la famille, la teneur exacte de leur torture. Ils peuvent, également, occasionnellement, se procurer du papier et rédiger des poèmes, de brefs récits ou encore exécuter quelques dessins. Toutes les activités intellectuelles et artistiques sont valorisées et nous avons déjà vu combien les récits accordent d'importance à ces moments de rêve et d'évasion. Par conséquent, la résolution des survivants se charge d'un double objectif, que résume fort bien Victor Serge, dans *Mémoires d'un révolutionnaire*, lorsqu'il parle de sa détention :

Elle me chargea d'une si lourde expérience, et si intolérable à porter, que longtemps après, quand je me suis remis à écrire, mon premier livre - un roman - fut un effort pour me libérer de ce cauchemar intérieur, et aussi l'accomplissement d'un devoir envers tous ceux qui ne s'en libéreront jamais⁴.

Les récits constituent, nous le verrons, au côté de la documentation historique, une «sphère non-événementielle» de l'événement, qui va mettre en œuvre des stratégies narratives tout à fait particulières. En ce qui concerne la représentation des souvenirs, toutes les œuvres étudiées s'inscrivent dans une recherche morale d'abord, mais également esthétique. Ils se heurtent à un contenu qui doit essayer de rendre compte de l'Inimaginable, et à une parole devant exprimer l'Indicible. Les récits vont alors user de multiples procédés littéraires afin de servir, exclusivement, le témoignage et la vérité.

Pour terminer, nous aurons également l'occasion d'examiner la portée de ce désastre auprès des penseurs et des artistes de l'après-guerre. Nous analyserons ainsi les possibilités que donne la création artistique dans la symbolisation de l'événement pour les générations suivantes.

1. LA RÉCEPTION DU TÉMOIGNAGE

Tous les témoignages font mention de la crainte des survivants face à l'incrédulité du public, et cela déjà durant l'expérience concentrationnaire elle-même. Au retour, ils verront souvent leur angoisse confirmée : le récit se heurte à l'incompréhension, qui, par conséquent, bloque la prise de parole. Annette Wiewiorka va, d'ailleurs, distinguer le *refus* de témoigner, qu'elle atteste ne s'être jamais manifesté ni dans les procès ni devant les journalistes, de la *difficulté* de témoigner⁵. Déjà au camp, les détenus savent qu'ils auront à assumer, à jamais, une connaissance unique. Mais au retour, dans la confrontation avec un monde extérieur qui avait perdu toute matérialité, ceux-ci prennent plus intimement conscience de toutes les modifications qui se sont produites en eux pendant cette détention. David Rousset dit, à ce propos :

Qu'en serait-il donc avec les vivants de l'autre monde, ceux que j'appelais toujours, sans trop savoir si j'étais fondé à le faire, les normaux ? Quels déserts de silence faudrait-il traverser, une fois la gueule de la mort fermée, pour retrouver vraiment les hommes anciens ?⁶

Ce qui fut, au camp, exprimé en rêve, comme une appréhension, par Primo Levi, est ici posé avec évidence. David Rousset connaît déjà les difficultés qu'il va rencontrer au retour : «L'avenir est un mythe. Et tout le reste du monde est un mythe⁷», dit-il. L'obstacle de la réception constitue donc une véritable barrière sociale qui refuse le témoignage. Comme l'indique Charlotte Wardi, les survivants «devaient vite s'apercevoir que leurs révélations n'intéressaient pas grand monde, et que de toute façon, elles ne changeraient pas le cours des choses⁸». Comme Simone Weil, Primo Levi montre que, dès le retour des camps, cet oubli volontaire se fait sentir :

Il me semblait que chacun d'eux aurait dû nous interroger, déchiffrer notre identité sur notre visage et écouter humblement notre récit. Mais personne ne nous regardait dans les yeux, personne n'acceptait le débat ; ils étaient sourds, aveugles, muets, retranchés dans leurs ruines comme dans une forteresse d'oubli volontaire, encore forts, encore capables de haine et de mépris, encore prisonniers de l'antique nœud d'orgueil et de faute⁹.

L'entourage des déportés préfère leur faire oublier ce qu'ils ont connu¹⁰, mais généralement davantage pour éviter de «souffrir à distance» que pour éviter de faire souffrir ceux qui tentent de relater leur vécu. C'est ainsi que «le témoin a parlé mais que son témoignage n'a pas été entendu¹¹». Et Robert Antelme va même jusqu'à dire : Le témoignage, on ne veut plus qu'il serve, même comme alibi ; on crache dessus, on le refuse, la digestion est faite. (...) On a accaparé leur témoignage, on l'a mystifié, puis enseveli¹²».

Certains iront, parfois indirectement, jusqu'à soupçonner les survivants. Lorsqu'ils insistent pour connaître la nature de l'expérience, leurs raisonnements se heurtent à la survie de ces quelques témoins : celle-ci met un frein à la crédibilité de l'horreur. Beaucoup en sont conscients et leur sentiment de culpabilité, déjà présent, ne fait que s'aggraver :

Avec un vide glacé : pourquoi revenir si je suis la seule qui revienne ? Et me voilà, moi, mais morte aussi. Ma voix se perd. Qui l'entend ? Qui sait l'entendre ? Elles aussi elles voulaient rentrer pour dire. Tous voulaient rentrer pour dire. Et moi, je serais vivante ? Alors que je ne peux rien dire. Vivante, alors que ma voix s'étouffe ? Que nous soyons là pour le dire est un démenti à ce que nous disons¹³.

La reconnaissance publique du témoignage constitue une étape essentielle et préalable à toute tentative d'ouverture de la mémoire¹⁴. Les témoins ont besoin que leur récit soit valorisé et considéré comme authentique : «il est nécessaire que la transgression (faite à la victime) soit reconnue et que le comportement des coupables soit publiquement stigmatisé¹⁵». Sinon, «les victimes de traitements «inhumains» sont coupées des autres (et cela) tant que la violence n'a pas été reconnue et condamnée¹⁶». La réparation sociale et juridique des dommages subis garantit la reconnaissance : «L'obtention d'une pension ou d'une indemnité permet à la victime de parler de son traumatisme, comme si l'inscription du trauma dans le grand livre du ministère permettait d'y être soumis et de le parler¹⁷». C'est avant tout une reconnaissance symbolique qui atténue la mémoire honteuse des survivants et qui est susceptible de libérer le témoignage.

La date de publication est ici un facteur important de compréhension de cette prise de parole du témoin. Les témoignages écrits peuvent se distinguer en trois catégories selon qu'ils furent écrits *immédiatement* après le retour des déportés, ou seulement *un peu plus tard*, à savoir entre 1956 et 1965, ou encore *tout récemment* et dont nous observons une quantité remarquable. Les survivants sont de moins en moins nombreux et ceux qui restent se sentent pressés par l'échéance de leur propre vie et par le dilemme du «maintenant ou jamais»¹⁸. Beaucoup réagissent, également, aux manifestations négationnistes et s'élèvent contre la montée du racisme et de la xénophobie (Louise Alcan et Eva Tichauer, notamment). Les récentes publications se justifient certainement de deux manières, comme nous le rappelle Nicole Lapière :

Les temps ont changé, et il est plus facile de rompre le silence quand, alentour, le monde paraît moins sourd. Plus facile d'être publié aussi sans doute¹⁹. Et plus urgent, maintenant pour des auteurs animés par la conscience d'une double et pesante nécessité : individuelle, face au poids des ans, et politique, face aux allégations des révisionnistes, à la montée du racisme et à la recrudescence des nationalismes. Derniers survivants et sentinelles du souvenir, ils veulent s'acquitter d'une dette envers ceux qui sont morts dans les camps et passer le témoin d'une mémoire vigilante aux générations suivantes. D'un livre à l'autre, ce motif revient, insistant, répété²⁰.

Ces quelques mots nous démontrent bien qu'aujourd'hui la parole du survivant s'élève d'abord parce qu'elle est valorisée

en tant que mémoire d'exception, et ensuite, parce qu'elle observe autour d'elle une résurgence inquiétante des éléments qui ont provoqué sa ruine²¹ et que, au nom de tous ceux qui ont souffert ou péri à cause de ceux-ci, elle désire faire entendre sa voix. Le souci de vérité reste premier.

Parallèlement, nous ne pouvons ignorer que d'autres ne parviendront jamais à témoigner, ne franchiront jamais les limites du dicible. La dimension physique est essentielle dans la possibilité de l'acte d'écriture, mais c'est surtout la possibilité «éthique²²» de témoigner qui importe. En définitive, on évalue les personnes qui ont laissé un témoignage à moins de 25 de tous les survivants²³. Primo Levi exprimera l'idée que «ceux qui ont connu l'expérience de la captivité (et plus généralement tous ceux qui sont passés par des épreuves éprouvantes) se partagent en deux catégories bien différentes, avec de rares nuances intermédiaires : ceux qui se taisent et ceux qui racontent²⁴». En effet, dès que le détenu décide de rendre public son témoignage, il devient susceptible de se mettre à la portée des jugements de certains lecteurs et de se heurter à l'incompréhension et aux critiques. La réception du témoignage reste, par conséquent, toujours aussi délicate parce que celle-ci suppose deux types de lecteurs-spectateurs : ceux qui peuvent pénétrer ce monde sans difficultés et sans commentaires parce qu'ils ont connu les mêmes pérégrinations, et ensuite les autres qui ne partagent pas ce passé mais qui tentent de le comprendre. Tout lecteur de la seconde catégorie, n'ayant pas vécu l'expérience concentrationnaire, sera naturellement différemment affecté par les événements. Il s'agira donc pour tous les témoins de pouvoir trouver une correspondance de sentiments entre les spectateurs et eux-mêmes et, plus généralement, d'imaginer «la possibilité d'un accord entre des personnes inégalement affectées ou inégalement concernées²⁵». L'étude d'un langage adéquat va dès lors constituer l'objet de recherche principal de tous les témoins : un langage qui ne soit ni trop sensationnel, ni trop brut afin d'éviter un témoignage trop «indigeste²⁶» et qui risquerait de produire un certain «effet de saturation». Ceci nous amène alors à envisager le second obstacle à la volonté de récit, à savoir la formulation.

2. LA FORMULATION

*L'usage de la parole ne sera plus le même,
Les sentiments n'auront plus la même fonction,
Le corps et l'âme n'auront plus entre eux le même lien.*
De Ceccaty René, «Primo Levi : Ne jugez pas».

Conjointement à l'obstacle premier de la réception, le survivant va être confronté à un obstacle plus personnel qui recouvre la difficulté de formuler adéquatement le vécu et la difficulté de devoir revivre les souvenirs traumatisants. En effet, même si le détenu est bien conscient que pour envisager un retour à la vie, il doit libérer sa conscience en retraçant l'écoulement de son passé, il ne pourra pas toujours accéder à cette démarche. Raconter a généralement permis d'apaiser les traumatismes en leur donnant un sens dans l'avenir²⁷ mais la formulation, qui fait entrer le souvenir dans le *déjà fait*, le *déjà dit*, le *déjà nommé*, engendre toutefois un renouvellement de la douleur. Par conséquent, certains survivants préféreraient taire le passé plutôt que de revivre à nouveau leurs souffrances. L'accès au récit ne peut donc se faire que par le *dépassement* des sentiments de honte et de culpabilité que beaucoup de survivants ressentent à leur retour. Bruno Bettelheim explique que chacun est libre d'assumer ou de refouler son passé : «Tout survivant est parfaitement libre de choisir de quelle manière, toute personnelle, il essaiera de faire front. L'expérience concentrationnaire est si abominable, le traumatisme est si affreux qu'on doit respecter le droit que possède chaque survivant d'essayer de les maîtriser du mieux qu'il peut, et comme il croit bon de le faire²⁸».

Parler la déportation et rendre compte de ce «désastre inexpérimenté - limite de l'écriture²⁹» suppose ensuite la création d'un ton et d'un langage adéquat. Déjà dans le camp, le désir de témoigner était présent et celui-ci agissait même comme une source exceptionnelle de volonté de résistance et de survie. Mais les détenus étaient également déjà bien conscients de la difficulté extrême qu'ils rencontreraient dans la recherche de moyens pour signifier leur expérience. Comme le rappelle Primo Levi lorsqu'il parle au nom de ses compagnons de captivité, aucun mot ne semblait pouvoir assumer la douloureuse réalité de l'existence concentrationnaire :

Nous disons «faim», nous disons «fatigue», «peur» et «douleur», nous disons «hiver», et en disant cela nous disons autre chose, des choses que ne peuvent exprimer les mots libres, créés par et pour des hommes libres qui vivent dans leurs maisons et connaissent la joie et la peine. Si les Lager avaient duré plus longtemps, ils auraient donné le jour à un langage d'une âpreté nouvelle (...)³⁰.

La recherche d'un nouveau langage est donc première. Comment, en effet, rendre exprimable un tel contenu ? Malaisé, le travail de formulation et de confession n'en reste pas moins indispensable. Il doit permettre au témoin de replacer son vécu dans un cadre explicatif et ensuite, parce que justement, comme le dit Ferdinand Alquié, «tout verbe a force réalisante³¹», de faire exister ce dernier une nouvelle fois pour enfin parvenir à l'intégrer au rang du souvenir : un souvenir salvateur lui ouvrant la possibilité d'une réadaptation au sein de la vie collective. Pour ce faire, chaque mot devra nécessairement être redéfini. En effet, nous pouvons constater lors de l'examen des manœuvres mises en place par les nazis pour maintenir l'illusion dans le camp, que le langage dans son ensemble fut corrompu et utilisé pour masquer toute réalité relative au massacre³². Charlotte Delbo éprouve également la perte de consistance des mots. La réalité qu'ils étaient sensés refléter avait elle-même disparu :

*Toutes les paroles sont depuis longtemps flétries
Tous les mots sont depuis longtemps décolorés
Graminée - ombelle - source - une grappe de lilas -
L'ondée - toutes les images sont depuis longtemps
livides³³.*

L'obstacle de la formulation va quelquefois anéantir la volonté de témoigner. Le silence sera la seule chose qui reste aux survivants et à leur descendance : la douleur, l'émotion, la peur sont des mots désormais interdits à l'usage commun. Un témoignage intéressant d'une jeune femme, enfant de déportés, révèle cet interdit de langage :

Je sens que tout est enseveli au plus profond de moi-même. Il m'est difficile d'exprimer des choses. C'est une partie de mon éducation, le vocabulaire culturel de la maison. Il ne comprenait pas des expressions telles que J'aime, Je suis fâché, J'ai peur ou Je suis soucieux. De façon générale il nous était défendu d'introduire des expressions de sentiments dans notre langage³⁴.

Hannah Arendt exprime bien la difficulté de réinventer ou de redéfinir un grand nombre de concepts après la Seconde Guerre Mondiale : «Nous essayons de classer dans la rubrique du crime ce qu'aucune catégorie de ce genre, selon nous, ne fut jamais destinée à couvrir. Quelle est la signification de la notion de meurtre lorsque nous nous trouvons en face de la production massive de cadavres ?³⁵»

Le moment de la prise de parole du survivant est très étroitement lié aux conditions d'énonciation. L'écriture sera motivée par un ensemble de circonstances qui valorisent l'individu en tant que témoin et qui permettent, ou non, le témoignage : «le point le plus décisif est alors de savoir quels sont les domaines de la vie humaine qui sont jugés «confessables» dans telle société, quels aspects peuvent devenir pertinents pour la confession³⁶». La dimension publique et l'existence d'une mémoire collective donnant un cadre référentiel et explicatif au vécu, déjà évoquées précédemment, entrent à nouveau en jeu pour déterminer l'accès au récit.

3. L'INTERROGATION ESTHÉTIQUE

Lorsque le témoin aura enfin pu accéder à l'acte de parole de ce passé douloureux, il envisagera souvent la possibilité de le transmettre au-delà de son cercle familial ou intime. L'espace écrit du témoignage et de ses possibilités multiples qui s'offrent au survivant pour signifier son passé douloureux. C'est d'abord en tant que témoin de cette aventure humaine que le survivant désire inscrire son récit dans le temps et dans l'histoire. L'existence même de ces auteurs met en échec la politique nazie qui désirait qu'il ne reste aucune trace et aucun souvenir de leurs atrocités. Les faits historiques ne sont pas suffisants, ils permettent surtout d'encadrer la mémoire non-événementielle afin de lui donner une assise plus précise dans l'évolution de l'Histoire.

Mais, l'expérience concentrationnaire va remettre profondément en question «la conception occidentale du monde et de l'homme et donc la littérature qui la reflète ainsi que celle de l'œuvre d'art comme source de plaisir esthétique³⁷». Après cette catastrophe, la fiction narrative perd sa fonction de ravissement. Elle se veut, prioritairement, didactique³⁸. Toute préoccupation esthétique pourrait même sembler inconvenante face à un tel contenu narratif : le néant et le mal absolu s'accommodent-ils de la perfection artistique ? Si Theodor W. Adorno, en 1969, estimait que toute poésie après Auschwitz était impossible, c'était justement parce que «l'exigence littéraire, comprise ici comme exigence du «bien écrire», serait la négation de la vérité de l'expérience³⁹». Primo Levi, lorsqu'il refuse la question esthétique du récit, rejoint la pensée d'Adorno : «le refus du roman est, pour lui, le refus d'une écriture qui échapperait aux critères de l'exactitude et du vérifiable⁴⁰». La vérité, selon Primo Levi, doit se placer dans une narration qui «laisse les choses se raconter elles-mêmes⁴¹».

C'est au travers de ces interpellations que nous voyons resurgir le débat déjà ancien de l'opposition ou de la complémentarité de l'histoire et de la fiction. L'opposition existant entre histoire et fiction, rappelle Charlotte Wardi, a toujours lieu sur base d'une dichotomie du vrai et du faux et d'une conception différente du langage, de l'écriture et des buts assignés à l'œuvre. Voici ce que l'auteur en dit :

L'historien se penche sur le passé afin de l'élucider, de le comprendre et de l'expliquer (...). L'intérêt porte d'abord sur les faits, l'argumentation est rationnelle et l'écriture explicative.

(...) Le romancier écrit pour imaginer un vécu, le recréer à partir d'un réel transposé dans une fiction qui traduit les préoccupations et les obsessions à la source de sa vision du monde et de la vie. Son écriture si informative ou normative soit-elle demeure créatrice et suggestive. L'œuvre forme une totalité, un monde clos dont le maître est, non l'histoire, mais le romancier qui s'en inspire. (...)⁴².

Pourtant, nous constatons bien que la création artistique est, pour de nombreux survivants, un moyen privilégié d'expression du vécu. La souffrance peut s'exprimer dans la création littéraire, mais une création repensée au travers de multiples interrogations, que nous allons à présent développer. En effet, tout rescapé de l'horreur concentrationnaire désirent mettre ses souvenirs par écrit sera confronté à une double interrogation : un questionnement moral d'abord, lié au contenu de l'expérience, et une recherche esthétique ensuite, qui doit déterminer la forme et le genre du récit. Ce qui n'est plus possible après Auschwitz, c'est d'écrire et d'envisager la littérature dans son ensemble comme on le faisait avant la guerre. Le silence d'Auschwitz fut ainsi un défi qui bouleversa l'art et la littérature Ainsi, dit Enzo Traverso :

Après le massacre industrialisé, la culture ne peut subsister que comme l'expression d'une dialectique négative : le reflet esthétique d'une blessure qui refuse autant la consolation lyrique que la prétention à recomposer une totalité brisée. Comme l'écrit Benjamin, la culture ne peut demeurer que comme document de barbarie. Si Auschwitz a mis la pensée dans une impasse qui l'amène à reparcourir son propre itinéraire, à réinterpréter l'histoire de la culture et l'image de la civilisation, la littérature et l'art peuvent trouver leur raison d'être en tant que témoi-

*gnages de cette catastrophe, donc avant tout en tant que repères d'une destinée tragique*⁴³.

C'est bien la même interrogation qu'expriment ces quelques mots de Simone de Beauvoir, dans sa préface au texte du film *Shoah*, de Claude Lanzmann :

La construction de Claude Lanzmann n'obéit pas à un ordre chronologique, je dirais - si on peut employer ce mot à propos d'un tel sujet - que c'est une construction poétique.

*(...) J'ajouterai que je n'aurais jamais imaginé une pareille alliance de l'horreur et de la beauté. Certes, l'une ne sert pas à masquer l'autre, il ne s'agit pas d'esthétisme : au contraire, elle la met en lumière avec tant d'invention et de rigueur que nous avons conscience de contempler une grande œuvre*⁴⁴.

Les qualités esthétiques et littéraires expliquent donc certainement le fait que plusieurs témoignages restent encore aujourd'hui des ouvrages de référence dans la transmission et la compréhension du vécu concentrationnaire, et qu'ils en viennent à symboliser l'expérience elle-même. Ceux-ci ont comme particularité de mêler le récit historique, l'autobiographie, le récit à dimension mythologique et théologique, et font appel à la sensibilité, à la réflexion et à l'investissement du lecteur.

Quelques écrivains ont ainsi voulu concrétiser «l'invention d'une forme susceptible de traduire une réalité «inimaginable», une logique de l'horreur et de communiquer le message à un lecteur incapable de se référer à rien de connu⁴⁵». Elie Wiesel explique ce qu'il s'évertue à dégager de son œuvre :

*Je cherche un genre qui corresponde à cette époque-là. Il ne faut pas que ce soit trop littéraire, cela ne va pas ensemble. Le dialogue est riche, décharné, lourd. Ces dialogues sont dédiés aux enfants. Seuls les mots, la cendre subsistent, car les bourreaux ont tué tout le reste, et j'essaie de voir les victimes, de les imaginer sous la cendre et au-dessus de la cendre*⁴⁶.

Les témoins doivent pouvoir extérioriser leurs images mentales et ensuite, les communiquer au public : ils vont dès lors «transcender leur expérience dans des créations littéraires qui unissent qualités esthétiques et authenticité, une fois

écoulé le temps nécessaire à l'objectivation d'un réel contraignant⁴⁷». Généralement, les témoignages impressionnent par leur froideur, leur sobriété mais, selon Charlotte Wardi, c'est

cette volonté délibérée de dépouillement, le refus des images, des comparaisons, (qui) confère au texte sa puissance suggestive et à l'écrit sa vérité. Plus la réalité est démente et plus le mot qui la dépeint doit être précis, approprié⁴⁸.

Et Françoise Carasso ajoute :

«Pour comprendre, il faut participer», dit Rousset, et l'extrême dépouillement de l'écriture est ici un mode de connaissance privilégié, car il fait apparaître l'humanité triviale et quotidienne : non pas l'absolu de l'horreur qui paralyse la pensée et rend impossible l'identification à autrui, mais ce que chacun peut comprendre, selon Primo Levi, en pensant aux mille petites choses qui font sa vie, et en imaginant ce qui se passerait s'il en était privé⁴⁹.

Continuellement, resurgissent, dans la conscience du survivant, le devoir de témoigner et l'envie de taire cette expérience pour éviter tout risque de réduction de celle-ci, imposée par les limites du récit. Les survivants s'interrogent donc tous sur les possibilités et sur la légitimité d'une esthétisation de la souffrance : «Auschwitz, dit Elie Wiesel, nie toute littérature comme il nie tous les systèmes⁵⁰». George Steiner, pour sa part, déclare, dans son ouvrage *Langage et silence* :

Il n'est pas certain du tout que le langage rationnel soit fait pour traiter de questions qui échappent si totalement aux normes de la communication humaine, de ce qui relève essentiellement du bestial⁵¹.

Toute transposition prend, effectivement, le risque d'une banalisation ou d'un appauvrissement de l'expérience concentrationnaire, et Charlotte Wardi ajoute à ce propos : «le silence eût sans doute été la seule attitude digne, mais il eût fallu que ce silence émanât de la connaissance et du respect, et non du désir de l'oubli⁵²». C'est pourquoi, la création artistique qui se tourne vers le génocide va devoir surtout intégrer une réflexion plus générale sur la nature humaine. Elle deviendra enrichissante si elle tente de trans-

mettre l'Histoire avec le plus d'authenticité possible au public non averti. La difficulté, dans ce cas précis, est, pour le lecteur, que l'œuvre ne sert pas à l'aider à mieux percevoir, à mieux comprendre ce qu'il a pu vivre ou constater dans la vie, mais doit lui faire percevoir un monde unimaginable et insoupçonné. Comment est-il possible de rendre compte symboliquement, et à l'aide du langage commun, de cette expérience unique et incroyable ?⁵³ :

Le défi lancé à l'imagination littéraire, dit L. L. Langer, est de trouver un moyen de rendre cette vérité fondamentale (l'altération de la réalité opérée par Dachau et Auschwitz) accessible à l'esprit et aux émotions du lecteur⁵⁴.

Ce qui est en cause ici, c'est la notion de crédibilité d'un événement. On n'admet vraiment, durablement, que ce qu'on a les moyens de comprendre, d'intérioriser, de situer dans une vision du monde. Certes, les faits existent objectivement, mais ils ne s'imposent pas à nous directement ; s'ils n'entrent pas dans la catégorie des choses croyables, ils se heurtent à toutes sortes de défenses : on les met en doute, on les minimise, on les refoule⁵⁵.

Ce non-savoir, comme l'appelle Luc Pareydt⁵⁶, porte avant tout sur la mort. La mort qu'ont connue les déportés est une mort que personne n'a rencontrée auparavant. La volonté de raconter cette mort va se heurter à un non-savoir fondamental pour lequel toute description semble inadéquate aussi bien à l'auteur qu'au lecteur. En effet, celui qui tente d'approcher ou de comprendre ce vécu doit pouvoir accepter premièrement cette réalité : il faut «franchir un abîme, et si l'on ne saute pas, on ne comprend pas⁵⁷», il faut atteindre «un monde «qui n'existe pas», un monde de l'envers, avec des mots, des termes de «l'endroit»⁵⁸.

Nous avons analysé, ci-dessus, la justification ancienne de la classification de l'histoire distante de la fiction. Même si certains survivants, eux-mêmes, identifient esthétisme romanesque et mensonge, beaucoup reconnaissent la nécessité d'une écriture de talent qui dépasse l'histoire événementielle. Elisabeth Will le confirme :

Un travail d'historien, impartial, clair et précis comme il doit l'être, n'épuisera jamais la densité, l'angoisse, les nuances d'horreur d'un mauvais rêve. C'est au romancier qu'il faudra faire appel pour orchestrer le schéma de tragédie, pour faire des coupes en profondeur qui met-

traient le lecteur, ne fût-ce que pour un instant, dans cette ambiance de fatigue, d'oppression et de crainte, dans ce jeu alterné de la lassitude, du dégoût et de l'attachement forcé à la vie. Le tableau serait peut-être plus diffus, mais aussi plus véridique ; moins complet, mais tellement plus émouvant. Seul un récit qui serait une œuvre d'art saurait restituer, dans son évocation ramassée et poignante, ce que fut véritablement notre existence en enfer⁵⁹.

Robert Antelme, dans *L'espèce humaine*, fait la même observation : «Il faut beaucoup d'artifices pour faire passer une parcelle de vérité, et, dans ces histoires, il n'y a pas cet artifice qui a raison de la nécessaire incrédulité⁶⁰». Ainsi que Jorge Semprun, dans *L'écriture ou la vie* : «Seul l'artifice d'un récit maîtrisé parviendra à transmettre partiellement la vérité du témoignage. Mais ceci n'a rien d'exceptionnel : il en arrive ainsi de toutes les grandes expériences historiques⁶¹». Soljénitsyne, d'ailleurs, réaffirme cette vérité : «L'art transmet d'un homme à l'autre, pendant leur bref séjour sur la Terre, tout le poids d'une très longue et inhabituelle expérience, avec ses fardeaux, ses couleurs, la sève de sa vie : il la recrée dans notre chair et nous permet d'en prendre possession, comme si elle était nôtre⁶²».

La sensibilité artistique va offrir une connaissance différente de celle que présente l'histoire, elle brise la distance entre le lecteur et le récit : «Le réel qu'engendre la poésie, dit Fernand Alquié, n'est pas le monde de la perception et de la science (...). C'est un réel promis. Aussi la poésie nous intéresse-t-elle ici, non comme création, mais comme révélation⁶³». L'art est une révélation⁶⁴ de ce monde que chacun doit assimiler, traduire et pénétrer par sa conscience affective. La création artistique est basée sur une réaction émotionnelle de la part du public. La poésie, et la création littéraire dans son ensemble, vont permettre d'aborder le rêve, le non-représentable, le surréel, le non-dicible : à travers notre sensibilité, «nous vivons la réalité de l'irréel⁶⁵». L'écriture devient une pratique majeure qui explore le hasard, l'impossible. Elle permet de nous faire saisir le fond, le vide, «elle s'efforce de répondre à cette découverte insupportable, ressentie comme une exigence, car c'est par les récits que l'homme est révélé à lui-même⁶⁶».

L'écriture se fait l'expression des limites et de la mort. Et voici ce que dit Maurice Blanchot de la capacité et de la puissance artistique :

Cette expérience est celle de l'art. L'art comme image, comme mot et comme rythme, indique la proximité menaçante d'un dehors vague et vide, existence neutre, nulle, sans limite, sordide absence, étouffante condensation où sans cesse être se perpétue sous l'espèce du néant⁶⁷.

5. L'INTERROGATION MORALE

Parallèlement à la difficulté de trouver un juste équilibre entre l'authenticité du récit et sa traduction esthétique, il existe également une difficulté quant à la traduction du contenu de l'expérience concentrationnaire. En effet, la transcription romanesque du vécu concentrationnaire comporte de réels dangers d'ordre moral : par exemple, une tendance possible à la perversité, à la violence, et autres «forces destructrices de l'homme⁶⁸». Comment parvenir à ce que le public non seulement perçoive la tragédie mais puisse un tant soit peu l'imaginer ? Quelles sont les limites d'une littérature concentrationnaire ? Elie Wiesel s'est exprimé sur ce dilemme : «Comment en parler et comment ne pas en parler ? Comment toucher à cet univers nocturne sans devenir marchand de détresse et de ténèbres ? sans devenir autre ?⁶⁹» Mais il ajoute : «Bientôt, il n'y aura plus personne pour en parler, personne pour écouter⁷⁰».

Jorge Semprun, également, aborde en parallèle la question esthétique et l'interrogation morale, que suscite le contenu même de l'expérience :

Fumée pour un linceul aussi vaste que le ciel, dernière trace du passage, corps et âmes, des copains. Il y faudrait des heures, des saisons entières, l'éternité du récit, pour à peu près en rendre compte. Mais peut-on raconter ? Le pourra-t-on ? (...) Pourtant un doute me vient sur la possibilité de raconter. Non pas que l'expérience vécue soit indicible. Elle a été invivable, ce qui est tout autre chose, on le comprendra aisément. Autre chose qui ne concerne pas la forme d'un récit possible, mais sa substance. Non pas son articulation, mais sa densité. Ne parviendront à cette substance, à cette densité transparente que ceux qui sauront faire de leur témoignage un objet artistique, un espace de création. Ou de récréation.

(...) Mais peut-on tout entendre, tout imaginer ? Le pourra-t-on ? En auront-ils la patience, la passion, la compassion, la rigueur nécessaires ?⁷¹

Anna Langfus réagit contre «les falsificateurs de l'histoire» : qu'ils attendissent au moins que fussent morts les derniers survivants, dit-elle⁷²». Il faut éviter toute extrapolation hasardeuse qui ne favorise en rien l'information historique et qui risque même de la détourner. La sensibilisation et le sensationnalisme doivent être bien distingués : l'utilisation de la souffrance morale par l'art doit susciter un débat essentiel (mais nier ou refuser ce débat serait encore plus grave⁷³). Le message primordial à transmettre doit d'abord garder la forme d'une interrogation sur la nature complexe et contradictoire de l'homme. L'art dévoile, principalement, une réflexion ontologique, où «il existe quelque chose, dans le monde qui n'est pas l'homme, qui ne lui adresse aucun signe, qui n'a rien de commun avec lui⁷⁴». Dès la Libération et l'apparition des premiers récits et reportages concernant les camps, des voix s'élèvent contre une certaine complaisance dans la mise en valeur des côtés les plus spectaculaires de la souffrance des déportés, notamment en ce qui concerne les expériences médicales. De même aujourd'hui, certaines études portant sur le devenir des survivants et de leurs descendances, peuvent provoquer un certain malaise car elles gommant les nombreux exemples de réinsertions et de transmissions réussies⁷⁵.

Ainsi, cette littérature ne peut devenir un *best-seller* : «si la réinterprétation des événements par la postérité, leur déformation par l'art sont des choses inévitables, la trahison de la vie qu'elles impliquent dans le cas de l'extermination des Juifs impose la vigilance⁷⁶», dit Charlotte Wardi. La difficulté de représenter la souffrance collective, en dehors de tout sensationnalisme, se retrouve également dans l'observation de Pierre Ayçoberry, lorsqu'il déclare :

Le meilleur manuel sur le IIIe Reich serait un album de photographies dont les légendes ne comporteraient pas d'informations, mais des analyses symboliques. Car, si l'on se contente de regarder les œuvres d'art, les clichés publicitaires et les photos de presse, on succombe à la fascination de la beauté formelle ou à l'agacement devant le ridicule, qui n'expliquent rien⁷⁷.

L'histoire ne doit pas être utilisée comme un matériau malléable au gré des circonstances. Gardons à l'esprit que dans «l'utilisation» postérieure du vécu concentrationnaire par des artistes non-déportés, l'interrogation morale doit rester première. La souffrance peut se signifier autant par le

dit que par le non-dit, et le silence est même parfois préférable. Nous en reparlerons davantage.

6. L'ENTREPRISE AUTOBIOGRAPHIQUE

*Ecrire, serait-ce, dans le livre,
devenir lisible pour chacun, et,
pour soi-même indéchiffrable ?*

Blanchot Maurice, *L'écriture du désastre*.

L'autobiographie va permettre de relever de multiples perceptions affectives du génocide. L'entreprise de déshumanisation, et les traumatismes que celle-ci a engendrés, seront des éléments perçus différemment par chacune des victimes du génocide nazi. Dans l'entreprise autobiographique, à l'obstacle de formulation du passé⁷⁸, s'ajoute la difficulté de faire retour sur soi. Le narrateur doit accomplir une mise à distance de son propre passé et, cette démarche d'autoréflexion, pose nécessairement un questionnement identitaire. «Relater sa vie, dit Nicole Lapierre, c'est toujours lui donner forme et cohérence, rendre inéluctable ou nécessaire ce qui était contingent, interpréter le passé, en dresser un bilan qui prenne et qui donne sens au présent. C'est l'expliquer, et c'est également s'expliquer» ; et elle ajoute : «il y a bien, au fond, implicitement une «situation de procès»⁷⁹. Il y a toujours un extrême danger à être soi. L'autobiographie suppose que l'individu accède à la qualité de «narrateur éclairé, averti, qui dénoue les confusions de ses propres mouvements de conscience⁸⁰». Deux «soi» sont donc mis en parallèle : un «soi» qui agit d'abord, et ensuite, un «soi» réflexif qui observe ces opérations, les rapporte et les intègre dans un commentaire avec une certaine distance qui «transforme une expérience en conscience⁸¹». Par ce dédoublement nécessaire, «l'unité de soi est problématisée⁸²». La faculté de dédoublement va être à la base de la réflexion identitaire qu'engendre le travail autobiographique :

Il ne s'agit plus tant de rendre compte de la survie et des modes de résistance qui ont permis de maintenir intacte son intégrité physique et morale, que de mettre en lumière les déformations imposées à la personne et leurs conséquences à long terme, à travers les tensions de l'expérience concentrationnaire : tension entre la parole et le silence, entre la commémoration et le témoignage⁸³.

A l'occasion des enquêtes orales qu'il mène auprès d'anciens déportés, Yannis Thanassekos approche éga-

lement ce problème du dédoublement. Au retour, dit-il, nous observons que

*du dédoublement du concentrationnaire lui-même comme mécanisme de survie durant la captivité, on est passé, après la libération, au dédoublement entre concentrationnaire et survivant comme mécanisme qui rend précisément possible la mémoire au présent - c'est-à-dire comme mécanisme de survie de la mémoire*⁸⁴.

Par conséquent, nous pouvons observer que, si le dédoublement de la personnalité peut quelquefois compromettre la communication sociale par un isolement ou une absence de l'individu⁸⁵, il va également favoriser la prise de parole du survivant. L'écrivain va mettre cette faculté au service de son propre récit : l'*énonciateur* se dédouble, et l'expérience concentrationnaire devient finalement comme l'expression de l'expérience d'un autre. La mémoire du survivant recouvre la mémoire du concentrationnaire (qui rejaillira surtout dans le rêve). Néanmoins, même si le dédoublement aide le survivant à accéder à la narration, il ne l'exempt pas de la souffrance que génère l'établissement de la vérité. Il est incontestable qu'«accepter de faire jouer sa mémoire, sortir de la caverne, suppose une conversion, une metonoia, qui n'est pas sans danger, puisqu'elle fragilise l'individu qui s'y risque : comme le serpent qui grandit et change de peau, l'homme y perd, avant la guérison, l'enveloppe protectrice de l'oubli⁸⁶».

La crainte de la perte de cet oubli protecteur justifie le long silence qui peut s'inscrire entre le moment de la Libération et l'accès au témoignage autobiographique. Pour Jorge Semprun, l'accès à l'écriture s'est fait au prix d'interminables souffrances : «Le bonheur de l'écriture, je commençais à le savoir, n'effaçait jamais ce malheur de la mémoire. Bien au contraire : il l'aiguissait, le creusait, le ravivait. Il le rendait insupportable. Seul l'oubli pourrait me sauver⁸⁷». Et l'auteur ajoute, plus loin : «J'avais la certitude d'en arriver à un point ultime, où il me faudrait prendre acte de mon échec. Non pas parce que je ne parvenais pas à écrire : parce que je ne parvenais pas à survivre à l'écriture, plutôt. (...) Oubli délibéré, systématique de l'expérience du camp. Oubli de l'écriture, également. Il n'était pas question, en effet, d'écrire quoi que ce fût d'autre. Il aurait été dérisoire, peut-être même ignoble, d'écrire n'importe quoi en contournant cette expérience. Il me fallait choisir entre l'écriture ou la vie,

j'avais choisi celle-ci. J'avais choisi une longue cure d'aphasie, d'amnésie délibérée, pour survivre⁸⁸».

C'est pourtant bien l'écriture qui, parce qu'elle nécessite un travail de mise à distance et une tentative de compréhension du passé, autorise généralement le déporté à surmonter le poids de la mémoire. L'écrivain va à la recherche du vrai soi : il l'étudie, il l'approfondit et il tente de le transcrire. La narration traduit alors autant le vécu personnel du survivant que celui de tous ceux qui furent les témoins de ses souffrances. Le survivant devient alors chroniqueur et biographe. Ainsi, l'autobiographie que présentent les témoignages concentrationnaires est tout à fait particulière :

Dans chacun des récits, le narrateur hausse le «je» à une place exclusive. Il est bien le héros de son histoire, quel que soit le principe d'intelligibilité qu'il lui donne : révolte, volonté, chance ou destin par exemple. Et il a explicitement conscience de l'intérêt de cette histoire, mais cette conscience de «héros» se double aussi d'une conscience malheureuse : vivant, survivant, quand ses proches et l'univers dont il vient ont été détruits. Ce deuil demeure inachevé, le sentiment d'une dette de mémoire reste vivace, irrigué par la culpabilité d'être rescapé. Alors, nostalgique de sociabilités, d'intimités perdues, il délaisse parfois le rôle principal pour celui de figurant dans une scène collective, membre parmi d'autres d'une communauté, d'un groupe. Et surtout, il se fait fréquemment chroniqueur et biographe. D'un récit à l'autre, on retrouve cette importance accordée au témoignage et à la commémoration, au rappel de ceux qui ont disparu, à l'hommage rendu à ces morts qui n'ont eu ni enterrement rituel, ni sépulture⁸⁹.

Primo Levi et Robert Antelme ont délibérément choisi le registre de l'autobiographie pour la mettre au service de la mémoire collective : «pour ces deux auteurs, il s'agit de faire de l'expérience individuelle, de son récit, le lieu d'éluclation d'un sens universalisable⁹⁰». Tous les témoignages de survivants englobent beaucoup plus qu'une histoire personnelle⁹¹ : ils parlent au nom des milliers d'existences individuelles qu'ils ont côtoyées et dont ils portent le souvenir. Ils considèrent que la possibilité de témoigner est un privilège inestimable. Ils désirent rendre aux morts ce que le régime nazi s'est efforcé de nier en eux, à savoir la singularité : tous ces petits détails qui les rendaient irrempla-

çables. Le récit et la prise de parole engagent une commémoration collective :

Nous, nous parlons à leur place (celle de ceux qui se sont éteints), par délégation.

Je serais incapable de dire si nous l'avons fait, ou le faisons, par une sorte d'obligation morale envers ceux qui se sont tus, ou, au contraire, pour nous délivrer de leur souvenir; la chose certaine, c'est que nous le faisons en obéissant à une impulsion puissante et durable⁹².

Cette importance de la mémoire collective dans les récits fait dire à Alain Finkielkraut que les témoins éprouvaient la nécessité de raconter «moins par urgence autobiographique de témoigner de ce qu'ils avaient enduré, que par nécessité en quelque sorte *hétérobiographique* de témoigner pour les disparus et de les arracher à leur destin anonyme. Et aussi hostile soit-elle à toute esthétisation, cette impérieuse nécessité de donner aux morts l'assistance narrative qu'ils réclament relève encore de la poésie⁹³». L'écrivain, par le jeu des métaphores, de la musique dans la langue, par sa créativité et son imaginaire va assimiler le traumatisme en un discours partageable.

7. LES STRATÉGIES NARRATIVES

Après avoir analysé les difficultés que va rencontrer le témoin dans son entreprise de mise en récit du vécu concentrationnaire ainsi que les interrogations qui en découlent, à savoir une interrogation morale liée à la représentation de la souffrance et une interrogation esthétique portant sur la recherche d'une expression adéquate, nous pouvons à présent examiner plus en détail les diverses stratégies narratives que les auteurs vont mettre en œuvre pour symboliser au mieux les multiples épreuves de déshumanisation qu'ils ont subies ainsi que leurs multiples combats. Nous aurons alors l'occasion de développer les silences du témoignage qui participent tout autant que la parole à la présentation du vécu, ensuite le ton et le genre littéraire adopté, le temps de la narration, les images les plus fréquemment utilisées et enfin le rôle du personnage et la capacité de regard de l'écrivain.

7.1. L'EXISTENCE DU NON-DIT

Nous savons que le langage fut corrompu par l'expérience concentrationnaire : l'impression qui domine dans tous les

témoignages est celle d'une communication rendue très difficile par les problèmes d'échanges linguistiques et de rivalités entre détenus et par la volonté explicite des autorités nazies de détourner le langage de sa correspondance réelle, afin de nier la teneur véritable des exécutions génocidaires. Or, le langage est ce qui va permettre au survivant de se distinguer de ce que les nazis voulaient faire de lui, à savoir un homme proche de l'animal se laissant guider par ses instincts, qui a cessé de penser et de croire qu'une relation humaine est encore possible au-delà du profit, de la bassesse, de l'égoïsme. Ainsi, dit Alain Parrau, «la correspondance essentielle que la pensée occidentale a posée entre parole et humanité se trouve ainsi confirmée, a contrario, par une institution qui se donne aussi pour but de détruire cette capacité de parler⁹⁴». C'est exactement ce que Primo Levi exprime : «L'usage de la parole pour communiquer la pensée, ce mécanisme nécessaire et suffisant pour que l'homme soit homme, était tombé en désuétude⁹⁵».

Même lorsque cette capacité de langage existe, nous savons toutes les difficultés de pouvoir nouer de véritables relations dans cette Babel infernale. Alain Parrau va d'ailleurs préciser un point important dans la compréhension des récits : «les œuvres témoignant de l'expérience des camps nazis, dit-il, sont toutes écrites par des survivants étrangers à la langue des bourreaux, des déportés qui ne parlaient pas, ou peu, l'allemand (...). Savoir ou ne pas savoir parler la langue des bourreaux, ou la langue dominante du camp, va se révéler, dans les camps nazis, d'une importance cruciale⁹⁶». Le non-dit des témoignages concentrationnaires constitue la manifestation de deux interdits : un interdit de moyens (indicible) et un interdit de contenu (besoin de taire un événement trop douloureux⁹⁷). Ainsi, la formulation du témoignage, que nous avons déjà abordée précédemment, est un problème délicat qui recouvre la question du choix des termes à employer, mais aussi, plus fondamentalement, de la parole dépossédée de ses droits et de ses capacités. Dans l'accès au récit,

la parole n'est pas saisie seulement du besoin de dire l'impossible. (...) Elle ne dit pas seulement l'inconnu qu'est l'être de l'homme. Jusque dans le besoin de dire l'impossible, et jusque dans l'exigence de tout dire, elle dit par-dessus tout l'indétermination de la parole même⁹⁸.

Le non-dit est également justifié par l'exigence qu'impose le bon équilibre de la personne, de ne pas tout dire, et par-

fois même, de ne rien dire. L'individu se fixe des limites indispensables : «La gestion réussie du non-dit protège alors contre la fixation du fameux syndrome du survivant, sentiment où se mélangent culpabilité et angoisse⁹⁹».

Ces frontières du non-dit sont en perpétuel mouvement en fonction des destinataires des messages (les silences sont, en effet, aussi fonction des conditions qui rendent communicable l'expérience qui elles-mêmes évoluent avec le temps et la mentalité). Ce que Sem Dresden appelle «les limites du littéraire¹⁰⁰» recouvre, en fait, toutes les diverses exigences de la mémoire. Celle-ci ne doit pas être une restitution intégrale du passé (la chose est à la fois impossible et indésirable, dit Tzvetan Todorov). Elle sélectionne ce qui lui semble digne d'être retenu, en tenant compte du besoin d'intégrité mais également du devoir de témoin et d'exemple que lui confère l'ex-déporté. Pour Stanislaw Tomkiewicz, il ne s'agit ni d'un silence-mensonge, ni d'un silence-négation, mais plutôt d'un silence dans la vérité : «le silence, dit-il, c'est de dire qu'on vit avec et qu'on n'a pas envie d'en parler davantage. Le silence, c'est aussi montrer qu'on a le droit et qu'on sait être heureux malgré tout (...)»¹⁰¹. La mémoire ne s'oppose nullement à l'oubli, nous explique Tzvetan Todorov :

Les deux termes qui forment contraste sont l'effacement (l'oubli) et la conservation ; la mémoire est, toujours et nécessairement, une interaction des deux. (...) C'est bien pourquoi il est profondément déroutant de voir appeler «mémoire» la capacité qu'ont les ordinateurs de conserver l'information : il manque à cette dernière opération un trait constitutif de la mémoire, à savoir la sélection¹⁰².

C'est, en quelque sorte, une mémoire oublieuse. Le non-dit constitue donc d'abord tout ce que la mémoire s'interdit de reproduire¹⁰³ et ensuite tout ce que l'écriture ne pourra jamais restituer (comme la gestuelle, le regard, les soupirs, les pleurs et les rires). Le travail de l'écrivain consiste à «trouver une sorte d'harmonie intérieure, profonde, entre l'un et l'autre (le silence et la parole), afin que l'un soit le complément de l'autre, le prolongement de l'autre, et peut-être parfois, sa signification¹⁰⁴».

7.2. LE TON ET LE GENRE

Pour narrer «le grand voyage» concentrationnaire et tous les tenants et aboutissants de cet épisode, l'écrivain utilisera les

multiples stratégies que sa créativité lui permettra de développer. Il va pouvoir modifier les modèles et les symboles littéraires : «A l'écrivain qui veut communiquer avec ses semblables, et par là communier avec eux, il suffit de parler avec sincérité et sans détour. Il ne doit pas avoir en tête les canons littéraires - ils lui viendront en cours de route (...): il doit seulement se libérer, s'exprimer, se mettre à nu, s'exposer le plus possible¹⁰⁵».

Les auteurs vont alors mêler, dans un mode de «constitution-présentation¹⁰⁶», l'autobiographie (narration à la première personne), la réflexion et le savoir globalisant. Ils vont combiner les souvenirs passés et la réflexion présente. Ils désirent donner un cadre explicatif à la narration de leur vécu. Cependant, rendre compte de l'absurde, c'est aussi souvent se heurter à l'impossibilité d'une rationalisation : «l'écriture rencontre, dans le réel de l'expérience, une dimension qui ne se laisse plus saisir par l'opération du connaître¹⁰⁷». Il s'agit de donner une explication à ce qui n'en a pas, de surmonter l'absurde et le non-dicible, de trouver une logique là où l'incompréhension domine.

C'est précisément la narration à la première personne, sous la forme du «je» ou du «nous», qui nourrit la remémoration de l'expérience jusqu'au point où elle débouche sur un impossible à dire, une interruption de récit qui est l'impact d'une vérité¹⁰⁸.

Tous les écrivains voulant rendre compte de ce monde absurde, vont rencontrer cette limite du dire et du savoir. L'écriture devient «une écriture qui peut faire de l'affrontement à l'indicible la condition d'une recherche que nous appelons alors «littéraire»¹⁰⁹, dit Alain Parrau. Certains écrivains, comme David Rousset, donneront la priorité à la réflexion politique :

Le choix d'une telle extériorité, du retrait du sujet de l'énonciation, permet à l'écriture de se donner comme la manifestation immédiate de la réalité, dont elle veut traduire l'irruption violente. Le regard distancié est à la fois protection contre la violence du réel, et condition de sa présentation dans un langage¹¹⁰.

D'autres privilégient la réflexion ontologique (comme Primo Levi, Louis-Martin Chauffier, Robert Antelme,...) ou la présentation d'une cohérence patriotique (ce type de témoignages, concernant exclusivement les prisonniers politiques, insère alors une réflexion sur le fonctionnement

et les rouages du nazisme et valorise l'appartenance nationale contre l'Allemagne. «Se souvenir, c'est alors empêcher l'Allemagne de renaître, une Allemagne responsable de trois guerres¹¹¹». Le survivant donne ainsi un témoignage qui reflète son expérience et sa sensibilité. Il sélectionne souvent, selon le but qu'il assigne à son récit, les faits relatés. Jorge Semprun exploite, dans son œuvre, la possibilité donnée à l'artiste de modeler l'œuvre romanesque à son gré et de communiquer ce qu'il souhaite :

Je ne devrais peut-être parler que de ces promeneurs et de cette sensation, telle qu'elle a été à ce moment, dans la vallée de la Moselle, afin de ne pas bouleverser l'ordre du récit. Mais c'est moi qui écris cette histoire et je fais comme je veux. J'aurais pu ne pas parler de ce gars de Semur. Il a fait ce voyage avec moi, il en est mort, c'est une histoire, au fond, qui ne regarde personne. Mais j'ai décidé d'en parler. (...) Il est mort à mes côtés, à la fin de ce voyage, j'ai fini ce voyage avec son cadavre debout contre moi. J'ai décidé de parler de lui, ça ne regarde personne, nul n'a rien à dire. C'est une histoire entre ce gars de Semur et moi¹¹².

Le contenu de l'expérience, dire ou ne pas dire, est donc plus important que la forme que va prendre celle-ci dans le récit. Pourtant, «le style reste un problème incontournable, parce qu'inscrit dans l'acte même d'écrire. La notion de style ne renvoie à rien de décoratif, elle porte la radicalité de cette seule question : qu'est-ce qu'un langage approprié à la vérité de l'expérience du camp ?¹¹³». Le ton du récit est la question finalement la plus délicate qui se présente à l'écrivain. L'œuvre de Primo Levi en témoigne, selon les mots d'Alain Parrau :

Le langage, pour respecter la vérité de l'expérience, ne doit être «trop sonore», de sorte que «le son des mots n'écrase jamais le contenu». (...) Ecrivant contre la rhétorique parce que menacé par elle, Primo Levi détermine exactement ce qu'il refuse de la littérature, si la littérature est d'abord soucieuse du «bien écrire» - définition évidemment impropre, mais qui renvoie à une idée de la littérature communément répandue¹¹⁴.

Pour Primo Levi, la description minutieuse et attentive des lieux, des individus et des événements du camp va révéler une puissance inattendue. A travers cette description, «s'affirme le principe d'une résistance à l'oppression :

décrire dans le détail le camp, compter les Blocks et les couchettes, c'est faire de l'attention la plus grande à la réalité l'acte même d'une raison qui ne cède pas devant l'inhumain. C'est faire d'une simple description un impératif de connaissance : l'expérience concentrationnaire n'est pas un désastre absolu pour la pensée, elle exige l'acuité d'un regard qui sache, d'abord, nommer exactement ce qui est¹¹⁵». Chez Robert Antelme, le regard est moins précis mais se pose en quelques images au cœur de la réalité. Pour Jorge Semprun, une «composition musicale» est une ressource à privilégier. Le ton du récit doit mêler narration et musicalité :

Cette musique, ces solos désolés et chatoyants de trompette et de saxo, ces batteries sourdes ou toniques comme les battements d'un sang vivace, étaient paradoxalement au centre de l'univers que je voulais décrire : du livre que je voulais écrire. La musique en serait la matière nourricière : sa matrice, sa structure formelle imaginaire. Je construirais le texte comme un morceau de musique, pourquoi pas ?

(...) après la discussion avec les rapatriés sur la meilleure façon de raconter, j'avais travaillé sur cette idée, je lui avais laissé faire son travail dans mon imaginaire. Il ne me semblait pas insensé de concevoir une forme narrative structurée autour de quelques morceaux de Mozart et de Louis Armstrong, afin de débusquer la vérité de notre expérience¹¹⁶.

Et l'auteur ajoute, néanmoins :

Mais mon projet s'avérait irréalisable, du moins dans l'immédiat et dans sa totalité systématique. La mémoire de Buchenwald était trop dense, trop impitoyable, pour que je parvienne à atteindre d'emblée à une forme littéraire aussi épurée, aussi abstraite¹¹⁷.

Par leurs diverses tentatives de recréer l'univers de la déportation, les auteurs débouchent sur un récit concentrationnaire aux genres multiples¹¹⁸ : il regroupe l'autobiographie, l'essai, la réflexion politique, théologique, anthropologique, les détails de destins individuels et collectifs, le mélange de prose et de poésie, pour former un ensemble qui va pouvoir accéder à la transmission. C'est aussi cette multiplicité des procédés narratifs et des savoirs qu'implique la littérature concentrationnaire qui justifie certainement l'immortalisation de ces récits.

7.3. LE TEMPS DE LA NARRATION

Le temps de la narration est une troisième composante à prendre en compte dans l'étude des récits concentrationnaires. Il permet de cerner l'ensemble du parcours des survivants. Beaucoup de témoignages choisissent l'ordre chronologique (même si beaucoup regroupent le récit sous un terme générique englobant divers épisodes - Robert Antelme, par exemple, ordonne son récit en trois chapitres intitulés : *Gandersheim, La route et La fin*). Les récits se concentrent alors sur l'arrestation, le transport, l'arrivée au camp, les rituels d'admission, la quarantaine, l'initiation, puis la vie dans le camp (qui suppose la faim, le froid, la promiscuité, les coups, le travail, la mort et la maladie), les incroyables Marches de la Mort, et enfin, la Libération et l'évacuation des camps. Dans ce cadre, beaucoup d'auteurs attachent leur récit à des moments précis de l'expérience concentrationnaire : des visages, des amitiés, des travaux spécifiques, ... Les survivants peuvent alors généralement donner la parole à d'autres détenus, qui raconteront des choses vécues par eux seuls, ou dont ils ont eu simplement connaissance.

Le parcours du survivant s'est souvent déroulé parmi des amitiés diverses qui se perdent, et laissent la place à d'autres, c'est pourquoi la réalité, elle-même, sera souvent faite de multiples récits et dialogues. Même si tous les récits s'accordent généralement à respecter une base chronologique, la traduction de la réflexion du survivant va souvent mêler quatre moments précis, que nous rappelle Nicole Benoit-Lapierre : le temps d'avant la déportation, le temps de l'émigration pour certains, le temps de la guerre et de l'expérience concentrationnaire, et enfin le temps du retour à la vie¹¹⁹. Le temps d'avant la déportation, *le temps perdu*, se manifeste surtout dans les rêves concentrationnaires : c'est le temps de la nourriture abondante et de la demeure chaleureuse et accueillante, des amitiés et de la famille unie. Le temps de l'émigration, *le temps compté*, ensuite, relaté parfois par ceux qui ne sont pas partis. Puis vient le temps de la guerre, *le temps pulvérisé* : le récit retrace alors l'arrestation, la déportation, et met en scène «des repères essentiellement spatiaux» :

Une histoire immédiate au rythme saccadé, une succession d'instantanés, où la temporalité s'efface devant des itinéraires, des périples dans des espaces concrets. (...) Le temps lui-même est fugitif. Il n'a pas l'épaisseur ou l'intensité d'une quotidienneté, fusse-t-elle imaginaire. Il ne renvoie pas à un passé lointain, ni à un devenir. Ce n'est qu'une suite discontinue de moments,

*marqués par le courage, la peur, l'improvisation, le hasard ou la chance. La vie précaire de ces années-là se dessine sur une carte et se raconte comme un enchaînement de périls et de périples*¹²⁰.

Vient enfin, le temps de la Libération, *le temps retrouvé*. Les auteurs vont généralement l'évoquer quelques années plus tard, et vont parfois y consacrer un ouvrage spécifique (pour ne citer que Charlotte Delbo, *Mesure de nos jours*).

Comme nous l'avons analysé précédemment, l'autobiographie mise en œuvre dans les récits de survivants est tout à fait particulière puisqu'elle mêle vécu personnel et mémoire collective. Il en est de même pour le temps de la narration qui transforme la chronologie pour englober une mémoire considérable et faite de multiples épisodes.

Jorge Semprun est tout à fait original en ce qui concerne le temps de la narration : le présent interfère sans cesse avec le passé. Les deux entités se motivent l'une l'autre pour donner un magma d'impressions et de sensations diverses. Une odeur, une musique, un regard, un bout de pain suffisent à le replonger dans l'univers qu'il a quitté seize ans avant la rédaction de l'ouvrage *Le grand voyage*. Nous citerons un exemple, parmi tant d'autres, de cette fusion passé/présent :

*Elle avait prévu un dîner à la russe, et c'est ainsi que j'ai eu à la main, tout à coup, une tranche de pain noir, et j'ai mordu dedans, d'une façon machinale, tout en poursuivant la conversation. Alors, ce goût de pain noir, un peu acide, cette lente mastication du pain noir, grumeleux, ont fait revivre en moi, brutalement, ces instants merveilleux où l'on mangeait notre ration de pain, au camp, où l'on dévorait longuement, avec des ruses d'Indien, pour que cela dure, les minuscules carrés de pain humide et sableux que l'on découpait dans la ration de la journée. Je suis resté immobile, le bras en l'air, avec ma tartine de bon pain noir, un peu acide, à la main, et mon cœur battait follement. Catherine m'a demandé ce que j'avais. Je n'avais rien, comme ça, une pensée, aucun rapport, je ne pouvais quand même pas lui dire que j'étais en train de mourir, en train de défaillir de faim, très loin d'eux, très loin du feu de bois, des paroles que nous prononcions, sous la neige de Thuringe, au milieu des grands hêtres où soufflaient les rafales de l'hiver*¹²¹.

7.4. LES IMAGES

Les termes et les images employés dans la littérature concentrationnaire doivent, au mieux, exprimer la soif, la faim, les humiliations, et les souffrances ressenties au camp. L'image consacrée pour révéler la teneur de l'univers concentrationnaire est celle de l'enfer (et des représentations qui lui sont associées, comme le cauchemar, les damnés, le fleuve Styx, les spectres...). La référence à Dante y est souvent associée, mais, comme nous le rappelle Annette Wieviorka, celle-ci entre en jeu essentiellement comme stéréotype. Pour Primo Levi, *L'enfer* de Dante symbolise la révélation d'un message universel, tandis que pour d'autres, il suppose la création d'une image d'un univers maudit, qui triomphe des limites de la formulation. Pourtant, Charlotte Delbo relève les limites d'une telle comparaison. L'expérience concentrationnaire, selon elle, ne se retrouve pas dans le monde de l'au-delà tel qu'il est décrit dans la littérature :

Si Eurydice revenait et vous demandait un rendez-vous, sans doute le lui accorderiez-vous, surtout si elle vous disait que c'est pour parler du théâtre. Son voyage auprès du mien n'était qu'une plaisante excursion. J'ai vu son enfer à Drottningholm. Qu'il est joli ! Ces diables aimés, grimaçants, fourchus, cornus qui descendent des cintres au bout de leur fil, des diables ? Alors il faut un autre mot pour désigner ceux que j'ai vus. C'est de feux de bengale que jaillissent les flammes de l'enfer. Flammes pures et soyeuses qui ne sentent pas la chair humaine. Pourtant, j'en reviens. L'enfer d'où je viens n'était guère favorable au rêve (...)¹²².

Hannah Arendt commente l'emploi de cette imagerie infernale en distinguant trois emblèmes, reflétant chacun des réalités distinctes. Elle déclare, parlant des camps :

Vus de l'extérieur, ceux-ci, et ce qui s'y passe, ne peuvent être décrits qu'à l'aide d'images tirées d'une vie post-mortem, d'une vie affranchie des soucis terrestres. On peut fort justement distinguer trois types de camps de concentration qui correspondent à trois conceptions fondamentales de la vie après la mort en Occident : Hadès, le Purgatoire, et l'Enfer¹²³.

Pour définir l'état des détenus appelés *musulmans*, c'est l'imagerie animale qui domine : les termes de «bête», d'«espèce animale» se retrouvent souvent. La recherche

de mots adéquats a une importance primordiale : c'est «l'effort d'un langage pour dire ce qui ne s'épuise dans aucun savoir¹²⁴». Tous les écrivains savent que l'indicible passe d'abord par l'indescriptible. Ainsi, écrit Alain Parrau, «le «désir frénétique» de dire l'expérience découvre dans le langage une «distance», une «disproportion» : le malheur d'une non-coïncidence qui réduit le récit au soliloque d'une parole entravée¹²⁵». Cette difficulté à dire l'expérience ouvre les portes à l'imaginaire :

Imaginer un langage qui dise l'indicible en le figurant, c'est affirmer que la vérité des camps relève non d'une imitation mais d'une invention. C'est faire du langage le milieu où dicible et indicible, imaginable et inimaginable traduisent leur antagonisme en mouvement d'une vérité qui passe de l'un en l'autre¹²⁶.

L'avant-propos de Robert Antelme à *L'Espèce humaine* rend bien compte de cette nécessité de proclamer une nouvelle raison d'être à l'écriture et à la littérature et, de là, une nouvelle expression qui dépasse tout ce qui a été dit depuis lors :

Les héros que nous connaissons, de l'histoire ou des littératures, qu'ils aient crié l'amour, la solitude, l'angoisse de l'être ou du non-être, la vengeance, qu'ils se soient dressés contre l'injustice, l'humiliation, nous ne croyons pas qu'ils aient jamais été amenés à exprimer comme seule et dernière revendication, un sentiment ultime d'appartenance à l'espèce¹²⁷.

Les héros présentés dans la littérature ne peuvent pas avoir connu une telle expérience ce qui fait que le personnage dans le récit concentrationnaire est également sujet à de nouveaux questionnements.

7.5. LA PRÉSENTATION DES PERSONNAGES ET LA CAPACITÉ DE REGARD DE L'ÉCRIVAIN

Les personnages du récit prennent en charge l'exposition du vécu et relie le créateur à la communauté humaine. Charlotte Delbo traduit bien les ressources de ces âmes romanesques créées par l'écrivain :

Les créatures du poète ne sont pas créatures charnelles, c'est pourquoi je les nomme spectres. Elles sont plus vraies que les créatures de chair et de sang parce qu'elles sont inépuisables. C'est pourquoi elles sont mes amis, nos

*compagnons, ceux grâce à qui nous sommes reliés aux autres humains, dans la chaîne des êtres et dans la chaîne de l'histoire*¹²⁸.

Néanmoins, elle s'interroge sur l'existence du personnage après Auschwitz : là où les hommes meurent, explique-t-elle, le personnage «meurt à son tour, après s'être décoloré en une image toujours plus pâissante qui s'évanouit comme un reflet dans la mémoire de moribonds¹²⁹». Il ne peut vivre que dans une société libre, alors qu'à Auschwitz, la collectivité est non-libre mais elle est surtout niée dans son essence :

*Il n'existait que des individus isolés, des êtres privés de tout recours, de tout appui, des êtres abandonnés, à la merci d'éléments qui les annihilèrent, les désagrégeaient, les tuaient. Un conglomérat d'êtres à ce point diminués, avilis, dépossédés d'eux-mêmes, ne forme pas une société, à peine un troupeau, un troupeau pitoyable, effrayant. (...) A Auschwitz, le héros est anonyme, tristement anonyme ; l'héroïsme perdu, et celui qui avait franchi le seuil était mort déjà aux autres hommes. (...) Climat de l'inhumain, lumière dissolvante. La part de cette lumière était grande dans l'anéantissement des personnages. (...) Ici meurent et se dissolvent les personnages, parce que la lumière de l'atroce les boit*¹³⁰.

Parallèlement au personnage, le thème du visage (ainsi que tout ce qui lui est proche comme les yeux, le regard, la face, l'apparence), dont nous reparlerons lors de l'analyse de l'écriture de Jean Cayrol, est très présent. Toutes les émotions se marquent à travers lui. Comme le dit Alain Finkielkraut :

*Il y a, certes, beaucoup de choses à lire sur un visage humain. Ce morceau de peau est une mine de renseignements, car il en dit toujours plus que ce que voudrait avouer son titulaire. Avec un peu d'entraînement, on peut déduire toute une biographie de l'observation du visage*¹³¹.

Le désastre est visible à travers lui. Le déporté a une telle connaissance des visages qu'il sait reconnaître l'histoire de chacun d'eux. Dans les témoignages du retour, tous les auteurs font mention de cette faculté de voir au-delà des choses, au-delà des apparences. Charlotte Delbo exprime bien ce sentiment lorsqu'elle justifie son sentiment d'insignifiance à la lecture de divers ouvrages littéraires :

De même que je baissais les yeux pour ne pas voir les visages parce que les visages se dénudaient sous mes yeux, parce que je voyais tout des gens au travers de leur visage dès que j'arrêtais mon regard sur eux, et cela me gênait au point d'être obligée de baisser les yeux, de même je m'écartais des livres parce que je voyais au travers des mots. Je voyais la banalité, la convention, le vide. J'y voyais l'habileté.

(...) Tout était faux, visages et livres, tout me montrait sa fausseté et j'étais désespérée d'avoir perdu toute capacité d'illusion et de rêve, toute perméabilité à l'imagination, à l'explication¹³².

Et elle ajoute plus loin :

Je pensais : Que c'est étrange... Ai-je aussi plusieurs visages, moi ? Il semble que chacune de nous ait un visage - las, usé, figé - et par-dessous ce visage abîmé, un autre visage - éclairé, mobile, celui qui est dans notre mémoire - et, plaqué sur les deux autres, un masque passe-partout, celui qu'elle met pour sortir, pour aller dans la vie, pour aborder les gens, pour prendre part à ce qui se passe autour d'elle, un masque de politesse (...) Sans doute n'y a-t-il que nous qui voyions la vérité de nos camarades, sans doute n'y a-t-il que nous qui voyions leur visage nu par en dessous¹³³.

Le visage, et le regard que pose le déporté sur le monde alentour, symbolisent déjà l'expérience. Les détails du visage sont très importants. Tous les détails ont d'ailleurs leur importance, comme c'était le cas au camp. Le moindre changement dans l'organisation du camp pouvait signifier la perte de nombreux individus. Aussi, par le détail et par une description précise et minutieuse, les auteurs tentent de représenter toute la portée d'un jour sans pain ou, encore, tout le prestige de la réception d'une lettre venue de l'autre monde. Cette place capitale réservée au détail est particulièrement visible dans l'ouvrage de David Rousset. Le regard du témoin se pose sur chaque objet, chaque événement, chaque individu. Alain Parrau qualifie d'ailleurs l'écriture de ce dernier d'«écriture cinématographique». Voici ce qu'il dit :

En se voulant d'une netteté aussi tranchante que les séquences d'un film, les phrases de David Rousset témoignent de la dimension «filmique» immanente au réel : la violence du camp est celle d'un espace et d'un temps où

*les détenus doivent être réduits à de purs signes, simples apparitions sur une surface de ce qui n'a ni consistance ni profondeur. Et le déploiement de cette violence contraint le détenu à se mutiler, à s'absenter de lui-même, en se réduisant à un regard*¹³⁴.

L'écriture de David Rousset désire rendre compte de tout ce que son regard a pu découvrir. Jorge Semprun, également, parle du souvenir et des images qu'il renferme comme d'un regard cinématographique :

*Mais le souvenir existe, quelque part, au-delà de l'oubli apparent. (...) des mots effacés pas le tourbillon du temps passé se font entendre à nouveau. Comme si la pellicule impressionnée autrefois par une caméra attentive n'avait jamais été développée : personne n'aura vu ces images, mais elles existent. Ainsi, je garde en réserve un trésor de souvenirs inédits, dont je pourrais faire usage le jour venu, s'il venait, si sa nécessité s'imposait*¹³⁵.

Nicole Lapierre réaffirme, à nouveau, ce parallèle lorsqu'elle évoque les nombreux témoignages oraux effectués dans le cadre de sa recherche auprès des survivants juifs de la ville de Plock :

*Je remarque une fois de plus une parenté entre l'évocation mémorielle et le langage cinématographique. Le flash-back, l'ellipse, le ralenti, l'arrêt sur image, la focalisation sur un détail, les plans qui se rétrécissent ou s'élargissent, tous ces procédés, il me semble les retrouver dans une parole et une gestuelle qui fait toujours plus et moins que décrire, ménageant, au pourtour du dire, la place ombreuse de l'imaginaire*¹³⁶.

8. LES PENSEURS ET LES ARTISTES DE L'APRES-GUERRE

Une nouvelle expression romanesque et artistique

Ce dernier chapitre est dédié à l'étude de l'échec de l'humanisme et de la «pensée positive» engendré par la catastrophe. Tous les artistes et les penseurs de l'après-guerre ont vu leurs systèmes de référence bouleversés en rapport à cet événement. Cette réflexion générale sera le point de départ d'une nouvelle littérature qui va rendre compte des maints désarrois et des multiples échecs de l'individu dans les années qui suivirent 1945. Différents auteurs vont en effet traduire, dans leurs œuvres, le désastre du langage après

Auschwitz et la perte du héros humaniste dont le destin et la place dans l'univers étaient d'emblée inscrits dans une cohérence parfaite. Jean Cayrol va théoriser cette nouvelle perception de l'univers, et celle-ci s'appliquera, nécessairement, à tous les récits qui désirent mettre en situation l'homme et l'ensemble de la création. Camus en fut le précurseur, mais bien d'autres continueront dans cette voie. Pour les artistes qui ambitionnent d'intégrer la «matière concentrationnaire» à leurs œuvres, il est manifestement capital de garder en mémoire la même interrogation morale que celle continuellement posée par les survivants concernant la manipulation de la souffrance et de l'affectivité : Que dire et comment le dire ? Expliquer ou suggérer ? Quelles sont les avantages de l'art et quelles sont les limites ? Autant de questions qui doivent nécessairement solliciter des réponses avant d'envisager toute représentation de ce que fut l'expérience concentrationnaire.

Les fondements, la justification et l'existence même de la création artistique furent inévitablement ébranlés après 1945. En effet, si la littérature désire prendre en compte l'expérience concentrationnaire, elle devra nécessairement traduire un nouveau rapport au temps et à l'espace, une nouvelle forme de communication, une nouvelle relation de l'homme à autrui et une nouvelle sensibilité au monde extérieur. Elle traduira tout ce que le déporté a pu vivre, à savoir tous les éléments de l'entreprise de déshumanisation et de la résistance qui lui ont fait face. Jean Cayrol, théoricien de cette nouvelle littérature qu'il qualifia de «romanesque lazarien», rappelle, dans l'extrait suivant, quels furent les bouleversements principaux subis par le concentrationnaire :

(...) la situation extrême à laquelle elles (les victimes) se trouvaient réduites entraînait une transformation totale de leurs rapports avec l'environnement. Elle engendrait une relation double, avec le temps qui s'écoulait à la fois trop vite et trop lentement. Les déportés existaient à la fois minute après minute dans un présent porteur de mort, et un futur, espoir de vie. De nouveaux rapports s'établissaient avec la nature qui, selon les saisons, tuait ou ranimait, avec une fleur, un oiseau devenus infiniment précieux. Démunis de tout ils découvraient leur dépendance des objets (papier hygiénique, ciseaux, sous-vêtements) signes de la civilisation, leur importance et en même temps leur vanité. La promiscuité qui invite au relâchement rendait son prix à la pudeur ; l'arbitraire de la mort, l'étalage des cadavres imposaient la suprême

*valeur de la vie et l'infini respect des êtres. Les victimes apprenaient leur corps, leur esprit, prenaient conscience de leurs limites et de leurs forces, découvraient l'importance de l'activité spirituelle pour la survie*¹³⁷.

Malgré la faible réception des témoignages venus du fond de l'enfer par la population de l'après-guerre, c'est un véritable et profond «malaise dans la civilisation» qui s'installe : «c'est ce néant, cette négation de l'être affectif, spirituel et intellectuel incarné par les nazis que la plupart des gens refusent d'affronter. Sommés de prendre conscience de leurs limites, de répondre aux questions fondamentales posées par l'événement, de redéfinir l'homme, de choisir entre lui et la bête, de réaffirmer que le meurtre n'est pas humain (...)»¹³⁸.

«L'humanisme classique, dit Jean Gillibert, est impuisant ; l'antihumanisme des clercs est complice. Personne ne «croit». Personne n'a cru même, au retour des survivants, à l'existence des camps. Personne ne «croit». Il faut alors se tourner vers cette vérité simple que l'homme est un exterminateur et que sa mauvaise foi camoufle toute vérité de cet ordre»¹³⁹.

L'interrogation du sens de l'existence de l'homme dans l'univers, et de la place de la littérature et de l'art dans cette interrogation, n'est pas nouvelle. Pierre-Henri Simon nous indique qu'elle se produit après toutes autres «périodes de crises historiques et de dégradations des cultures»¹⁴⁰, à la différence que, cette fois, l'homme est conscient qu'il met le progrès au service de la destruction de l'humanité. Au vingtième siècle, l'homme sera aussi victime du développement scientifique : «non seulement le progrès n'a pas su préserver la vie, mais encore il a détruit des millions d'êtres humains avec une efficacité qui, jusque là, n'avait jamais été atteinte»¹⁴¹. Maurice Blanchot parle également de l'individu «contemporain», privé d'identité :

*Dans le malheur - et, dans notre société, le malheur est toujours d'abord déchéance sociale - l'homme, frappé par les hommes, est radicalement altéré, il n'existe plus dans son identité personnelle, non seulement tombé au-dessous de la personne, mais au-dessous de toute classe et de tout rapport collectif réel, en ce sens déjà hors du monde, être sans horizon*¹⁴².

Et François Mauriac ajoute, dans la préface à l'œuvre de Micheline Maurel, que, «les camps d'épouvante opposent

un démenti à chacun de nous, et quelle que soit notre croyance. Tous les systèmes qui reposent sur la bonté naturelle de l'homme en resteront ébranlés à jamais¹⁴³». C'est «l'instance d'un Moi-sujet que l'individu doit retrouver¹⁴⁴». La littérature elle-même, nous l'avons déjà signalé, fut mise en question. Hermann Broch, par exemple, exprimait des doutes sur les capacités de la littérature à rendre compte du désastre. Selon lui, c'est par l'abstraction que la symbolisation est possible. La musique et la peinture surtout permettent cette abstraction. Theodor W. Adorno pensait que parler de reconstruction de la civilisation après Auschwitz était absurde. La mort à Auschwitz a inauguré en quelque sorte la mort du sujet, c'est-à-dire de tout ce qui a visage humain et tout ce qui construit l'espèce humaine.

Ainsi, en littérature, cet échec de l'humanisme, au sens de la reconnaissance d'une place définie de l'homme dans l'univers, va principalement se formuler par l'échec du héros. Alain Robbe-Grillet dira, à propos de cette évolution littéraire qui le mènera, pour sa part, vers le Nouveau Roman :

Notre monde, aujourd'hui, est moins sûr de lui-même, plus modeste peut-être puisqu'il a renoncé à la toute-puissance de la personne, mais plus ambitieux aussi puisqu'il regarde au-delà. Le culte exclusif de «l'humain» a fait place à une prise de conscience plus vaste, moins anthropocentriste. Le roman paraît chanceler, ayant perdu son meilleur soutien d'autrefois, le héros. S'il ne parvient pas à s'en remettre, c'est que sa vie était liée à celle d'une société maintenant révolue. S'il y parvient au contraire, une nouvelle voie s'ouvre pour lui, avec la promesse de nouvelles découvertes¹⁴⁵.

Tous les écrivains de l'après-guerre, bouleversés dans leur certitude devant l'inhumanité dont l'homme a fait preuve pendant cette Seconde Guerre Mondiale, vont nécessairement devoir rendre compte de ce monde livré à l'oppression, à la guerre, à la misère. André Gide, déjà en 1934, prononçait dans son *Journal* ces quelques mots : «Pour un long temps, il ne peut plus être question d'œuvre d'art. Il faudrait, pour prêter l'oreille aux nouveaux indistincts accords, n'être pas assourdi par des plaintes. Il n'est presque plus rien en moi qui ne compatisse. Où que se portent mes regards, je ne vois autour de moi que détresse. Celui qui demeure contemplatif, aujourd'hui, fait preuve d'une philosophie inhumaine, ou d'un aveuglement monstrueux¹⁴⁶».

Le héros se verra obligé de «vivre dans l'incohérence fondamentale d'un monde sans principes et sans ordre¹⁴⁷», à travers, «une infinie succession de gestes sans lendemain, de jours sans racines dans aucun terreau de faits anciens, rien que les jours, les nuits, les uns derrière les autres (...)»¹⁴⁸. Ce «nouveau héros» va modifier l'écriture romanesque elle-même. La vie reste tragique et se vit avant tout dans l'errance. Le héros a peur de vivre et sans identité, il se confond dans la possession des choses : «une telle expérience se définit alors par l'arrêt de la transformation de toute chose en chose utile, inscrite dans un projet, une finalité¹⁴⁹». Tout est inachevé, inconnu, abandonné, où «l'homme est une question sans réponse¹⁵⁰». Ainsi, certains écrivains,

jetés dans un univers sans cohérence et sans ordre, où triomphent la force brutale et les instincts, où les destins individuels sont faussés et déchirés par de grandes vagues historiques et aveugles irréversibles, ceux-là ne veulent plus, ne peuvent plus croire à un homme idéal, au règne de l'esprit, à la finalité transcendante d'une espèce promise à la justice et au bonheur. A travers l'épaisseur fumeuse d'événements où ils sont souvent engagés en personne et dans leurs corps - guerres, révolutions, déportations, captivités, - ils ne voient, ils ne veulent voir que l'homme concret ; avec sa faiblesse et ses misères, mais aussi avec son vouloir-vivre, avec ses instincts de jouissance et de puissance. Roulés dans le fatal, ils considèrent le monde et l'histoire comme irrémédiablement absurdes, livrés non à une loi secrète de progrès, encore moins aux desseins d'une providence, mais à la contingence pure et au hasard. Et partout, ils heurtent du front le mur du tragique - car qu'est-ce que le tragique, sinon le sentiment fondamental d'une résistance obscure et insensée contre laquelle se brise la force de liberté et de raison qui est dans l'homme ?¹⁵¹

Voici quel sera le point de départ de cette nouvelle littérature d'après-guerre témoignant du silence et de la solitude. Elle qui, nous rappelle Hubert Juin, était déjà annoncée par des écrivains comme : Franz Kafka, Heinrich Böll, Bertolt Brecht, Georg Trakl, Hans Erich Nossack.

Malgré la profonde crise de la civilisation et de ses valeurs antérieures, l'homme doit continuer à vivre. Une seule certitude s'est maintenue : le sentiment de son existence individuelle, de son moi concret¹⁵². Les individus trouveront, selon Pierre-Henri Simon, surtout un point d'appui dans leur

vie «animale, sensuelle et sexuelle : celle-là, au moins, leur appartient, elle est leur seul bien, passer mais incontestable, et absolu dans le moment où ils en jouissent¹⁵³». Leurs relations seront donc toujours brèves mais souvent intenses en ce sens qu'elles leur permettent d'affirmer un rien d'identité et un rien d'existence. Concrètement, l'écrivain va bannir toutes les conventions classiques du bon goût en jouant, notamment, sur la ponctuation pour exprimer la difficulté de langage et d'échange entre les différents acteurs de son récit. Il va pouvoir également mettre en œuvre un style réaliste mais décousu, fragmentaire, pour traduire cette «puissance des forces destructrices» qui «n'est jamais apparue aussi incontestable et aussi imparable qu'aujourd'hui, au-dehors comme au-dedans de l'individu et de la société¹⁵⁴». L'écriture et l'expérience vont être intimement liées dans une même réflexion.

«L'un des enjeux de la littérature et de l'art est désormais situé dans cette invisibilité de la crise qui frappe l'identité de la personne, de la morale, de la religion ou de la politique¹⁵⁵» puisque, nous dit Julia Kristeva, «autant les cataclysmes politiques et militaires sont terribles et défient la pensée par la monstruosité de leur violence, (...), autant la déflagration de l'identité psychique, d'une intensité non moins violente, demeure difficilement saisissable¹⁵⁶». Les spectacles atroces et déchirants de la Seconde Guerre Mondiale «mettent à mal nos appareils de perception et de représentation. Comme excédés ou détruits par une vague trop puissante, nos moyens symboliques se trouvent évidés, quasi anéantis, pétrifiés¹⁵⁷». Cette nouvelle rhétorique, Julia Kristeva l'appelle, non pas «écriture de la douleur» ou «écriture du désastre», mais «rhétorique de l'apocalypse». Elle se concrétise en deux opposés (souvent finalement complémentaires) : la profusion des images et la rétention de paroles. En ce qui concerne l'image, celle-ci va permettre, surtout à travers le cinéma, de rendre une idée brute de cette ignominie, tellement «l'image a le pouvoir de nous faire marcher dans la peur¹⁵⁸».

C'est, essentiellement, la seconde forme d'expression possible de cette horreur qui nous intéresse. Dans cette seconde catégorie, Julia Kristeva regroupe l'art pictural et l'art verbal. Ces deux expressions artistiques se placent du côté de la préservation de paroles parce qu'elles vont, pour rendre compte du vide, s'interroger sur le verbe lui-même et sur «sa demeure propre qu'est le langage¹⁵⁹». C'est la recherche du moyen d'expression, et non la représentation elle-

même, qui est capitale. L'artiste devra «suivre le mal-être pas à pas, cliniquement presque, sans jamais le surmonter¹⁶⁰». Ainsi, plus généralement, la littérature reflète, non plus seulement l'anéantissement de l'homme concentrationnaire, mais celui de tous les hommes :

L'expérience moderne de l'écriture dit bien ainsi l'expérience tout court, vécue par nombre d'hommes et de femmes, qui trouvent dans les textes littéraires des échos, des mots pour comprendre ce qui leur arrive, ce qui a lieu dans leur vie. L'expérience des limites, de la nuit, de l'insignifiance et de l'insensé n'est pas rare, elle est souvent éprouvée : elle a besoin de mots, d'expressions, de termes, pour ne pas rester enfouie dans le silence d'individualités qui se côtoient sans se rencontrer¹⁶¹.

L'art devient le lieu par excellence d'épanouissement de la mémoire d'Auschwitz. Le lieu d'une thérapie universelle où les artistes tentent une reconstruction à partir d'Auschwitz. Jean Cayrol a mis son talent au service d'une nouvelle littérature qui mêle l'histoire fictionnelle et la mémoire. Cette écriture permet de percer les mystères des traumatismes et de la marque indélébile que va laisser le camp dans toute la réflexion de l'après-guerre. Son œuvre lazaréenne va «porter témoignage de cette agonie débordante¹⁶²» qui a touché l'Europe entière. Camus, selon Cayrol, fut le précurseur de cette œuvre qui fait échec à l'humanisme traditionnel, à la centralité de l'homme dans l'univers : c'est «l'écriture du désastre» selon Blanchot, ou «l'écriture lazaréenne¹⁶³» d'après Cayrol. Elle a pour but de garder en toile de fond l'expérience concentrationnaire sans en donner les véritables contours¹⁶⁴. Elle représente le désastre d'une génération, d'une idéologie, d'une foi, d'un avenir, d'une science au sein d'un monde de «la dépossession, de la défiguration, de l'indifférence et de la torpeur¹⁶⁵». Elle crée un anti-humanisme en évoquant, d'abord, tout ce que cette expérience aura nécessairement remis en cause et, ensuite, en redéfinissant de nouvelles valeurs morales et sociales. Albert Camus avait ainsi déjà, avant la Seconde Guerre Mondiale, fait part de sa réflexion existentialiste, il avait déjà «souligné la plaie, avait donné de l'homme nouveau l'idée la plus nue, la plus cruellement nue¹⁶⁶».

Par conséquent, comme nous le dit justement Charlotte Wardi, tout écrivain qui tente d'approcher le phénomène concentrationnaire, «sera astreint à mettre en cause la civilisation qui a permis le génocide et donc l'univers symbolique et mythique ainsi que les formes de la création littéraire traditionnelle. Il

s'agit de communiquer au lecteur un passé irrationnel, monstrueux, aux normes inversées, aux valeurs dégradées de manière à ce qu'il le perçoive, le revive le plus authentiquement possible sans que le plaisir esthétique de la lecture étouffe l'horreur et la terreur qu'il inspire¹⁶⁷».

De nombreux écrivains rendent compte, après Camus, de la catastrophe. Certains en furent des témoins, d'autres y furent indirectement impliqués par le passé familial ou communautaire. D'autres encore, désirent exprimer, par leurs créations, leur sentiment devant cette tragédie. Marguerite Duras, notamment, en tant qu'écrivain et témoin, a traduit les effets du désastre et de l'absence. Ses deux premiers romans furent publiés dans les dernières années de la Seconde Guerre Mondiale : *Les Impudents* (1943) et *La Vie Tranquille* (1944). Nous avons déjà signalé par ailleurs le journal qu'elle écrivit, à la fin de la guerre, en attendant le retour des camps de son époux Robert Antelme. Elle y décrit l'angoisse, la peur, l'attente, les cauchemars, puis, finalement les retrouvailles qui lui révèlent toute l'atrocité d'un homme à l'extrême limite entre la vie et la mort. Bien qu'elle ne fournisse aucune donnée explicite de la guerre dans ces deux premiers ouvrages, toute son écriture est basée sur un éclatement : «la guerre s'annonce, se déchiffre, s'invente¹⁶⁸» chez Marguerite Duras :

Le pire, figure aveugle et sans voix, toujours en sursis d'embrasement, engage le texte durassien à tracer «la mort dans une vie en cours (...) mais qui ne nous rejoindrait jamais». Il dessine dès lors un lieu atopique, celui d'une menace qui entretient l'écriture dans l'effroi d'une agonie. Comme si cette écriture, survivante de la guerre, ignorait d'elle-même qu'elle avait survécu. Au plus diffus des textes se profile cet espace informel de fin de guerre. (...) Parole/écriture frappée d'aphasie¹⁶⁹.

L'écriture de Marguerite Duras donne aussi cette impression d'indescriptible, de non-dit : «il lui faudra écrire *Hiroshima mon amour* pour parler de «l'impossibilité de parler d'Hiroshima»¹⁷⁰». Elle aborde le problème de la formulation de l'absence, du travail de deuil dans l'écriture, de la mort et la douleur, de l'oubli. Le monde est invivable, et l'événement innommable.

La guerre, (...) est précisément le lieu d'élection d'une écriture qui, de ne pouvoir l'énoncer, se voue à en répéter l'inépuisable manquement. (...) Ce qui conduira la

pratique durassienne à rechercher une langue archaïque, en-deçà de toute signification, «long mugissement fait de tous les mots fondus et revenus au même magma¹⁷¹» ; à réapprendre les mots en un nouveau monde halluciné (...). Cet inlassable parcours se nourrit d'une obsession tragique et fait de l'écriture «l'infirmière éternelle d'une guerre éternelle¹⁷²»¹⁷³.

Marguerite Duras parvient donc, en mêlant réel et fiction, à rendre compte du naufrage de la création. Elle parvient à signifier les limites de l'art et de la littérature à travers l'écriture elle-même. Voici ce qu'elle dit, en guise de préface, à *La Douleur* :

La douleur est une des choses les plus importantes de ma vie. Le mot «écrit» ne conviendrait pas. Je me suis trouvée devant des pages régulièrement pleines d'une petite écriture extraordinairement régulière et calme. Je me suis trouvée devant un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte¹⁷⁴.

Mais, quoiqu'il en soit, la déportation ne doit en aucun cas devenir «un best-seller». En avril 1953 déjà, Jean Cayrol dénonçait, dans un article de la revue *Esprit*¹⁷⁵, la transmission et la «vulgarisation» de ces témoignages où les intérêts commerciaux prenaient le dessus sur la véracité et l'authenticité :

Les camps de concentration retrouvent la faveur des lecteurs - ça peut donner des week-end palpitants, mieux qu'une série livide ou blafarde. Ils entrent dans les «prière d'insérer» ou dans les «communiqués à la presse». Une bonne intrigue concentrationnaire, un bourreau-maison, quelques squelettes, une légère fumée de Krema au-dessus de tout cela et nous pouvons avoir le prochain best-seller qui fera frémir l'Ancien et le Nouveau Monde¹⁷⁶.

L'article de Roger Errera dénonce cette façon de transmettre le phénomène concentrationnaire. Il incrimine successivement : un récit assez bref, «pour ne pas trop fatiguer le lecteur», le style «comme si vous y étiez», l'emploi de termes qui «créent l'ambiance», le recours fréquent dans les descriptions «au vocabulaire, voire au point de vue nazi», le caractère même «voyeur et sadique» de ces descriptions.

Il ajoute : «du sang, de la mort, de la volupté aussi. Les amateurs de piquant ne seront pas déçus» :

Le procédé employé est simple : concentration du récit, emploi de termes qui «créent l'ambiance», au besoin une anecdote finale tout en finesse et en humour noir¹⁷⁷.

Le silence forcé de beaucoup de survivants, souligne Charlotte Wardi, participe à la création d'une sorte d'aura et de mystère autour du phénomène concentrationnaire, et «le malaise ou la curiosité qu'il suscite entraînent de nombreux romanciers à en donner une représentation déformée¹⁷⁸». Cette déformation s'amplifie encore aujourd'hui parce que l'on constate, selon Charlotte Wardi, une «réduction de l'événement au «vraisemblable» qui implique le «respect de la norme»¹⁷⁹». Le génocide est donc intégré dans la vie quotidienne, en étant interprété «non à partir de sa spécificité mais en fonction des idéologies, des croyances philosophiques et des sciences vulgarisées en vogue¹⁸⁰». La parole du survivant est certainement valorisée aujourd'hui et, avec le temps, «les inhibitions qui gênaient les écrivains tendent à disparaître pour le meilleur comme pour le pire, car si une plus grande distanciation permet plus d'objectivité et facilite la fabulation, elle comporte, de ce fait, davantage de risques de déformation¹⁸¹». Primo Levi souligne lui-même le «fossé qui existe, et qui s'élargit d'année en année, entre les choses telles qu'elles étaient «là-bas» et telles qu'elles sont représentées dans l'imagination courante, alimentée par des livres, des films et des mythes approximatifs» :

Celle-ci (la représentation du phénomène) glisse vers la simplification et le stéréotype, et je voudrais dresser ici une digue contre cette dérive. Mais je voudrais en même temps rappeler qu'il ne s'agit pas d'un phénomène limité à la perception du passé proche ou des tragédies historiques : il est beaucoup plus général, il appartient à notre difficulté, ou incapacité de percevoir les expériences des autres, d'autant plus prononcée qu'elles sont éloignées des nôtres dans le temps, l'espace ou la qualité. Nous avons tendance à les assimiler à des expériences plus proches, comme si la faim à Auschwitz était celle de qui a sauté un repas (...). C'est la tâche de l'historien d'enjamber ce fossé, d'autant plus large que le temps écoulé depuis les événements étudiés est prolongé¹⁸².

Même pour le survivant, la symbolisation de la souffrance est sujet à questionnements incessants. Pour de nombreux artistes, il ne s'agit pas toujours de rendre compte explicitement des événements mais d'exprimer le désastre par une parole nue, vide :

Il s'agit de rendre la parole la plus simple et la plus directe possible, donc la mieux capable possible de nous atteindre. On n'oriente pas du tout la façon dont les spectateurs ont à la recevoir, on la laisse agir en eux. Dans le temps qu'on vit, c'est important de restituer aux gens la faculté de sentir, de juger, de comprendre, de recréer eux-mêmes les choses, le monde, à partir de ce qu'ils voient et entendent, qu'ils reprennent confiance en leur instinct¹⁸³.

Le langage est premier dans l'évocation de la ruine, il se décompose :

Ce travail de décomposition, exagéré au début, s'assouplit par la suite, bien sûr. Mais pour faire entendre la vie qui se dégage des mots, il faut des accidents, des trous, des interruptions, du chaos, des heurts : par le choc des sonorités, une vie se crée dans les espaces vides. Reznikoff dit : «éventrer les phrases».

Un langage décomposé dans un monologue radical, et sur la scène, pas d'effets de jeu, ni de son, pas de décor, peu de lumière. Sara Atzmon¹⁸⁴, par exemple, a vécu le camp en pleine adolescence. Elle a choisi la peinture pour parler de son expérience et de ses souvenirs. Elle peint l'abstraction et le figuratif, emploie souvent des couleurs chatoyantes pour signifier le martyre. L'artiste met de cette façon le monde en questionnement immédiat. Ce n'est pas un art de la consolation ou du sublime, c'est un art qui détruit les formes, les images, les objets. Les ressources de l'art sont multiples et certains artistes pourront même utiliser la méthode du collage pour évoquer le fait que la réalité est toujours double (l'apparence et la vérité) et que dès lors, la vérité ne se donne jamais que par fragments.

La communication du phénomène elle-même s'est modifiée par l'audiovisuel et les médias. Le rôle capital donné à l'image dans notre société fait que nous rencontrons aujourd'hui une masse d'informations non-écrites qui s'ajoute aux documents historiques et aux témoignages. «Le problème, dit Henry Rousso, tient en réalité à l'effacement des hiérarchies ou des différences qui existaient

entre les diverses formes de représentations du passé, entre les différents vecteurs de mémoire (...)». Quel est alors le rôle de l'artiste dans le jeu de modelage et de façonnement des souvenirs et des récits ? «La déportation va-t-elle entrer dans l'univers du récit «historique» à grand spectacle ?», dit encore Roger Errera. La conception de Lily Scherr, notamment, concernant la manière de «mettre en scène» le témoignage, se rapproche assurément de celle qu'exprimait, dans un passage cité plus haut, Primo Levi : il faut laisser parler les choses d'elles-mêmes. En effet, «filmer, dit-elle, représente l'une des formes possibles d'écriture¹⁸⁵». Le film va devoir traduire une mémoire collective et une mémoire individuelle qui s'inscrivent naturellement dans le présent : le décor, à savoir la présentation du milieu domestique, ainsi que toute la gestuelle du témoin sont autant d'éléments qui eux aussi donneront une signification et un dénouement au passé. Le film se distingue, selon elle, de la vidéo, en ce sens qu'il est limité et implique donc, nécessairement, une sélection. Elle rappelle ses choix : d'abord, elle a préféré la présentation d'une image intacte, non réduite au texte, à savoir qui conserve la pluralité des langues parlées sans les traduire ; ensuite elle a voulu montrer «qu'une scène imaginaire peut faire pressentir ce qui est difficile à raconter. A condition que la rigueur soutende l'imagination¹⁸⁶» ; et enfin, elle conçoit le cinéma, avant tout, comme une prolongation au texte et comme une ouverture sur de nouvelles interrogations.

CONCLUSION

L'art et la pensée seront profondément bouleversés par les événements révélés après 1945 et par l'échec de l'humanisme traditionnel que ces derniers occasionnent. La compréhension du récit par le lecteur doit pouvoir avancer au même rythme que celle que tente d'accomplir le héros. Cette nouvelle littérature annonce la perte des modalités traditionnelles de décodage textuel qui se retrouve notamment dans le Nouveau Roman. Alain Robbe-Grillet prétend que «si le lecteur a quelquefois du mal à se retrouver dans le roman moderne, c'est de la même façon qu'il se perd quelquefois dans le monde même où il vit, lorsque tout cède autour de lui des vieilles constructions et des vieilles normes¹⁸⁷». La littérature concentrationnaire va donc naturellement rendre compte de cette perte de nos repères identitaires et va pouvoir «prendre rang parmi celles qui portent témoignage de la plus grande tuerie d'âmes de tous les temps¹⁸⁸». Mais les multiples questionnements que nous

avons pu découvrir au travers de cette étude démontrent bien quelle lourde responsabilité implique le maniement d'une telle matière. Nous pensons ainsi, que pour tous les artistes, il est nécessaire de toujours se remémorer que «l'accès à la vérité de cette expérience présuppose, comme condition nécessaire, de se déprendre de cet ensemble de représentations qui mobilisent, chez le sujet, tout ce qui le protège contre la possibilité d'être atteint par le réel de l'expérience (attirait de l'horreur, scénographie fantasmagique)¹⁸⁹». Beaucoup d'artistes et d'écrivains de talent ont réussi ce pari, beaucoup d'autres doivent encore le mener à bien.

¹ Ricot Jacques, *L'humain et l'inhumain*, Paris, P.U.F, coll. Major, 1997, p.23.

² Morand Bernadette, *Les écrits des prisonniers politiques*, Paris, P.U.F., coll. Sup, 1976, p.12.

³ Pareydt Luc, «Paul Ricoeur, l'avenir de la mémoire», *Etudes*, février 1993, p.225.

⁴ Morand Bernadette, *Les écrits des prisonniers politiques, op. cit.*, p.18.

⁵ Cfr. Wieviorka Annette, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, PLON, coll. Pluriel, 1992, p.169.

⁶ Rousset David, *Les jours de notre mort*, Paris, Ed. Ramsay, 1998, p.731.

⁷ *Ibidem.*, p.743.

⁸ Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, Paris, P.U.F., coll. Ecriture, 1986, p.27.

⁹ Levi Primo, *La trêve*, Paris, Ed. Grasset, 1966, p.239.

¹⁰ Primo Levi écrit : «Les vérités qui dérangent rencontrent un chemin difficile», in Levi Primo, *Les naufragés et les rescapés*, Paris, Ed. Gallimard, coll. Arcades, 1989, p.156.

¹¹ Saint-Cheron (de) Philippe, *Rencontre avec Elie Wiesel. Le mal et l'exil*, Paris, Ed. Nouvelle Cité, coll. Rencontres, 1988, p.268.

¹² Antelme Robert, «Témoignage du camp et poésie», *Le Patriote Résistant*, 53, 15 mai 1948, in Wieviorka Annette, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli, op. cit.*, p.172.

¹³ Delbo Charlotte, *Mesure de nos jours*, Paris, Ed. de Minuit, coll. Documents, 1971, p.48.

¹⁴ Erika Apfelbaum déclare, lorsqu'elle évoque en quelques mots les études faisant état de problèmes de transmission du vécu parental aux enfants, et des troubles qui en découlent : «la conspiration du silence de la société dans son ensemble me paraît devoir aggraver les effets néfastes ou pathologiques des silences du milieu familial». Elle explique que, dans l'après-guerre, le besoin et l'urgence de reconstruire l'avenir ont progressivement confiné «le passé aux oubliettes» : «le silence s'est établi, par une sorte de consensus collectif implicite, comme sous l'effet d'une censure tacitement instituée au nom d'impératifs politiques ou idéologiques. (...) Ainsi donc le silence se fait, petit à petit par un accord tacite et collectif, dont il faut examiner à présent de plus près les répercussions sur le plan individuel. Grosso modo, les trajectoires de la mémoire individuelle reproduisent assez fidèlement le cours et les fluctuations des conjonctures politiques». Elle souligne également le rôle capital de la mémoire collective, «sans cette mémoire commune, dit-elle, qui donne sa dimension sociale à l'expérience et aux souvenirs individuels, chacun est contraint d'interpréter seul les événements (plus ou moins directement connus), de se débrouiller seul avec le passé dont la dimension collective lui échappe... de faire seul aussi le chemin d'un deuil impossible». In Apfelbaum Erika, «La mémoire à éclipses et la mémoire volée», in Actes du colloque *Judaïsme, Judaïcités. Récits, narrations, actes de langage*, pp.283-285.

¹⁵ Gaulejac (de) Vincent, *Les sources de la honte*, Paris, Ed. Desclée de Brouwer, coll. Sociologie clinique, 1996, p.280.

¹⁶ *Ibidem.*, p.280.

- ¹⁷ Moutin Pierre et Schweitzer Marc, *Les crimes contre l'humanité, Du silence à la parole*, Grenoble, P.U.G., coll. Mémoire vivante de la déportation, 1994, p.9.
- ¹⁸ Françoise Carasso cite notamment deux parutions de survivants qui ont accédé récemment à leur premier témoignage public : Annette Muller, qui raconte son histoire de petite fille juive internée au camp de Beaune-la-Rolande dans *La petite fille du Vel' d'hiv'* (Paris, Denoël, 1991) ; Pierre Francès-Rousseau, parle de son expérience du camp dans *Intact aux yeux du monde* (Paris, Hachette, 1987), in Carasso Françoise, «L'homme en question. Lectures de Primo Levi, David Rousset et Robert Antelme», *Esprit*, 1995, p.18.
- ¹⁹ Annette Wiewiorka insiste beaucoup sur cette variable du «marketing». Elle indique, d'ailleurs, que selon elle, la grande différence entre les témoignages suivants la Première Guerre Mondiale et ceux de la Seconde, se trouve du côté du public. En effet, les survivants de la déportation ne sont pas assez nombreux pour former un «véritable marché» : «le succès d'un ouvrage entraîne souvent la parution consécutive d'ouvrages sur le même thème. C'est l'absence de ce marché, d'acheteurs et de lecteurs, qui explique en partie l'arrêt du flux des récits». Ainsi, dès le début de l'après-guerre, les survivants ne trouvent plus d'éditeurs pour les ouvrages. In Wiewiorka Annette, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli, op. cit.*, pp.168-169.
- ²⁰ Lapiere Nicole, in *Le Monde*, 19 février 1993, p.28 in Moutin Pierre et Schweitzer Marc, *Les crimes contre l'humanité, Du silence à la parole, op. cit.*, p.20
- ²¹ C'est ce qui fait dire à Primo Levi, à propos de l'expérience concentrationnaire : «Si la comprendre est impossible, la connaître est nécessaire, parce que ce qui est arrivé peut recommencer, les consciences peuvent à nouveau être déviées et obscurcies : les nôtres aussi», in Primo Levi, Appendice de *Si c'est un homme*, E. Robert Laffont, coll. Pavillons, Paris, 1996, p.261.
- ²² Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 1990, p.183.
- ²³ Information donnée par Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale, op. cit.*, p.183.
- ²⁴ Annette Wiewiorka, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli, op. cit.*, p.167.
- ²⁵ Boltanski Luc, *La souffrance à distance*, Paris, Ed. Métailié, 1993, p.60. Nous pourrions dire qu'il existe un monde, le monde concentrationnaire, entre les survivants et nous.
- ²⁶ Wiewiorka Annette, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli, op. cit.*, p.181.
- ²⁷ Dans son étude faite en 1960, Tuteur, cité par Hemmendinger et que Moutin et Schweitzer, a noté que, sur cent expertises de rescapés, la moitié de ceux-ci ont éprouvé un soulagement de leurs sentiments de culpabilité du fait de verbaliser leurs souvenirs, les autres ayant été aggravés. In Hemmendinger J., *A la sortie des camps de la mort : réinsertion dans la vie*, Thèse de doctorat d'université, université des sciences humaines, Strasbourg, ronéot., 1981. In Dr. Moutin Pierre et Dr. Schweitzer Marc, *Les crimes contre l'humanité, Du silence à la parole, op. cit.*, p.38.
- ²⁸ Bettelheim Bruno, *Survivre*, Paris, Ed. Hachette, coll. Pluriel, 1979, p.52.
- ²⁹ Blanchot Maurice, *L'écriture du désastre, op. cit.*, p.16.
- ³⁰ Levi Primo, *Si c'est un homme, op. cit.*, p.166.
- ³¹ Alquié Ferdinand, *La conscience affective*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1979, p.91.
- ³² «La parole humaine était devenue un instrument de destruction», dit Charlotte Wardi in *Déportation et génocide, op. cit.*, p.51.
- ³³ Delbo Charlotte, *Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Ed. de Minuit, coll. Documents, 1970, pp.180-181.
- ³⁴ Dina Wardi M.S.W. et Shalom Litman M.D., «Les effets uniques de l'Holocauste sur la résistance des fils de survivants en psychothérapie de groupe», 36, pp. 79-87.
- ³⁵ Arendt Hannah, *Le système totalitaire*, Paris, Ed. du Seuil, coll. Points Essais, 1972, p.177.

- ³⁶ Hahn Aloïs, «Contribution à la sociologie de la confession et autres formes institutionnalisées d'aveu : autothématisation et processus de civilisation», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62/63, juin 1986, p.54.
- ³⁷ Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, *op. cit.*, p.36.
- ³⁸ La visée didactique du témoignage est capitale : être capable d'inscrire le lecteur, à travers sa réflexion et sa sensibilité, au cœur de l'événement, est un exploit remarquable, et recherché par tous les auteurs. C'est bien cette réussite qu'Hubert Juin salue dans l'œuvre de Jean Cayrol lorsqu'il dit : «dès que vous refermez les volumes de Jean Cayrol, vous êtes dans un monde nouveau, dans un monde qui commence, qui s'efforce d'être, qui est encore tout embarrassé de nuit et de ténèbres, qui n'a pas encore un visage bien net, et qui n'a de net dans son visage qu'une horrible cicatrice, du sang et de la boue. C'est là un visage inoubliable. (...) Et bien ! ce visage, c'est le nôtre. C'est le vôtre et c'est le mien. Parce que nous appartenons à une génération qui est née sous ces signes-là : les blessures, le sang, la boue», in Juin Hubert, «Les Survivants», *la Dryade*, 10, 1957, pp.12-13.
- ³⁹ Parrau Alain, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur la maintien de l'identité sociale*, s.l., Ed. Berlin, 1995, p.37.
- ⁴⁰ *Ibidem*, p.288.
- ⁴¹ *Ibidem*, p.289.
- ⁴² Parrau Alain, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur la maintien de l'identité sociale*, *op. cit.*, pp.16-17.
- ⁴³ Traverso Enzo, *L'Histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Paris, Ed. du Cerf, coll. Passages, 1997, p.124.
- ⁴⁴ Préface de Simone de Beauvoir, in Lanzmann Claude, *Shoah*, Paris, Ed. Gallimard, coll. Folio, 1960, pp.12-14.
- ⁴⁵ Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, *op. cit.*, p.39. Juin Hubert ajoute, en 1957, à propos de la difficulté pour l'individu à concevoir l'univers concentrationnaire : «ceux qui revenaient parlaient un langage étrange, un langage de pays lointains. Ils disaient ce qu'il fallait dire, certes ! Relisez-les aujourd'hui, et vous verrez comment et combien ils avaient raison. Mais il y avait de nous à eux un désaccord. Nous ne vibrions pas à la même hauteur. (...) Ils venaient avec leur audace, nous les accueillîmes avec une fierté extrême, sans même savoir que cette fièvre était l'expression d'une extrême lassitude, dont nous n'allions pas tarder à ressentir tout l'effet», in Juin Hubert, «Les Survivants», *op. cit.*, pp.9-10.
- ⁴⁶ Thomas Jean-François, «La vocation d'un écrivain. Dialogue avec Elie Wiesel», *Etudes*, 367/1-2, juillet - août 1987, p.61.
- ⁴⁷ Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, *op. cit.*, p.38.
- ⁴⁸ *Ibidem*, p.52.
- ⁴⁹ Carasso Françoise, «L'homme en question. Lectures de Primo Levi, David Rousset et Robert Antelme», *op. cit.*, p.30.
- ⁵⁰ Wiesel Elie, *Un juif aujourd'hui*, Paris, Ed. du Seuil, 1977, p.191. In Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, *op. cit.*, p.34.
- ⁵¹ Steiner G., *Langage et silence*, Paris, Ed. du Seuil, 1969, p.169. In Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, *op. cit.*, p.31.
- ⁵² Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, *op. cit.*, p.34.
- ⁵³ Comment rendre compte d'une expérience qui paraissait même irréelle à ceux qui l'ont vécue (c'est bien ce que nous avons démontré dans la faculté de dédoublement et dans le spectacle d'illusions voulues par les S.S.). C'est pourquoi lorsque les survivants prennent conscience de la difficulté d'expliquer la réalité telle qu'elle se présentait, ils en viennent parfois à dire comme Robert Antelme : «A peine commençons-nous à raconter, que nous suffoquons. A nous-mêmes, ce que nous avons à dire commençait alors à nous paraître *inimaginable*», in *L'espèce humaine*, *op. cit.*, p.9 (c'est l'auteur qui souligne). Hannah Arendt commente ce sentiment. Elle écrit, parlant du monde concentrationnaire : «Son horreur, nous ne pouvons jamais la saisir pleinement par l'imagination, pour la bonne raison qu'elle se tient hors de la vie et de la mort. Aucun récit ne peut en rendre compte pleinement, pour la bonne raison que le survivant retourne

- au monde des vivants, ce qui l'empêche de croire pleinement à ses expériences passées. Cela lui est aussi difficile que de raconter une histoire d'une autre planète (...)", in Arendt Hannah, *Le système totalitaire*, op. cit., p.181.
- ⁵⁴ Langer L. L., *The Holocaust and the literary imagination*, New Haven and London, Yale University Press, 1975. In Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, op. cit., p.36.
- ⁵⁵ Thibaud Paul, «La mémoire d'Auschwitz», *Esprit*, 45, septembre 1980, p.3.
- ⁵⁶ Pareydt Luc, «Paul Ricoeur, l'avenir de la mémoire», *Etudes*, février 1993, p. 226.
- ⁵⁷ Blanchot Maurice, *L'écriture du désastre*, Paris, Ed. Gallimard, 1980, p.23. Les survivants porteront à jamais la trace de leur expérience, et celle-ci les rendra toujours fondamentalement différents. Robert Antelme fut très vite conscient de cette réalité. Quelques mots, extraits d'une lettre écrite par celui-ci peu après la Libération et destinée à Dionys Mascolo, suffisent à le prouver : «Ainsi mon cher D. sommes-nous en quelque sorte maintenant complètement séparés ; nos consciences - de l'un à l'autre - ne pèsent plus le même poids, il y aura toujours un peu d'impudeur dans mes yeux, dans mes mots ; tu tâcheras de ne pas voir», in Mascolo Dionys, *Autour d'un effort de mémoire. Sur une lettre de Robert Antelme*, Ed. Maurice Nadeau, 1987, p.13.
- ⁵⁸ Zajde Nathalie, *Enfants de survivants*, Paris, Ed. Odile Jacob, coll. Opus, 1995, p.121.
- ⁵⁹ Will Elisabeth, «Ravensbrück et ses Kommandos», in *De l'Université aux camps de concentration*, op. cit., in Wiewiorka Annette, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, op. cit., p.181.
- ⁶⁰ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Ed. Gallimard, coll. Tel, 1995, p.302.
- ⁶¹ Semprun Jorge, *L'écriture ou la vie*, Paris, Ed. Gallimard, coll. Folio, 1994, p.26.
- ⁶² Alexandre Soljenitsyne, *Discours de Stockholm*, in *Les Droits de l'écrivain*, Paris, Ed. du Seuil, 1972, p.108.
- ⁶³ Alquié Ferdinand, *La conscience affective*, op. cit., p.91.
- ⁶⁴ L'art est une révélation, un éveil, comme le dit Georges Bataille : «Et bien entendu, l'éveil exigeant une conscience sans relâche de l'horreur possible est davantage qu'un moyen de l'éviter (ou le moment venu, d'être à sa mesure). L'éveil commence avec l'humour, avec la poésie aussi», in Bataille Georges, «Réflexions sur le bourreau et la victime. S.S. et déportés», *Critique*, 17-19, 1947, p.342.
- ⁶⁵ Grimaldi Nicolas, *Le désir et le temps*, P.U.F., 1971. In Alquié Ferdinand, *La conscience affective*, op. cit., p.97.
- ⁶⁶ Bailhache Gérard, «L'écriture, l'expérience. Essai sur la littérature contemporaine», op. cit., p.235.
- ⁶⁷ Blanchot Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Ed. Gallimard, coll. Folio Essais, 1955, p.326.
- ⁶⁸ Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, op. cit., p.28.
- ⁶⁹ Wiesel Elie, *Entre deux soleils*, Paris, Seuil, 1970, p.249. In Rabi Wladimir, «Elie Wiesel, un homme, une œuvre, un public», *Esprit*, 45, septembre 1980, p.81.
- ⁷⁰ *Ibidem*, p. 81.
- ⁷¹ Semprun Jorge, *L'écriture ou la vie*, op. cit., pp.25-26.
- ⁷² Langfus Anna, «De la difficulté pour un écrivain de traduire par la fiction la tragédie juive», *Information juive*, février 1961. In Rabi Wladimir, «Elie Wiesel, un homme, une œuvre, un public», op. cit., p.81.
- ⁷³ Rouso Henry dit à ce sujet : «Affirmer de manière répétée et mécanique que l'événement appartient à l'ordre de l'indicible, c'est précisément se retrouver dans le registre de la foi ou, pire encore, c'est présenter un alibi inconscient pour, précisément, ne pas entendre», in Rouso Henry, *La hantise du passé*, Paris, Ed. Textuel, 1998, p.42.
- ⁷⁴ Robbe-Grillet Alain, *Pour un nouveau roman*, Paris, Ed. de Minuit, coll. Critique, 1961, p.47.

- ⁷⁵ Tomkiewicz Stanislaw va même jusqu'à dire : «Il me semble que de tels travaux, d'une certaine façon, donnent satisfaction aux nazis et plus généralement à tous les bourreaux : leur but n'est-il pas la destruction physique et psychique des victimes ?», in *Le crime contre l'humanité*, textes réunis par Bruno Gravier et Jean-Marc Elchardus, sous la direction de Marcel Colin, Ramonville Saint-Agne, Ed. Erès, 1996, p.182.
- ⁷⁶ Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, op. cit., p.29.
- ⁷⁷ Ayçoberry Pierre, *La question nazie. Les interprétations du national-socialisme, 1922-1975*, op. cit., p.30.
- ⁷⁸ Nous avons déjà analysé, dans le point relatif à l'obstacle de la formulation, la difficulté d'expression qu'éprouve tout survivant dans son accession au récit. «La tâche de l'écrivain du génocide, dit Charlotte Wardi, consiste par conséquent non à rendre crédible un univers imaginaire, mais un réel absurde et défiant toutes les normes», in Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, op. cit., p.41. Et Alain Parrau ajoute à ce propos : «Le temps de la narration ne suit pas seulement le temps de l'événement, il devient aussi temps d'un sujet aux prises avec la difficulté de dire et de se dire, de décrire son expérience et de la penser», in *Ecrire les camps*, op. cit., pp.159-160.
- ⁷⁹ Lapiere Nicole, *Le silence de la mémoire. A la recherche des Juifs de Plock*, Paris, PLON, 1989, p.32.
- ⁸⁰ Cohn D., *La transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, 1981, p.167. In Boltanski Luc, *La souffrance à distance*, op. cit., p.132.
- ⁸¹ Dambuyant M., «Remarques sur le moi dans la déportation», *Journal de psychologie*, 39, 1946, p.181.
- ⁸² Boltanski Luc, *La souffrance à distance*, op. cit., p.133. C'est nous qui soulignons.
- ⁸³ Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, op. cit., p.220.
- ⁸⁴ Thanassekos Yannis (sociologue, directeur de la Fondation Auschwitz), «Stratégies de survie. Le Dlicable et l'Indicible : de l'invisibilité au dédoublement», *Actes du séminaire : Le traumatisme et l'effroi, Aspects psychopathologiques du traumatisme*, Association Parole sans frontière, Strasbourg, Conseil de l'Europe, p.177.
- ⁸⁵ Nous pensons, à ce propos, à l'ouvrage de Marguerite Duras dans lequel elle constate : «Robert L. lui, on ne l'entend toujours pas. C'est dans ce silence-là que la guerre est encore présente, qu'elle sourd à travers le sable, le vent», in Duras Marguerite, *La douleur*, Paris, P.O.L., 1985, p.79.
- ⁸⁶ Weyembergh Maurice, *Albert Camus ou la mémoire des origines*, Ed. De Boeck Université, coll. Le point philosophique, 1998, p.227.
- ⁸⁷ Semprun Jorge, *L'écriture ou la vie*, op. cit., p.212.
- ⁸⁸ Semprun Jorge, *L'écriture ou la vie*, op. cit., pp.253-255.
- ⁸⁹ Benoit-Lapiere Nicole, «Temps forts, Temps morts. Rythme des récits et représentation du temps chez des juifs polonais émigrés en France», *Actes du colloque Judaïsme, Judaïcités. Récits, narrations, actes de langage*, op. cit., pp.128-129. C'est nous qui soulignons.
- ⁹⁰ Parrau Alain, *Ecrire les camps*, op. cit., p.159.
- ⁹¹ Maurice Halbwachs (lui-même mort en déportation au camp de concentration de Buchenwald en 1945 et dont Jorge Semprun relate le décès dans son témoignage *L'écriture ou la vie*, op. cit.) appelle cela «les souvenirs enveloppés», à savoir tous les éléments lus ou entendus qui sont venus s'ajouter à la mémoire personnelle du survivant. Pour plus de détails concernant les liens complexes existant entre la mémoire individuelle et collective, le lecteur se référera utilement à l'ouvrage de cet auteur : *La mémoire collective*, Paris, Ed. P.U.F., coll. Bibliothèque de sociologie contemporaine, livre posthume publié en 1950.
- ⁹² Levi Primo, *Les naufragés et les rescapés*, op. cit., p.83.

- ⁹³ Finkielkraut Alain, *L'humanité perdue. Essai sur le XXe siècle*, Paris, Ed. du Seuil, coll. Points, 1996, p.112. Le témoignage de David Rousset, notamment, multiplie les dialogues. Il recrée un espace de parole ouvert aux individus qu'il a côtoyés dans le camp. Charlotte Delbo également, et cela essentiellement dans son témoignage du retour des camps, *Mesure de nos jours (op. cit.)*, donne la parole à de nombreux survivants qui sont autant de récits cherchant de toutes parts à cerner la réalité concentrationnaire dans son essence.
- ⁹⁴ Parrau Alain, *Ecrire les camps, op. cit.*, p.186.
- ⁹⁵ Levi Primo, *Les naufragés et les rescapés, op. cit.*, p.90.
- ⁹⁶ Parrau Alain, *Ecrire les camps, op. cit.*, p.187.
- ⁹⁷ Ce non-dit douloureux s'oppose alors à ce que Sophie de Mijolla-Mellor appelle l'*entreprise autobiographique réussie* qui a pour fonction précisément de parvenir à en finir avec son passé. In Mijolla-Mellor (de) Sophie, «Survivre à son passé», in *L'autobiographie. Les Rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence*, Paris, Ed. Les Belles Lettres, 1987, p.126.
- ⁹⁸ Mascolo Dionys, *Autour d'un effort de mémoire. Sur une lettre de Robert Antelme, op. cit.*, p.33.
- ⁹⁹ Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale, op. cit.*, p.203.
- ¹⁰⁰ Dresden Sem, *Extermination et littérature, Les récits de la Shoah*, Paris, Ed. Nathan, coll. Essais et Recherches, 1991, p.171.
- ¹⁰¹ Tomkiewicz Stanislaw, «Du témoignage à la réflexion. Sur la spécificité des crimes nazis et les conditions de réparation individuelle et collective», in *Le crime contre l'humanité*, textes réunis par Bruno Gravier et Jean-Marc Elchardus, *op. cit.*, p.183.
- ¹⁰² Todorov Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris, Ed. Arléa, coll. Viollet, 1995, p.14.
- ¹⁰³ Ricœur Paul distingue d'ailleurs ce qu'il appelle «l'oubli passif, de fuite, la stratégie d'évitement, l'entreprise de mauvaise foi» de «l'oubli actif, libérateur, qui serait comme la contrepartie et le complément du travail du souvenir», in Ricœur Paul, «Le pardon peut-il guérir ?», *Esprit*, 1995, pp.80-81.
- ¹⁰⁴ Saint-Cheron (de) Philippe, *Rencontre avec Elie Wiesel. Le mal et l'exil, op. cit.*, p.48.
- ¹⁰⁵ Citation de Miller, in Huppert Elisabeth, «Juive selon Hitler», *Les Temps Modernes*, 516, Juillet 1989.
- ¹⁰⁶ Parrau Alain, *Ecrire les camps, op. cit.*, p.144.
- ¹⁰⁷ *Ibidem*, p.140.
- ¹⁰⁸ *Ibidem*, p.140
- ¹⁰⁹ Parrau Alain, *Ecrire les camps, op. cit.*, p.141.
- ¹¹⁰ *Ibidem*, p.141.
- ¹¹¹ Wieviorka Annette, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli, op. cit.*, p.327.
- ¹¹² Semprun Jorge, *Le grand voyage*, Paris, Ed. Gallimard, coll. Folio, 1963, pp. 26-27.
- ¹¹³ Parrau Alain, *Ecrire les camps, op. cit.*, p.287.
- ¹¹⁴ *Ibidem*, pp.287-288.
- ¹¹⁵ Parrau Alain, *Ecrire les camps, op. cit.*, pp.290-291.
- ¹¹⁶ Semprun Jorge, *L'écriture ou la vie, op. cit.*, pp.208-209.
- ¹¹⁷ *Ibidem*, pp.209-210.
- ¹¹⁸ Et selon les mots de Jorge Semprun, ce récit devra être «illimité, probablement interminable, illuminé - clôturé aussi, bien entendu - par cette possibilité de se poursuivre à l'infini», in Semprun Jorge, *L'écriture ou la vie, op. cit.*, p.26.
- ¹¹⁹ Benoit-Lapierre Nicole, *Le silence de la mémoire. A la recherche des Juifs de Plock, op. cit.* Elle reparle de ce fractionnement de l'expérience réfléctée par le récit dans l'article «Temps forts, Temps morts. Rythme des récits et représentation du temps chez des Juifs polonais émigrés en France», Actes du colloque *Judaïsme, Judaïcités. Récits, narrations, actes de langage, op. cit.*, pp.127-136.

- ¹²⁰ Benoit-Lapierre Nicole, «Temps forts, Temps morts. Rythme des récits et représentation du temps chez des Juifs polonais émigrés en France», Actes du colloque *Judaïsme, Judaïcités. Récits, narrations, actes de langage*, op. cit., p.134. L'auteur apporte cependant une nuance en ce qui concerne les récits d'individus ayant pris part à la résistance et qui, en s'insérant dans une mémoire collective particulière, donnent plus facilement une progression temporelle et une signification aux événements qu'ils relatent.
- ¹²¹ Semprun Jorge, *Le grand voyage*, op. cit., p.150.
- ¹²² Delbo Charlotte, *Spectres, mes compagnons*, Paris, Ed. Berg International, 1995, p.7.
- ¹²³ Arendt Hannah, *Le système totalitaire*, op. cit., p.182. C'est l'auteur qui souligne. Nous résumerons le développement de l'auteur comme suit : *Hadès* est réservé à la représentation des traitements les plus modérés (camps de personnes indésirables comme les asociaux, les réfugiés, les apatrides,...) et le *Purgatoire* est plutôt symbole des camps soviétiques où «l'abandon se combine avec un travail forcé chaotique». *L'Enfer* dépeint exactement l'horreur des camps nazis. Les trois catégories de camps désignées ont en commun le principe que les individus qu'elles renferment sont considérés comme quasiment morts et insignifiants.
- ¹²⁴ Parrau Alain, *Ecrire les camps*, op. cit., p.293.
- ¹²⁵ *Ibidem*, p.298.
- ¹²⁶ *Ibidem*, p.298.
- ¹²⁷ Antelme Robert, *L'espèce humaine*, op. cit., p.11.
- ¹²⁸ Delbo Charlotte, *Spectres, mes compagnons*, op. cit., p.5.
- ¹²⁹ *Ibidem*, p. 36.
- ¹³⁰ *Ibidem*, pp.36-37.
- ¹³¹ Finkielkraut Alain, *L'humanité perdue. Essai sur le XX^e siècle*, op.cit., p.52.
- ¹³² Delbo Charlotte, *Mesure de nos jours*, op. cit., pp.16-17.
- ¹³³ *Ibidem*, p.187.
- ¹³⁴ Parrau Alain, *Ecrire les camps*, op. cit., p.329.
- ¹³⁵ Semprun Jorge, *L'écriture ou la vie*, op. cit., p.230.
- ¹³⁶ Lapierre Nicole, *Le silence de la mémoire. A la recherche des juifs de Plock*, op.cit., p.116.
- ¹³⁷ Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, op. cit., p.46.
- ¹³⁸ *Ibidem*, p.30.
- ¹³⁹ Gillibert Jean, «Culture d'extermination», *Revue française de psychanalyse*, 4, 1993, p.1124.
- ¹⁴⁰ Simon Pierre-Henri, *L'homme en procès. Malraux - Sartre - Camus - Saint-Exupéry*, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 1950, p.13.
- ¹⁴¹ Bettelheim, Bruno, *Survivre*, op. cit., p.22.
- ¹⁴² Blanchot Maurice, *L'entretien infini*, op. cit., p.193. In Gaulejac (de) Vincent, *Les sources de la honte*, op. cit., p.138.
- ¹⁴³ Préface de Maurel Micheline, *Un camp très ordinaire*, Paris, Ed. de Minuit, coll. Documents, 1957, p.10.
- ¹⁴⁴ Gaulejac (de) Vincent, *Les sources de la honte*, op. cit., p.141.
- ¹⁴⁵ Robbet-Grillet Alain, *Pour un nouveau roman*, op. cit., p.28.
- ¹⁴⁶ Gide André, *Journal*, 25 juillet 1934, in Blanchot Maurice, *L'espace littéraire*, op. cit., p.284.
- ¹⁴⁷ Simon Pierre-Henri, *L'homme en procès. Malraux - Sartre - Camus - Saint-Exupéry*, op. cit., p.10.
- ¹⁴⁸ Semprun Jorge, *Le grand voyage*, op. cit., p.172.
- ¹⁴⁹ Pareydt Luc, «Paul Ricoeur. L'avenir de la mémoire», op. cit., p.236.
- ¹⁵⁰ *Ibidem*, p.236.
- ¹⁵¹ Simon Pierre-Henri, *L'homme en procès. Malraux - Sartre - Camus - Saint-Exupéry*, op. cit., p.11.
- ¹⁵² *Ibidem*, p.12.
- ¹⁵³ *Ibidem*, p.12.
- ¹⁵⁴ Kristeva Julia, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Ed. Gallimard, coll. Folio Essais, 1987, p.229.
- ¹⁵⁵ *Ibidem*, p.230.
- ¹⁵⁶ *Ibidem*, p.230.

- ¹⁵⁷ *Ibidem*, p.231.
- ¹⁵⁸ *Ibidem*, p.231.
- ¹⁵⁹ *Ibidem*, p.232.
- ¹⁶⁰ Kristeva Julia, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, p.232.
- ¹⁶¹ Bailhache Gérard, «L'écriture, l'expérience. Essai sur la littérature contemporaine», *op. cit.*, p.239.
- ¹⁶² Cayrol Jean, *Nuit et Brouillard* suivi de *De la mort à la vie*, Paris, Ed. Fayard, coll. Libres, 1997, p.72.
- ¹⁶³ Ce terme fait explicitement référence au miracle de Lazare ressuscité. Cayrol, par l'emploi de cette image, désire montrer en quoi les rescapés ne sont plus des vivants mais des survivants qui ont connu la vie avant la mort, la mort, et tente ensuite de revivre une vie après la mort. Ils sont également tous «miraculeusement» rescapés.
- ¹⁶⁴ Cayrol ne parlera jamais de son expérience concentrationnaire en tant que telle : «Quand on lui parle de son expérience de déporté, remarquait Bertrand d'Astorg en 1947, Cayrol ne répond pas. Il a vécu une épreuve dont la profondeur a crevé les fondements de la conscience humaine. Epreuve qui lui est encore indicible et dont il n'a, à son retour, livré témoignage qu'indirectement sur le plan transposé de la poésie (...)». In D'Astorg Bertrand, *Aspects de la littérature européenne depuis 1945*, Paris, Ed. du Seuil, 1952. Cité par Oster Daniel, *Jean Cayrol et son œuvre*, Paris, Ed. du Seuil, 1967, p.26.
- ¹⁶⁵ Oster Daniel, *Jean Cayrol et son œuvre*, *op. cit.*, p.10
- ¹⁶⁶ Juin Hubert, «Les Survivants», *op. cit.*, p.17.
- ¹⁶⁷ Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, *op. cit.*, p.53.
- ¹⁶⁸ Alazet Bernard, «L'embrasement, les cendres», *Revue des sciences humaines*, Vol. LXXV, 204, octobre-décembre 1986, p.151.
- ¹⁶⁹ *Ibidem*, pp.125-153.
- ¹⁷⁰ Duras Marguerite, *Hiroshima mon amour*, Paris, Ed. Gallimard, coll. Folio, 1960, p.10. In Alazet Bernard, «L'embrasement, les cendres», *op. cit.*, p.153.
- ¹⁷¹ Duras Marguerite, *Le ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Ed. Gallimard, 1964, p.130. In Alazet Bernard, «L'embrasement, les cendres», *op. cit.*, p.154.
- ¹⁷² Duras Marguerite, *Hiroshima mon amour*, Paris, Ed. Gallimard, Coll. Folio, 1960, p.10. In Alazet Bernard, «L'embrasement, les cendres», *op. cit.*, p.154.
- ¹⁷³ Alazet Bernard, «L'embrasement, les cendres», *op. cit.*, p.154.
- ¹⁷⁴ Duras Marguerite, *La douleur*, *op. cit.*, p.10.
- ¹⁷⁵ Errera Roger, «La déportation comme best-seller», *Esprit*, 12, décembre 1969, pp.918-921. Sa critique virulente s'exerce surtout à propos des ouvrages de J. F. Steiner, *Treblinka* et de Reiner Silvain, *Et la terre sera pure*, parus tous deux chez aux éditions Fayard.
- ¹⁷⁶ Cayrol Jean, «Témoignage et littérature», *Esprit*, avril 1953, p.575. In Errera Roger, «La déportation comme best-seller», *Esprit*, 12, décembre 1969, p.918.
- ¹⁷⁷ Errera Roger, «La déportation comme best-seller», *op. cit.*, p.921.
- ¹⁷⁸ Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, *op. cit.*, p.21.
- ¹⁷⁹ Genette G., *Figures II*, Paris, Ed. du Seuil, 1969, p.24.
- ¹⁸⁰ Wardi Charlotte, *Le génocide dans la fiction romanesque*, *op. cit.*, pp.20-21.
- ¹⁸¹ *Ibidem*, p.23.
- ¹⁸² Levi Primo, *Les naufragés et les rescapés*, *op. cit.*, pp.154-155.
- ¹⁸³ Extrait du programme préalable à la représentation de la pièce de Charles Reznikoff, *Holocauste (D'une génération à l'autre)*, mise en scène par Claude Régy, produit par Les Ateliers Contemporains à Paris dans le cadre du Kunstenfestival des Arts à Bruxelles, du 11 au 18 mai 1998.
- ¹⁸⁴ Rescapée de Bergen-Belsen, artiste peintre (Israël) venue présenter son œuvre lors du Colloque organisé par la Fondation Auschwitz les 11,12 et 13 décembre 1997 à Bruxelles, sous le thème «La mémoire d'Auschwitz dans l'art contemporain».

¹⁸⁵ Scherr Lily, «Le film, transmission de la mémoire : Juifs du temps qui passe - rue des rosiers», *Actes du colloque Judaïsme, Judaïcités. Récits, narrations, actes de langage, op. cit.*, p.274.

¹⁸⁶ *Ibidem*, p.278.

¹⁸⁷ Robbe-Grillet Alain, *Pour un nouveau roman, op. cit.*, p.116.

¹⁸⁸ Cayrol Jean, *Nuit et Brouillard* suivi de *De la mort à la vie, op. cit.*, p.113.

¹⁸⁹ Parrau Alain, *Ecrire les camps, op. cit.*, p.23.

Izidoro Blikstein
Centro Estudos da
Judaicos -
Universidade São Paulo
et Associação
Universitária Cultura
Judaica - Brésil

Les signes des prisonniers dans les camps de concentration nazis : une analyse sémiotique

«Nous avons vite appris que les occupants du Lager se répartissent en trois catégories : les prisonniers du Droit commun, les prisonniers politiques et les juifs. Tous sont vêtus de l'uniforme rayé, tous sont Häftlinge, mais les Droit commun portent à côté du numéro, cousu sur leur veste, un triangle vert ; les politiques un triangle rouge ; les juifs, qui sont la grande majorité, portent l'étoile juive, rouge et jaune...»

(P. Levi, *Si c'est un homme*,
Paris, Julliard, 1987, p.33).

1. Objectif

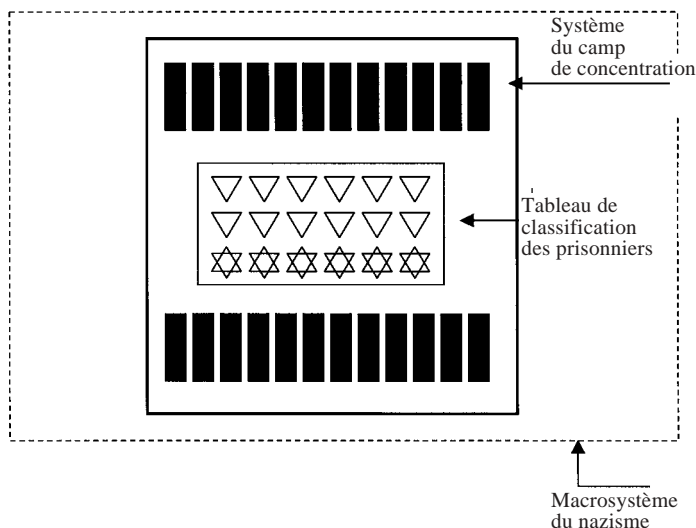
Mon but dans cet article est de présenter une analyse sémiotique des signes du tableau ci-dessous, utilisés par l'organisation administrative des camps de concentration nazis pour le classement des prisonniers :

Kennzeichen für Schutzhäftlinge in den Konz. Lagern						
Form und Farbe der Kennzeichen						
	Politisch	Berufs- Verbrecher	Emigrant	Bücher- forscher	Homosexuell	Arszial
Grund- farben	▼	▼	▼	▼	▼	▼
Abzeichen für Müßiggänger	▬	▬	▬	▬	▬	▬
Häftlinge der Straf- kompanie	▼	▼	▼	▼	▼	▼
Abzeichen für Juden	★	★	★	★	★	★
Besondere Abzeichen	▼	★	●	2507	Bücherei	
	Jüd. Rassist- schänder	Rassist- schänderin	Rassist- verdächtig	Häftlings- kammer		
	Pole	Kreuz	Verurteilt eingekerkert	Häftling Ia		

2. La sémiotique du pouvoir totalitaire

Contrôlé par un code de combinaisons de figures (triangles, étoiles) et de couleurs (rouge, vert, jaune, rose), ce tableau de classification des prisonniers est un véritable système sémiotique, dont les signes indiquent, avec minutie et précision, les caractéristiques socioculturelles et psychologiques des prisonniers, telles que leur origine ethnique, idéologie, religion, comportement, personnalité etc. Devant ce tableau, je me suis posé une question qui m'a paru fondamentale : comment expliquer l'emploi spécifique de ces figures et couleurs ? Un examen plus attentif de ces signes m'a emmené alors à élargir progressivement le champ de mon analyse ; en effet, dans la recherche d'une explication sémiotique du tableau de classification, je me suis rendu compte comment le système de signes des prisonniers était tributaire d'un autre système plus grand, à savoir, la structure administrative du camp de concentration ; cette structure à son tour était elle-même insérée dans le contexte d'un macrosystème : l'organisation administrative du nazisme.

Le tableau de signes, par conséquent, ne pourrait être expliqué que dans le cadre du schéma suivant :



Ce schéma légitime l'analyse sémiotique, étant donné qu'un micro-système de signes ne peut être compris et interprété que dans le contexte des dimensions socioculturelles et idéologiques du macrosystème dans lequel il est inséré. C'est donc ainsi que l'analyse du tableau de classification des prisonniers des camps de concentration m'a permis de comprendre la sémiotique du pouvoir totalitaire, pratiquée jusqu'au dernières conséquences par l'état nazi. Comprendre le système des signes des prisonniers c'est comprendre comment la sémiotique du pouvoir peut s'installer et être acceptée peu à peu comme «normale».

3. Présupposés théoriques pour l'analyse sémiotique du tableau de classification des prisonniers

En 1979, après avoir participé à un congrès organisé par l'Association Internationale de Sémiotique à Vienne, je me suis décidé à visiter le camp de concentration de Dachau et c'est justement dans le musée du camp que j'ai vu, pour la première fois, un échantillon des signes de classification des prisonniers. Cette «trouvaille» a coïncidé avec un carrefour dans mon itinéraire intellectuel ; je me préoccupait d'une question fondamentale pour la linguistique et la sémiotique : les relations entre les signes, la signification et la réalité. De mon point de vue, je considère que le processus de la signification germerait avant même la constitution

des signes ; il serait déclenché par tout un réseau de stéréotypes et «couloirs» sémantiques, créés par nos pratiques culturelles ou, pour mieux dire, la praxis. D'après A. Schaff :

*«... la structure de la perception sensible, le mode d'articulation par les sens du monde extérieur dépendent des schémas conceptuels qui ont été acquis dans les processus cognitifs du monde...» (A. Schaff, **Langage et connaissance**, Paris, Anthropos, 1974, p., 182)*

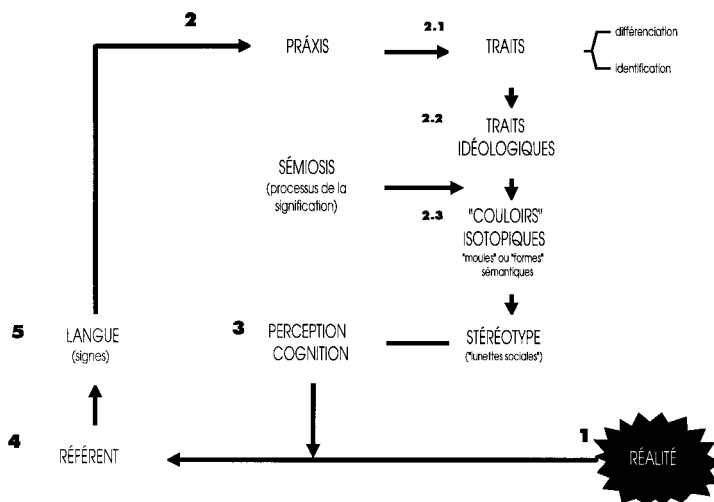
*«... les contenus et les modes de la perception et de la connaissance humaine dépendent également du genre de la pratique...dont l'homme dispose...» (A. Schaff, **Op. Cit.**, p. 221)*

À partir de ces considérations, il nous a paru raisonnable de supposer que, dans la dimension de la *praxis* vital, l'homme cognoscent développe, pour exister et survivre, des mécanismes non-verbaux de différenciation et d'identification ; pour se mouvoir dans le temps et dans l'espace de sa communauté, l'individu établit et articule des traits d'identification et de différenciation avec lesquels il commence à discriminer, à reconnaître et à sélectionner, parmi les stimuli de l'univers amorphe et continu de la réalité, les couleurs, les formes, les fonctions, les espaces et les temps nécessaires pour sa survie. Ces traits discriminatoires et sélectifs finissent par acquérir, dans le contexte de la *praxis*, des valeurs positives ou mélioratives par opposition à des valeurs négatives ou péjoratives ; c'est ainsi que les traits de différenciation et d'identification, imprégnés de valeurs mélioratives ou péjoratives, se transforment en traits idéologiques. Et c'est ici que la sémiose (ou le processus de la signification) éclate : les traits idéologiques déclencheront toute la configuration de «moules» ou «couloirs» sémantiques à travers lesquels couleront les lignes fondamentales de la signification ou, pour mieux dire, les isotopies de la culture d'une communauté. Dans notre culture, par exemple, «être debout» ou «vertical» est un trait mélioratif, tandis que «être couché» ou «horizontal» aurait, en principe, une valeur péjorative ; les couloirs sémantiques ou isotopiques de la verticalité méliorative VS l'horizontalité péjorative sont formés donc à l'aide de ces traits idéologiques. Ainsi, dans l'architecture des cathédrales gothiques, des pyramides mayas ou des gratte-ciel dans les grandes villes, la verticalité est un signe évident de «supériorité» ou de «majesté». Il est pertinent de rappeler ici les grands couloirs isotopiques

qui découpent l'univers des formes, des couleurs et des espaces dans nos communautés : la supériorité méliorative VS l'infériorité péjorative, l'antériorité méliorative VS la postériorité péjorative, la rectitude méliorative VS sinuosité péjorative, la dureté méliorative VS la mollesse péjorative, la blancheur méliorative VS la noirceur péjorative etc. Ce sont justement ces couloirs sémantiques ou isotopiques qui baliseront notre perception / cognition, en créant des modèles perceptifs ou les «lunettes sociales», d'après les mots de Schaff :

«... *L'individu humain perçoit le monde et le saisit intellectuellement à travers des lunettes sociales...*» (A. Schaff, **Op. Cit.**, p. 223)

Ces modèles perceptifs ou «lunettes sociales» constituent, en dernière analyse, les stéréotypes de perception. Et c'est avec ces stéréotypes produits par les couloirs isotopiques que nous «voyons» la réalité et fabriquons le référent, selon le schéma suivant :



Cet appareil théorique serait formalisé d'une façon plus complète dans mon essai *Kaspar Hauser ou a Fabricação da Realidade* (Kaspar Hauser ou la fabrication de la réalité), São Paulo, Cultrix, 1995.

En résumant le processus de signification, nous aurions d'abord la formation d'une *praxis* culturelle au moyen de traits idéologiques de différenciation et d'identification ; ces traits à leur tour créent des véritables «couloirs» sémantiques ou isotopiques mélioratifs ou péjoratifs (haut / bas, blanc /

noir, debout / couché, droit / gauche, vertical / horizontal, supérieur / inférieur etc.) Ces couloirs isotopiques produiront les stéréotypes de notre perception / cognition, en moulant ou «fabriquant» la réalité ou le référent ; c'est à ce référent ou «réel» que les signes et les symboles des systèmes sémiotiques sont liés.

4. La praxis nazie : l'arien VS le sémite

La doctrine nazie se fonde sur l'exaltation de l'individu simple, fort, droit, attaché à la vie pure de la campagne et environné par la nature ; il fallait se garder des faux intellectuels, pollués et corrompus par l'individualisme et par les idées politiques marquées par la liberté et la démocratie. Le nazisme élaborera cette doctrine et l'appliquera jusqu'aux dernières conséquences. Il faut remarquer à-propos que le contexte politique et économique de l'Allemagne exigeait une doctrine forte, capable de redresser le moral du peuple, dévasté par la guerre, la désunion, la misère, la faim et par les doctrines politiques subversives. Le redressement, la purification, la force et le besoin d'union commencèrent à mouler les grands couloirs isotopiques avec lesquels la doctrine nazie s'est structurée.

Ces couloirs ont été liés par un trait sémantique qui leur a donné consistance et cohérence : le mythe de l'arianisme. Ayant comme point de départ une théorie linguistique discutable à propos de l'indo-européen (ou l'indo-germanique, d'après les préférences des linguistes allemands), le mythe de l'arianisme dérive du terme *sanskrit* *ârya* («arien», «homme d'une caste supérieure», «loyal», «noble», «honorable»), nom qui désignait une première tribu indo-européenne ; l'*ârya* représenterait le premier stade d'une race pure qui parlerait une langue parfaite, à savoir, l'indo-ârien. Par un vrai tour de force certains linguistes (allemands surtout !), comme F. Bopp et A. Schleicher, estimaient que la langue allemande se trouverait très proche de ce niveau de perfection ; de là, pour établir un rapport «naturel» et «logique» entre race pure et langue pure, il n'a été nécessaire qu'un pas en avant. Le peuple germanique représenterait l'*âria* ou l'*arien* : pur, blanc, fort et intelligent. En opposition à l'arien, la doctrine nazie a trouvé dans le sémite les caractéristiques négatives qui permettraient de mettre en relief les traits mélioratifs de l'arianisme ; ainsi, pendant que, d'un côté, l'arien représentait la pureté, la blancheur, la rectitude, le contact avec la Nature, le Juif, de l'autre côté, représentait la corruption, la noirceur, la sinuo-

sité, les environnements sombres de la ville. Du côté arien règne la santé, tandis que le sémite est la maladie même ; les ariens sont attachés à la terre et leur sang n'a pas été corrompu (*Blut und Boden*, «sang et terre»), mais les sémites dégénérés doivent vivre dans une ambiance artificielle, sombre et détériorée. Ces oppositions entre les couloirs sémantiques des ariens et des sémites se répercuteront dans les plusieurs types de discours produits par le nazisme et il est possible de repérer les marques des couloirs sémantiques de l'ordre, de l'alignement, de la pureté, de la rectitude, de la verticalité etc. dans tous les actes de communication nazis, tels que : les parades militaires, les exhibitions des armements de guerre, l'attitude droite et verticale ainsi que le regard courageux et pur des soldats dans les affiches ou dans les films, les visages et l'expression corporelle des athlètes filmés par Leni Riefenstahl dans les Jeux Olympiques de 1936, les multiples signes et symboles des mythes teuton-ariens, créés par la propagande nazie.

En opposition à ces représentations de l'arien, cette même propagande nazie montrait le sémite comme un être tordu, sinueux, sombre, sale et corrompu.

5. Les camps de concentration : le décor de la praxis nazie

Tous ces présupposés théoriques et méthodologiques ont dû avoir une forte influence dans la façon dont j'ai commencé à percevoir le camp de concentration de Dachau, par exemple. En effet, dans la mesure où je parcourais l'espace de Dachau et j'observais les restes bien conservés dans l'un des plus complets univers concentrationnaires du système nazi (Dachau comprend pratiquement toute la période nazie, de 1933 à 1945), j'ai pu constater comment l'organisation et la planification du camp traduisaient exactement toute la structure des couloirs sémantiques ou isotopiques créés par la praxis nazie, tels que la verticalité, l'alignement, la rectitude, la pureté, la propreté etc. Somme toute, Dachau (ainsi que d'autres camps, comme Auschwitz) — dans la planification de son espace résidentiel, dans la division et l'organisation des travaux et des tâches des prisonniers, dans son «modus vivendi» — était contrôlé par les couloirs isotopiques de l'arianisme. Ce contrôle se réalisait sémiotiquement au moyen de signes verbaux et non-verbaux (les gestes et les mouvements corporels, les espaces, les distances, les temps). Le discours verbal du nazisme servait à renforcer tout le temps les isotopies arianistes, signalées

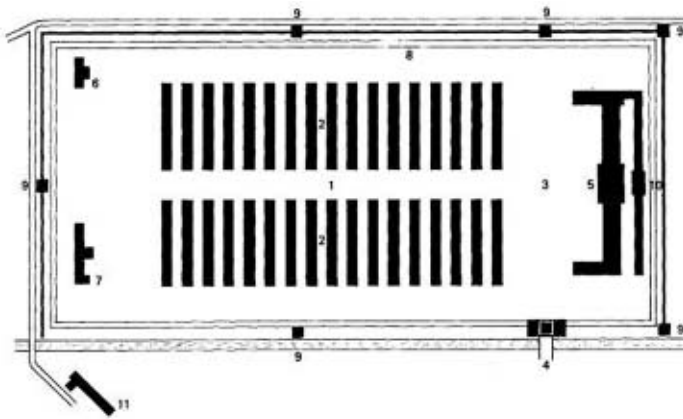
d'une façon très fidèle, par exemple, sur le toit du *Wirtschaftsgebäude* (grand bâtiment de Dachau où se trouvaient les installations nécessaires à la vie du camp : cuisine, douches, magasin à vivres) :

«Es gibt einen Weg zur Freiheit. Seine Meilensteine heißen : Gehorsam - Fleiss - Ehrlichkeit - Ordnung - Sauberkeit - Nüchternheit - Wahrheit - Opfersinn und Liebe zum Vaterland».

(Il existe un chemin vers la liberté. Ses bornes sont : «obéissance - zèle - honnêteté - ordre - propreté - tempérance - vérité - esprit de sacrifice et amour de la Patrie»)

(P. Berben, *Histoire du camp de concentration de Dachau*, Bruxelles, Comité International de Dachau, 1976, p. 8)

En ce qui concerne le contrôle exercé par les signes non-verbaux, il suffit d'examiner d'abord le plan du camp :



1. Voie principale
2. Baraques ou blocs
3. Place d'appel
4. Entrée du camp
5. *Wirtschaftsgebäude* (cuisine, douches, magasin à vivres etc.)
6. Bloc de désinfection
7. Jardin potager
8. Fossé avec l'enceinte de barbelés électrifiés et murs du camp
9. Miradors
10. *Bunker* («abri») et bloc des détenus
11. Crématoire

On peut remarquer comment les miradors constituent l'élément vertical de contrôle des prisonniers ; l'organisation de leur vie est déterminée par l'ordre et l'alignement horizontal, dès la disposition et l'arrangement spatial des blocs jusqu'à la formation dans la place d'appel, le travail organisé, l'alimentation, le loisir, l'hygiène corporelle etc. C'est évident que la transgression de l'ordre, de l'alignement ou de la propreté (la transgression, donc, des isotopies de la rectitude, de la verticalité et de la propreté) serait puni dans l'espace même du camp : torture dans la prison, mort dans le fossé, dans les chambres à gaz et les crématoires ; mais l'obéissance à ces couloirs isotopiques serait récompensée, car une inscription en lettres de fer forgé, placée sur la grille de la porte de l'entrée principale du camp, avertissait que «le travail rend libre» (*Arbeit macht frei*).

C'est ainsi, donc, que le mirador contrôlait verticalement :



■ le travail heureux (puisque «le travail rend libre»)



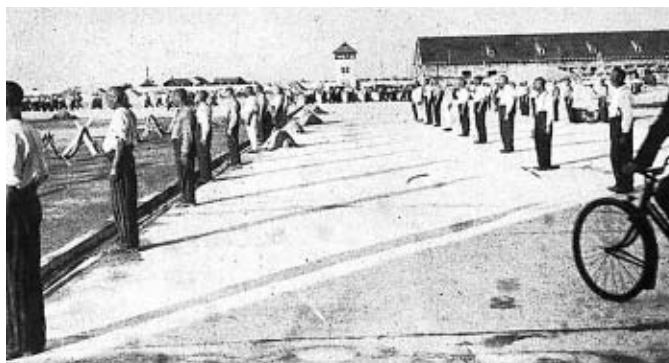
■ la torture alignée et organisée



■ la disposition horizontale des blocs et de la prison



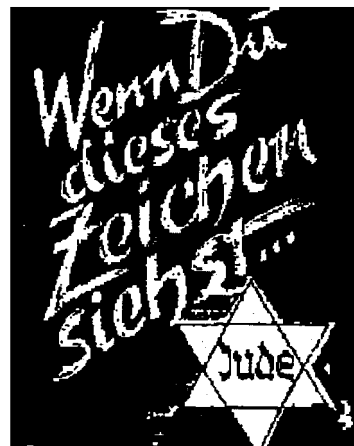
■ et l'alignement des prisonniers



En résumé, les camps de concentration étaient, avant tout, une construction sémiotique fabriquée par la praxis nazie : l'espace, le temps, les mouvements et les distances (proxémique), les gestes, la posture et les attitudes corporelles ordonnées, alignées et droites (cinésique) étaient découpés par les couloirs isotopiques et par les stéréotypes qui exaltaient l'ordre, l'alignement, la verticalité, l'uniformité, la rectitude et la propreté. Les camps de concentration constituent alors un exemple parfait (et malheureux !) d'un micro-système sémiotique de pouvoir et de contrôle totalitaire. Dans la praxis nazie, la recherche obsessionnelle pour un contrôle total et absolu mènera à une opposition cohérente entre les isotopies mélioratives de l'arianisme et les isotopies péjoratives du sémite, lequel doit être éliminé parce qu'il peut contaminer et corrompre la pureté arienne ; cela explique les plusieurs signes de discrimination créés par le racisme nazi, comme les bancs des jardins publics réservés «seulement pour les ariens» :





■ ou les signes d'identification des juifs :



6. L'obsession sémiotique : le tableau de classification des prisonniers

L'ambition totalitaire atteint le paroxysme classificateur dans la création du tableau ci-dessous sur lequel semblent déboucher tous les grands couloirs isotopiques et tous les stéréotypes produits par l'opposition arien VS sémite. Observons la structure sémiotique du tableau :

Marques pour les prisonniers dans les camps de concentration						
Formes et couleurs des marques						
	Politique	Criminel	Émigré	Scrutateur de la bible	Homo- sexuel	Asocial
Couleurs de base	▼	▼	▼	▼	▼	▼
Marques pour les détenus récidivistes	▼ ▬	▼ ▬	▼ ▬	▼ ▬	▼ ▬	▼ ▬
Prisonniers du bloc disciplinaire	▼ ●	▼ ●	▼ ●	▼ ●	▼ ●	▼ ●
Marques pour les juifs	★	▼	★	★	★	★
D'autres marques	▼	★	●	2507	Exemple 	
	Juifs: race honteuse	Races honteuses	Tentative d'évasion	Numéro du prisonnier		
	▼	▼	▲			
	Polonais	Tchèque	Membre de l'armée	Âge du prisonnier		

On peut remarquer que les prisonniers reçoivent des marques (*kennzeichen*) structurées par un code de termes, de figures géométriques et de couleurs, dont les fondements peuvent se trouver justement dans l'idéologie totalitaire de la praxis nazie. En effet, nous pouvons constater que :

- a) Les termes *politique, criminel, émigré, juif, scrutateur de la Bible, homosexuel* et surtout *asocial* représentent des stéréotypes produits par les couloirs isotopiques du sémitisme, toujours en opposition aux couloirs de l'arianisme ; ces termes indiquent donc des individus qui, du point de vue social ou psychologique, sont marqués — d'après la perception nazie — par une déviation, une sinuosité morale ou par un manque de rectitude.
- b) La forme qui est à la base du système de figures est le triangle. Pourquoi ? Bien, nous devons accentuer le rôle joué par les couloirs isotopiques de l'arianisme : l'homme idéal du nazisme, nous le savons, est l'arien droit, vertical, blanc, obéissant, propre et aligné. En opposition à cet être idéal, le non-aryen est représenté par le juif tordu, sinueux, sombre, désobéissant, sale et non-aligné. On peut comprendre pourquoi la *semiticité* est le couloir isotopique le plus négatif dans la praxis nazie. Dans cette ordre d'idées, l'étoile juive serait le signe le plus représentatif des traits idéologiques négatifs et, par conséquent, la meilleure marque pour les prisonniers, c'est-à-dire, les non-alignés. Comme il y avait, toutefois, des prisonniers qui n'étaient pas juifs, leur marque serait justement un composant de l'étoile, à savoir, le triangle ; né de l'étoile juive, emblème de la *semiticité* négative, le triangle devient le signe ou l'unité minime du système de marques des prisonniers.
- c) Il faut signaler aussi les isotopies négatives qui se trouvent derrière le code sémiotique des couleurs : jaune pour les juifs, rouge pour les politiques et rose pour les homosexuels.

7. Conclusion

Nous espérons que cette analyse puisse représenter une petite contribution pour les études sur l'univers concentrationnaire, dans la mesure où la sémiotique nous permet de comprendre non seulement les rapports entre la praxis, l'idéologie, les stéréotypes, les systèmes de signes et de symboles mais aussi comment toute cette structuration idéologique peut être utilisée par les systèmes de pouvoir et contrôle social. Ce travail cherche à illustrer surtout comment notre perception peut être manipulée et conditionnée à un tel point que nous passons à percevoir une «réalité» totalement fabriquée par les couloirs isotopiques. Et nous croyons qu'il ne serait pas exagéré d'affirmer que le tableau

de classification des prisonniers des camps de concentration nazis nous laisse entrevoir toute la construction idéologique non seulement du nazisme mais de tout système totalitaire.

P.S. Je voudrais dédier cet article à mon frère, le Professeur Moriz Blikstein, décédé pendant la rédaction de ce travail. Le Prof. Moriz Blikstein a été un grand idéaliste qui a toujours lutté contre la pauvreté et la misère au Brésil.

Les Juifs de la Moldavie roumaine, état des lieux

La moitié de la population de Iasi (Jassy en français), capitale de la Moldavie roumaine, était juive avant la guerre, mais rien ne permet aujourd'hui à l'étranger qui parcourt ses rues de le lui rappeler. Iasi est une ville roumaine relativement préservée en comparaison de ses soeurs d'autres régions : si de grandes avenues ont été percées afin de les border de grands immeubles gris, les zones de «blocs»¹ ne sont pas omniprésentes. Au contraire, les monuments anciens, l'Église des Trois Hiérarques aux motifs de pierres de couleur, l'imposant Palais de la Culture de style néogothique, le baroque Théâtre national etc.... la parsèment et lui confèrent son âme. Les villas enrobées de jardins sont nombreuses, jusqu'au centre ville et le chant des oiseaux, même s'il succède le matin aux aboiements nocturnes des chiens errants, font oublier le gigantisme anonyme de places comme celle qui s'étale sur le pourtour du Palais de la Culture.

Les lieux de la vie communautaire juive sont plus difficiles à localiser. La vie de cette population aujourd'hui très âgée, 650 personnes environ (35.500 en 1930) s'organise autour de trois lieux : la synagogue récemment restaurée, le Centre Communautaire israélite et... le cimetière juif. C'est tout ce qui subsiste d'activités économiques, intellectuelles et politiques très développées dans la première moitié du siècle. Les commerces étaient nombreux et 125 journaux en roumain, yiddish ou hébreux ont pourtant vu le jour entre 1900 et 1945. Le théâtre yiddish était florissant, et la ville a abrité l'une des premières organisations sionistes...

* Prépare actuellement une thèse d'anthropologie à l'Université Paris X-Nanterre.

¹ Bâtiments en barres, gris, uniformes, jamais achevés et ayant envahi les villes roumaines pendant le règne du socialisme.

Il ne reste de la communauté juive à Iasi qu'une majorité de personnes âgées parce qu'elle a été victime d'un génocide puis d'un ethnocide² dont les effets se prolongent aujourd'hui. Le pogrom de Iasi en 1941, perpétré par les soldats roumains avec l'aide des autorités allemandes, est le point le plus connu du processus de déportations des Juifs de la région vers la Transnistrie. Un demi million de Juifs roumains périrent dans les zones concentrationnaires de Moldavie et de Transnistrie, d'une alimentation insuffisante et des épidémies dues à l'absence d'hygiène.

²Un ethnocide est la destruction de la civilisation d'un groupe ethnique.

Après la guerre, les autorités communistes désagrègent et investissent les structures religieuses et laïques juives jusqu'à épuiser le sens de leur existence, ce que raconte de façon remarquable l'ancien Grand Rabbin de Roumanie Safran³. Dans la décennie de 1970, tous ceux qui le peuvent émigrent en Israël. L'État roumain vend littéralement les Juifs de Roumanie à l'État d'Israël, le procédé étant le même avec l'Allemagne Fédérale et les Allemands de Roumanie (Saxons et Souabes). Les droits d'émigration de chaque individu devaient être financés par l'État de destination. Ce processus migratoire se perpétue aujourd'hui pour la communauté, toujours à destination d'Israël (dont environ 10% de la population est d'origine roumaine), et aussi des États-Unis, pour des motifs à la fois politiques de discrimination - les discours nationalistes des médias notamment - et des motifs économiques - la crise dans laquelle se débat le pays depuis de longues années. Ce n'est donc pas seulement le pogrom qui a signé la dégénérescence de la vie communautaire mais aussi le régime nationaliste-communiste qui lui a succédé et l'importante émigration qui a suivi. En 1947, elle comptait 38.000 personnes, et seulement 1800 en 1987. En 1960, le théâtre yiddish fonctionnait encore.

³ Alexandre Safran, *Un Tison arraché aux flammes*, Mémoires, Stock, 1989.

Pour les jeunes qui sortent de l'Université, le diplôme et la formation à l'école talmudique attenante à la synagogue, constituent un passeport pour Israël. A Iasi, ces jeunes représentent moins d'une centaine de personnes. D'après Andrei Corbea-Hoisie, professeur d'études germaniques à l'Université de Iasi, «sa communauté juive a disparu visuellement pour les Roumains dans les années 1970, avec la vague d'émigration des intellectuels vers Israël.» Le musée de la synagogue, a été fondé par Silviu Sanie, archéologue et sa femme, muséologue, et sans aucune subvention. Silviu Sanie parle bas, et le fil de sa voix douce, lente et presque silencieuse, semble suspendue, comme la vie de la com-

munauté de Iasi. Des photos de professeurs d'universités roumaines, d'académiciens, d'écrivains juifs ayant participé à la vie intellectuelle de la ville s'alignent dans une vitrine auprès d'anciens objets de culte, sauvés des décombres des synagogues pendant la guerre, et auprès des plaques de marbres s'étalant sur le mur en mémoire des victimes du pogrom, et signant la fin de l'exposition.

Les activités du Centre communautaire, outre la vie religieuse autour de la synagogue (deux offices par jour) s'organisent en fonction des besoins particuliers de la population qu'elle sert : des services d'aide aux personnes âgées à domicile, une cantine casher et un système de pensions à leur intention sont financés par le Joint⁴. Un centre médical est également à leur disposition, me dit Itig Kara-Svart (Schwarz en roumain), un historien spécialiste des Juifs de la région et homme d'une grande sagesse - il a 90 ans - et enseigne l'hébreu aux enfants à l'école talmudique. D'après lui, il n'y a pas d'avenir pour la communauté israélienne de Iasi et de ses environs. Quand les «vieux» dont lui-même, auront disparu, ce monde s'éteindra et des siècles de culture hassidique aussi bien que la contribution des intellectuels de la communauté à la vie universitaire et artistique de la région vont disparaître - et jusqu'à sa mémoire. Je lui demande ce qu'il en ressent : «Une civilisation s'éteint et est remplacée par une autre, ainsi va le monde depuis le début des temps...» Mais ce qui le chagrine - puisque pour l'instant, cette communauté vit bel et bien - c'est que «les Roumains ont oublié qu'il y avait des Juifs en Roumanie». L'histoire officielle, notamment au travers des manuels scolaires, n'attribue pas la moindre place à la culture juive. La visite du Musée de l'histoire de la Moldavie, situé dans le Palais de la Culture, ne permet pas de réaliser qu'une importante minorité juive a habité la région. Une seule mention est faite au sujet de la population juive de Moldavie : une étoile jaune dans la vitrine illustrant la Seconde guerre mondiale, et au-dessus, un décret du Maréchal Antonescu datant du début de la guerre, stipulant les nouvelles lois antisémites. Cette unique mention doit-elle être considérée comme représentative des relations entre les Juifs et l'histoire officielle roumaine ?

La leçon d'histoire concernant la Deuxième guerre mondiale, dans le manuel scolaire de douzième année (la classe de Terminale roumaine) est également édifiante. La participation des soldats et des gendarmes roumains aux déportations des Juifs de Roumanie n'y est pas mentionnée, et bien

⁴Organisation de charité israélienne américaine.

plus grave, des nombreux sévices dont la population juive de Moldavie a été victime, seul le pogrom de Iasi est cité - comme «exceptionnel» - non les déportations de centaines de milliers de personnes vers les camps de Moldavie et de Transnistrie. La responsabilité hongroise dans les déportations des Juifs de Transylvanie du Nord - zone alors incorporée dans l'État hongrois - est par contre citée avec insistance, conformément aux leitmotiv de l'histoire officielle roumaine. Par un glissement mensonger, la responsabilité entière des crimes commis contre les Juifs de Roumanie se voit attribuée soit à la Hongrie fasciste de Horthy soit à l'Union soviétique. Une photo illustre les «Roumains» prisonniers, avec des bandages au front détenus dans les «camps horthystes» en 1940. De la même manière, le fait que la population juive du vieux royaume⁵ ait survécu dans de plus grandes proportions que les communautés des pays voisins, est utilisé pour passer sous silence les responsabilités et les crimes effectivement commis. I. Schwarz, le regard pétillant, dit que «les historiens en Roumanie ne font pas de mensonge, mais oublient la vérité. Dans l'histoire de Roumanie, les Juifs n'existent pas.» C'est dans ce contexte que risque de s'éteindre cette communauté pluri-séculaire, malgré les récents efforts de quelques uns dont le maire de Iasi, M. Simirant, mathématicien formé par de grands professeurs juifs, qui souligne à chaque occasion, d'après A. Corbea, la tradition juive de Iasi et qui a même poussé l'insolence jusqu'à se montrer en public aux côtés du Grand Rabbin Rosen... On doit souligner aussi les travaux récents édités par l'Institut d'Histoire Xénopol de Iasi. Il a également participé à la remise de la décoration d'Honoris Causa au Grand Rabbin Safran par l'Université de Iasi en juin 1997. Espérons que la majorité présidentielle au gouvernement depuis 1997⁶ saura aussi provoquer un basculement des relations roumaines avec la communauté juive et surtout dans la façon de traiter sa mémoire la politique inaugurée vis-à-vis de la minorité hongroise permet d'en susciter l'espoir...

Tout laisse à penser que d'ici vingt ans, la communauté juive de Iasi aura disparu, de même que celles des plus petites villes de Moldavie et Bucovine roumaines, comme Botosani, Radauti, Dorohoi dont la population juive était importante sinon majoritaire avant la guerre. A Bucarest, la Fédération des communautés israéliennes de Roumanie affiche d'un point de vue scientifique, par contre, une santé remarquable, avec la parution de nombreux ouvrages⁷. Dans un pays voisin, la Pologne, où les sévices subis par la communau-

⁵Vieux royaume ou Régat, composé de la Moldavie et de la Valachie, c'est à dire le territoire de la Roumanie sans les régions obtenues après les Traités de paix de la Première guerre mondiale. Les Juifs du vieux royaume ne furent pas livrés aux Allemands lors de la mise en place de la «solution finale».

⁶Le gouvernement de coalition du président Constantinescu, démocrate-paysan, élu en novembre 1997 a amorcé un véritable processus de démocratisation dans son pays.

⁷Notamment le recueil des lois anti-sémites promulguées entre 1940 et 1944, et d'autres encore qui donnent lieu à toute une série de recherches.

⁸ Voir à ce sujet le long article de cette revue, 3 août 1997/section 6.

té étaient pires encore, le judaïsme reprend pourtant vie aujourd'hui avec l'intervention religieuse et financière des États-Unis. En effet, on apprend dans un article récent du New-York Times Magazine⁸ que l'identité juive semble y renaître, sous des formes tout à fait inédites. Les jeunes qui recherchent avec intérêt leurs racines juives se transforment quasiment du jour au lendemain en Juifs pratiquants à l'aide des conseils des rabbins New-yorkais installés à Varsovie.

Une aide du même ordre doit bientôt être apportée à la communauté juive de Bucarest...

La révolte des Juifs contre «les affairistes de la Shoah»

Nous publions ci-dessous la présentation par Jean-François Kahn du dossier publié dans le n°56, 14-20 décembre 1998 de la revue *Marianne*, sur l'épineux problème dit de «l'or juif». Nous remercions la revue *Marianne* pour son autorisation de republier ce texte.

* *
*

Le Front national, au temps de sa splendeur, n'aurait jamais osé. Quoi ? réduire la Shoah à une affaire de gros sous ; assimiler les millions d'opprimés qui passèrent des ghettos aux chambres à gaz à des nababs qu'on arracha scandaleusement à leurs comptes en banques suisses ; présenter le peuple martyr d'Israël comme une caste de possédants qui s'était quasiment emparée du patrimoine artistique de l'humanité ; ensevelir le souvenir des cadavres juifs sous l'évocation obsessionnelle de l'or juif.

Mais l'insupportable impudeur devant laquelle les néofascistes eux-mêmes, en public au moins, auraient reculé n'a apparemment pas troublé le petit mais puissant lobby d'oligarques américains qui, flanqué d'une cohorte d'avocats décidés à investir dans la rentabilisation de l'Holocauste, est en train de réhabiliter les fantômes antisémites les plus pernicieux et les plus assassins.

Le souvenir des victimes odieusement déformé.

Ainsi, la victime type de la barbarie nazie, l'objet premier du plus effroyable génocide de ce temps n'était ni l'ouvrier exploité de Cracovie, ni l'humble artisan de Lodz, ni le fonctionnaire subalterne de Vienne, ni l'instituteur de Kiev,

*Directeur de la revue *Marianne*.

ni le petite commerçant de la rue des Rosiers, ni l'artisan inconnu de Riga, mais le milliardaire cosmopolite qui collectionnait des Rembrandt et des Rubens, dormait sur un tas de lingots d'or, faisait fructifier son immense fortune en Suisse, souscrivait un peu partout de confortables polices d'assurances et envoyait ses enfants faire carrière aux Etats-Unis. Et tant pis pour les autres, les 98% d'autres à qui personne ne rendra ce qu'ils ont perdu, c'est-à-dire tout, puisqu'ils n'avaient rien ; ou qu'ils possédaient trop peu pour que leur descendance, incapable de graisser la patte des avocats affairistes, se donne le mal de le réclamer.

Cela, maintenant, suffit. Devant cet abominable détournement de mémoire, la conscience juive se révolte : parce qu'il est tout simplement ignoble que, prise dans la logique de la mondialisation néo-libérale, la Shoah soit devenue un vulgaire marché financier sur lequel des juristes boursicoteurs professionnels «placent» leur «bras long» en en espérant un «effet de levier» ; que l'Amérique, qui n'a heureusement pas connu l'horreur de la solution finale, en confisque, soixante ans après, le culte et, pour mieux rentabiliser cette exclusivité, diabolise tous ceux que cette exploitation mercantile indispose ; qu'une superbureaucratie cooptée, elle-même expression du leadership américain, s'arroge le droit de décider seule de l'affectation des fonds éventuellement récupérés, en fonction du principe selon lequel l'argent doit aller non à la misère, mais à l'argent.

Il faut absolument arrêter cela. Pourquoi ? Parce qu'à l'heure où la planète (on vient encore de le constater au Venezuela) bruisse de la colère des misérables que le pan-capitalisme accule au désespoir, cette survalorisation médiatique de la fortune qui s'investit dans la récupération de la fortune est proprement indécente ; parce qu'à l'échelle des problèmes réels auxquels notre monde est confronté aujourd'hui, un certain judéo-centrisme n'est que l'inversion de celui sur lequel les fascismes construisirent leur effroyable enfer. Au centre n'est ni le Juif, ni le Chrétien, ni le Musulman. Mais l'homme tout simplement.

Activités pédagogiques de la Fondation

Voyage d'étude annuel à Auschwitz-Birkenau.

Notre voyage a lieu cette année du 6 au 11 avril 1999 (durant les vacances scolaires de Pâques). Il est en priorité destiné aux enseignants, aux éducateurs et aux animateurs culturels.

Sont prévues au programme :

Trois matinées de visites guidées dans les camps de Auschwitz I et Birkenau suivies dans l'après-midi de discussions-débats. Les visites et les séminaires sont encadrés et animés par des survivants des camps de concentration et d'extermination.

Une journée sera consacrée à la visite de Cracovie (château de Wawel, la voie royale, le ghetto juif,...). Possibilité de visite de la mine de Wieliszka (mine de sel) inscrite sur la liste du patrimoine mondial culturel de l'UNESCO.

Prix (tout compris : voyage en avion, autocars, visites, pension complète) : - 15.000 francs pour les enseignants, éducateurs et animateurs culturels (50% étant pris en charge par la Fondation Auschwitz) - 30.000 francs pour les non-enseignants (si des places restent disponibles !)

Concours annuel de Dissertation 1997-1998.

Notre concours de dissertation a rencontré cette année sa meilleure participation, 82 copies nous ayant été adressées par des élèves des deux dernières années du secondaire supérieur de 30 écoles de la Communauté Française de Belgique. Rappelons que le premier tri des copies étant

effectué par les professeurs des établissements scolaires participants, seules 3 copies par école furent sujettes aux délibérations du jury du 6 juin dernier.

Le thème de cette année était le suivant :

Notre société est à nouveau entraînée dans un tourbillon de violences. Nous acheminons-nous vers une société duale ? Y a-t-il un idéal de société dans lequel vous seriez prêts à vous investir ?

16 prix ont été octroyés, soit par la Fondation Auschwitz seule (un prix par Province et un pour la Région de Bruxelles-Capitale/Brabant wallon), soit conjointement avec la Commission Communautaire française pour la Région de Bruxelles-Capitale et les Députations Permanentes des Provinces de Hainaut, de Liège et de Luxembourg. De plus, exceptionnellement, 7 prix supplémentaires ont été décernés : le prix du «Président de la Fondation Auschwitz», le prix du «Baron Paul Halter», le prix «Andrée Caillet», les deux prix de l'asbl «Table Ronde 44 - Arrondissement de Neufchâteau», et les deux prix de l'asbl «Garder la Mémoire».

Les prix consistent en un diplôme et un chèque d'un montant allant de 3.000 à 10.000 francs. 7 lauréats sont en outre invités à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude (d'une valeur de 30.000 francs) à Auschwitz-Birkenau qui se déroulera durant les prochaines vacances de Pâques.

Tout en remerciant vivement les directions des établissements scolaires ayant soutenu leurs élèves en vue de leur participation au Concours de cette année, nous tenons à féliciter chaleureusement les lauréats dont nous publions ci-après les travaux :

Monsieur Mohamadou TIDJANI

5ème année - Athénée Royal Jean Absil - Bruxelles

Prix de la Fondation Auschwitz pour la Région de Bruxelles-Capitale/Brabant wallon

Prix : diplôme, chèque de 5.000 FB

et participation gratuite au voyage à Auschwitz.

Notre société est à nouveau entraînée dans un tourbillon de violences : celles, d'une part, des hommes politiques qui parlent à l'unisson d'un monde qui n'est pas le nôtre, et celles, d'autre part, - mais ce ne sont pas les mêmes ? - qui tentent de maintenir, avec une déconcertante détermination, l'équi-

libre entre deux mondes où le bien et le mal se chevauchent ; ainsi, l'enfant de l'autre côte de NOTRE globe se vide de tout son sang pendant que l'individu boréal sourit de toutes ses dents - qu'il a blanches lui aussi pourtant ! - en sirotant une boisson fraîche au bord de sa piscine. Par ailleurs, l'accès au monde aisé est surveillé par un portier très physionomiste et la conséquence est plus qu'évidente : il y a plus de gens à l'extérieur qu'à l'intérieur. Cela doit être ce que les intellectuels appellent pudiquement 'société duale'...

L'illusion : voilà de quoi est constituée notre société belgo-européenne ; les politiciens nous donnent le reflet de la vérité, proposent des solutions radicales et prennent des décisions à notre place. Nous sommes devenus des automates, tout le monde le sait, mais on se dit que tout ira mieux demain, pendant que le Front National expulse les étrangers et que des populations entières sont décimées au Rwanda ou en Algérie. Et là encore, on regarde et laisse faire.

Il n'est pas inintéressant de comprendre enfin que la base de ce désastre pourrait bien être le papier sur lequel on a mis un prix. En effet, l'argent attire l'homme comme le requin est attiré par le sang. J'ai peine à le dire, mais l'argent tient le monde par les c..... Tu auras beau être noir, jaune, rouge, blanc, si tu es riche, on ne regardera plus la couleur de ta peau. L'argent reste le nerf de la société qui refuse aux pauvres l'accès à la dignité. Les chômeurs en savent quelque chose.

Le constat est d'une amère banalité. Il est temps que sonne l'heure des solutions, ou plutôt de l'action. Evitons de verser dans l'irréel. Un monde sans violences, où régnerait une totale harmonie est hélas irréalisable. L'Histoire semble nous prouver que la nature de l'être humain le pousse à se sentir supérieur, à vouloir dominer et régner sur ses semblables. On peut rêver...

Une société idéale impliquerait l'effort de tous. Face à cette utopie, je relève le défi de l'idéal de société, de mon idéal dans mon monde, de mon action dans ma micro-communauté. Avant tout, je veux sans cesse apprendre, comprendre, notamment l'enjeu politique afin de devenir acteur de ma vie de citoyen ; ensuite, je veux communiquer, transmettre cet appel à plus d'humanité gratuite : je suis jeune, je suis de mon époque, de ma musique, de mon langage et voici ce que je t'écris mon frère :

*Il faut prendre la relève des
combattants morts sur le terrain
Rallumer le flambeau quitte à mourir pour mes idéaux
J'en ai marre d'aller au bon vouloir du courant
A chaque moment, ma vie est une revanche, un combat
Debout devant un précipice, j'attends
1981, ma mère m'a mis au monde
J'ai suivi le chemin qui m'était tracé
dès les premières secondes
Respecter et aimer, ne pas voler
Hélas, lentement je dérive
Quand tu es en bas de l'échelle
Le monde autour de toi arrache tes ailes.
Il faut prendre la relève de mon père.*

Enfin, le troisième millénaire est proche, mais malheureusement réservé à une élite qui a façonné l'avenir à sa mesure, dans une société où la consommation est la seule religion. Le mal prend de l'ampleur pendant que l'état joue à l'autiste sous l'œil permanent des caméras. Les individus passifs alimentent sans le vouloir le feu qu'attisent les diables du futur. Alors,... Vigilance.

Monsieur Stéphane RAPOPORT

5ème année - Athénée Royal Jean Absil - Bruxelles

***Prix conjoint de la Fondation Auschwitz et
de la Commission Communautaire Française***

Prix : diplôme, chèque de 10.000 FB

et participation gratuite au voyage à Auschwitz.

Comme les médias ne cessent de l'afficher, notre monde est sans cesse bouleversé par de nouveaux événements, plus apocalyptiques de communiqués en communiqués, cela va sans dire. Attardons-nous donc sur le devenir de cette société. N'est-il pas probable que les écarts entre les classes sociales s'accroissent davantage encore, que ces groupes ne cessent de s'opposer et de défendre leurs ancestraux principes pour les uns et revendications pour les autres pour s'emmurer finalement dans ceux-ci ? Cela aboutirait inévitablement à un dédoublement de notre système vu que nous trouverions d'un côté les dirigeants, les magnats de la finance et donc du monde et de l'autre les citoyens ordinaires (quelconques ?) sans force ou possibilités d'agir face aux premiers. Ce problème apparaîtrait aussi bien au niveau économique ou social que judiciaire. Le conditionnel devient de plus en plus superflu comme de nombreux exemples tendent déjà à le démontrer. Mais alors courons-nous inexo-

rablement à la fin du règne de l'homme ? Non car il est encore temps de réagir pour rétablir une structure adaptée à nos attentes.

Puisque notre monde n'est plus tolérable sur la pente où il s'est engagé, il convient d'examiner des propositions capables d'engendrer une amélioration. Une solution serait avant tout de diminuer l'importance accordée à l'argent car, pour l'heure, il représente la seule motivation et la seule finalité pour toute action d'envergure. Le bien en arrive à remplacer le lien. Toute volonté trouve en effet sa source dans le profit. Si la finance pouvait réintégrer de justes proportions - simple moyen et non but absolu - et laisser une chance à chacun en rééquilibrant la répartition des capitaux, la communauté humaine disposerait alors d'un meilleur système. D'autre part, et c'est un corollaire de ce qui précède, une véritable société doit se baser sur l'homme, sa sécurité, sa protection, sa vie et sa survie. Il me semble essentiel que son bien-être soit au centre de toutes les préoccupations. Une structure plus équitable, attendue par tous, trouve sa clef dans ce principe d'une simplicité moins évidente qu'on aurait pu le penser. La société dispose donc de multiples ouvertures pour s'adapter à la demande de la population.

Ces possibilités de changement doivent cependant encore être réalisées, mises en œuvre. Afin de pouvoir contempler un monde nouveau, il faudra s'investir individuellement - car chacun de nous est concerné - et affirmer son opinion aussi puisqu'aucun bouleversement n'est à attendre venant du haut de la pyramide sociale. Le système établi ne pourra évoluer que par une lente transformation prenant naissance dans ses fondations mêmes. C'est donc à nous de relever ce défi et d'agir enfin concrètement pour balayer les lacunes de notre système. Je n'aborderai que deux points qui sont primordiaux pour atteindre ce but ; points autour desquels je tente déjà de régir ma vie. Pour parvenir à obtenir une position reconnue par tous au sein de la société, l'assurance dans ses propos, dans ses propres principes est d'abord indispensable. Cet épanouissement, source du bien-être, cette éclosion de son caractère nécessite avant tout que l'on se respecte, que l'on s'octroie le droit à la parole, le droit d'avoir des idées défendables. Lorsque ce respect de soi appartient effectivement à nos règles fondamentales, notre personnalité peut alors éclater au grand jour. On parvient dès lors à exposer ses concepts et à les soutenir sans faillir ; il pourrait notamment s'agir d'expliquer la place déraisonnable

accordée aux capitaux ou la négligence des gouvernants face aux problèmes humains, problèmes sur lesquels je me suis déjà étendu. Cette explosion d'idées doit toutefois préserver celles des autres ; c'est en effet un devoir qui découle de ce qui précède. Pour respecter autrui, ni la convergence d'opinions, ni l'acceptation de celles-ci ne sont de mise. La seule attitude à bannir est de les ignorer, de ne pas reconnaître la validité de ces pensées. Aussi bien en s'opposant à ces dernières qu'en les admettant, notre interlocuteur s'exprime et transmet un message. Si ces deux principes pouvaient être entendus et appliqués par tous, la société pourrait enfin se pâmer d'être égalitaire puisqu'un respect mutuel se serait installé parmi les citoyens.

C'est pour toutes ces raisons que la société n'est pas irrévocablement condamnée, elle peut toujours se transformer et s'améliorer moyennant une volonté commune à chacun de s'impliquer ; condition si ne qua non de l'éclosion d'un monde meilleur. Un monde idéal n'existera cependant jamais ; contrairement à un objectif utopique auquel rêve l'homme depuis la nuit des temps. La raison de ceci est extrêmement simple : d'une part nous possédons tous un désir abstrait et idyllique qui ne rencontre aucun obstacle puisque ne concernant que notre propre personne ; d'autre part la structure idéale (concrétisation du projet) est irréalisable car nos intérêts divergent inévitablement de même que notre idéal de société. Gardons-nous donc de voir trop grand, restons modeste, et évertuons-nous à construire, dans les limites de notre rayon d'action, dans notre société du quotidien, une structure plus égalitaire, plus humaine, plus épanouissante. Conservons toutefois l'espérance d'une mondialisation de notre idéal aboutissant enfin au bonheur de l'Homme.

Monsieur Gill VENTURELLI

6ème année - Institut Provincial d'Enseignement
Secondaire (IPES) - Tubize

***Prix conjoint de la Fondation Auschwitz
et de la Députation permanente de la Province de
Brabant Wallon***

Prix : diplôme, chèque de 5.000 FB
et participation gratuite au voyage à Auschwitz.

De nos jours, il est vrai que la violence règne en maître sur la planète. A quoi est-elle due ? Comment y remédier ?

Contrairement à ce que les médias nous montrent, la violence actuelle est plus souvent morale, psychologique, que

physique. Oui, des centaines d'hommes meurent tous les jours en Algérie ! Oui, des maghrébins ont provoqué des émeutes au Texas, à Clabecq !

C'est très facile de seulement constater les faits ; mais une bonne réflexion consiste à se demander pourquoi ces actes de barbaries ont-ils eu lieu et qui ou quoi les a provoqués.

Je pense que les problèmes majeurs de la société sont la différence et l'indifférence. En effet, depuis notre plus jeune âge, on nous apprend à vouloir dépasser les autres, à les écraser, à vouloir être le meilleur. La société veut construire une élite, une classe dominante, et tous ceux qui ne suivent pas sont «abandonnés». Les grands dirigeants de notre société ont toujours renié les idées d'Hitler à propos de la race aryenne, mais quelque part, si nous y songeons un peu plus, ils sont en train de faire de même. Les Droits de l'Homme ne disent-ils pas que tous les êtres humains sont égaux ? Oui... mais faites uriner votre chien sur les grilles du Palais Royal, ou tuez un maghrébin, vous aurez plus d'ennuis dans le premier cas. Et la différence ne se situe pas qu'à ce niveau, mais aussi à celui des salaires, des conditions de vie,... Comment expliquer qu'un ouvrier puisse se «tuer» dans une usine, 9 heures par jour, pour un salaire de misère alors que certains hommes (hommes d'affaires ou politiciens), gagnent plus au long d'un mandat (plus ou moins 6 ans), qu'il n'en faudrait pour vivre.

Encore à propos de ces politiciens ; Comment expliquer que certains d'entre eux ne pensent qu'à construire des bâtiments (des pénitenciers, pour ne pas les citer), dans le seul but d'assurer leur réélection, alors que dans la même région, des hommes n'arrivent même plus à nourrir leur famille et que des affrontements entre jeunes et gendarmes font des dégâts.

Où est la violence ?

Si je parle aussi d'indifférence, c'est parce qu'elle est aussi dévastatrice que la différence. C'est dur à dire, mais c'est vrai, nous vivons dans un monde où la majorité du peuple se fout de tout. Tout leur paraît sans importance, sauf ce qui l'est réellement : «300 personnes sont mortes dans un attentat en Palestine !», demain, ce sera déjà oublié. Mais que Dutroux s'est évadé, on en reparlera encore dans un ou deux ans, si pas plus.

Quant à la jeunesse, c'est encore pire ! Elle est baignée dans son petit monde «Nintendo - Coca Cola» et tout va bien !

C'est par la peine de leur parler de politique... «Mario 72» est sorti et c'est ça qui les intéresse ! En plus de la sortie du dernier album des Spice Girls, comment voulez-vous qu'ils aient encore le temps de penser à tel homme assassiné ou à telle entreprise qui ferme ses portes ?

Les Capitalistes ont bien réussi leur coup !

Ils ont transformé les hommes en loques, en êtres dépourvus de réflexion. De cette manière, Monsieur Dollar peut mieux les exploiter. Quant à ceux qui réfléchissent encore un peu, on les met vite de côté ou on les élimine directement. Le peuple se trouve alors tenu à la gorge : il doit travailler du mieux qu'il peut, et plus encore, et quand il crève, on s'en fout puisqu'il y a quand même des milliers d'autres «créatins» qui font la queue devant le bureau de chômage, et qui le remplaceront bien pour deux ou trois cents francs en plus à la fin du mois.

Mais attention ! Ne te révolte pas, ne dis rien, ne pense même pas. Obéis au doigt et à l'œil, sois un brave petit mouton esclave. Si, par contre, tu cries trop haut, on te salit, on te détruit, tu ne seras plus rien, et encore moins que rien.

Là voilà notre belle société pleine de libertés : une belle prison en or, une jolie démocratie dictatoriale, pour laquelle tu paies toute ta vie, et en fin de compte, de ta vie. Tu marches ou tu crèves !

Mais que faire pour y remédier ? Une révolution ! Une grosse révolution mondiale, dans laquelle le peuple se lèverait pour renverser la tyrannie capitaliste ! Oui... mais ce n'est pas encore pour maintenant. Trop de gens sont encore trop à leur aise, ou déjà trop fatigués. Il est vrai que, après s'être crevé toute la journée au boulot pour un patron embourgeoisé, ils ont plus envie de s'installer dans leur fauteuil et regarder Julie Lescaut plutôt que d'aller affronter des CRS bêtes et méchants défendant tel ou tel Ministre.

Ils agiront quand il seront vraiment au pied du mur.

La société est malade, il faudrait la changer ! Mais je crois qu'aucun système ne satisferait tout le monde.

Pour ma part, je me verrais bien dans une société où toutes les classes sociales auraient été abolies, où l'égalité régnerait, sans privilèges, sans dieu ni maître, dans la paix : l'anarcho-communisme.

Ce ne sont peut-être que les idées d'un jeune «en pleine crise d'adolescence», mais elles sont basées sur mon analyse de la réalité.

Monsieur Mikaël DREESEN

6ème année - Athénée Royal «Les Marlaires» - Gosselies

Prix de la Fondation Auschwitz

pour la Province de Hainaut

Prix : diplôme, chèque de 5.000 FB

et participation gratuite au voyage à Auschwitz.

Notre société peut se définir comme un ensemble d'individus vivant en groupes organisés, avec des institutions et des lois, réunis dans un intérêt commun. Mais, aujourd'hui, quels sont vraiment ces intérêts dans notre société dirigée par un «tout au capitalisme» responsable d'une individualisation flagrante et, sans doute, la cause d'un malaise social latent, sans cesse croissant ?

Si la violence existe depuis la nuit des temps, nous aurions pu espérer que la culture et le développement intellectuel provoquent son éradication. Ainsi, depuis toujours, l'homme a combattu d'abord pour se nourrir, assurer sa survie puis au nom de l'extension territoriale, de la quête du pouvoir absolu ; suivirent les guerres de religions et leurs massacres gratuits, inhumains.

Cependant, la violence fut parfois nécessaire et utilisée comme ultime recours pour certaines causes dites «justes», comme par exemple l'indépendance d'un pays, l'installation de la démocratie, le droit de vote, ou encore, l'obtention d'acquis sociaux. Mais, dans ce cas, sur quels critères se base-t-on pour désigner telle ou telle cause comme étant «juste» ? Ainsi, des intégristes responsables d'attentats et de la mort de victimes innocentes ne déclarent-ils pas avoir agi pour le bien d'une cause juste ?

Dès lors, il n'est pas étonnant que, malgré l'évolution des comportements et des mentalités, notre société ne puisse échapper aux idées belliqueuses et dévastatrices de certains dictateurs ; à ce propos, l'histoire ne manque malheureusement pas d'exemples. En 1945, le monde découvrait avec horreur la monstruosité des camps de concentration nazis, responsables de la mort de millions de Juifs. L'Holocauste n'a malheureusement pas éradiqué toute forme de violence au seuil du XXIème siècle. De Staline à Pol Pot, la liste des bourreaux est grande et celle des victimes est terrifiante. Qui aurait pu croire que cette barbarie réap-

paraîtrait aujourd'hui en Serbie, au Rwanda, au Chiapas, en Algérie et j'en passe... Une vague de mécontentement génère parfois des tourbillons de violence ; souvenons-nous de la crise économique et sociale de 1936, en Allemagne. Sommes-nous à l'abri d'un pareil phénomène à l'aube du III^{ème} millénaire ? En pleine crise, en 1998, les gens ne trouvent pas d'autres alternatives que de mettre leurs espoirs entre les mains de ceux qui adhèrent aux mêmes idées politiques que ceux qui ont jadis perpétré l'Holocauste...

Dans notre société, la violence est partout, dans le sport comme le hooliganisme, dans les milieux urbains avec les vols, les viols et autres meurtres gratuits dont les victimes sont même des enfants ! Si des sociologues, des médecins expliquent ces actes en impliquant la société entière, il n'en reste pas moins qu'il y a un problème d'éducation et d'éthique individuelles.

Quoi qu'il en soit, l'augmentation des licenciements, l'accroissement du chômage engendrent le désespoir, la misère, le sentiment d'injustice ; dès lors, la violence, le racisme et l'antisémitisme reviennent en force ; l'extrême droite grimpe dans les sondages et nous voilà engagés dans un cercle infernal...

Nous acheminons-nous vers une société duale ? Celle-ci se conçoit comme une société où coexistent deux systèmes opposés, à savoir, dans le cas présent, des défavorisés et des nantis. Cette dualité ne pourra générer que rancoeur, révolte et violence. Pour des extrémistes attentifs, elle sera l'occasion d'apporter des solutions radicales aux problèmes de la crise sociale. Pendant ce temps, les dysfonctionnements, la corruption s'installent ; l'appauvrissement des uns s'accroît et l'enrichissement des autres se légitime. N'est-il pas temps de réagir pour préserver les droits de chacun et réformer ce qui doit l'être ?

Ainsi, en ce qui concerne l'existence d'une société idéale, plusieurs facteurs sont indispensables ; un meilleur équilibre des richesses permettra le rapprochement des extrêmes car, comme l'histoire nous l'a déjà démontré à maintes reprises, l'excès est dangereux dans tous les domaines. La solidarité des individus doit être préservée notamment en matière de sécurité sociale. L'application de la déclaration des droits de l'homme doit être une réalité quotidienne. Il y a bien assez de richesses dans le monde pour en faire profiter chacun. Luttons donc pour ne pas donner raison à Jean-

Jacques Goldman qui dit que «tout est joué d'avance, qu'on ne peut rien changer, que tout dépend de la naissance et que trop de gens ne sont pas bien nés». Le respect mutuel des individus est essentiel car il constitue un véritable rempart contre le racisme, l'antisémitisme et, par conséquent, un pas en avant vers la tolérance. Ainsi, la tolérance, l'indulgence, la solidarité constitueront les piliers d'une société idéale dans laquelle chacun aimerait s'investir !

Et de conclure sur ces quelques mots : la vigilance et l'engagement de chacun doivent s'imposer car le vrai problème nous concerne tous ! Si nous attendons que d'autres s'investissent, il sera peut-être trop tard... C'est là la raison de ma participation aujourd'hui.

Mademoiselle Antoinette LEGRAND

6ème année - Institut Saint-Vincent - Soignies

Prix conjoint de la Fondation Auschwitz et de la Députation permanente de la Province de Hainaut

Prix : diplôme, chèque de 5.000 FB

et trois ouvrages de prestige

Notre société en mutation est quotidiennement marquée par la violence, qui met en évidence l'existence de nombreux clivages dans notre monde... Une dualité manifeste intervient en effet à différents niveaux (économique, social, racial,...) mais s'exprime invariablement par l'opposition d'exclus et de «nantis». Or, l'agressivité, aujourd'hui «banalisée» semble malheureusement constituer une réponse instinctive des hommes face à cette profonde inégalité.

Notre monde souffre d'abord de déstructuration économique et le développement de sociétés libérales porte une grande part de responsabilités dans cette crise : incapables de prouver au citoyen leur aptitude à gérer ce système, les politiques ont scindé la société en deux groupes : enrichis et exclus, victimes d'un chômage croissant, aussi nombreux que désabusés... Condamnés à l'oïseté, certains ont alors fait de la violence une raison de vivre... et la révolte de communautés indigentes, à la fois exploitées et exclues de la société de consommation, me rappelle celle des esclaves d'antan. Mais ce terme est-il désuet alors que florissent les ateliers de travail clandestin sous-payé ou cet ignoble commerce sexuel ?

Le seconde inégalité flagrante de notre monde actuel me semble être le racisme, qui paraît inhérent à notre société tant il y est répandu... Le souvenir de l'Holocauste s'oblitére-

rait-il progressivement de la mémoire de l'humanité ? L'éclosion de mouvements néo-fascistes à travers l'Europe, au même titre que l'alliance de la droite avec le Front National lors des élections françaises ou les discours manipulateurs de notre Le Pen national(iste), Dewinter, leader du Vlaams Blok, ... ont en effet d'inquiétants relents de révisionnisme, même si la ségrégation que prônent de tels groupes ne se résume pas à l'antisémitisme : la fracture sociale qui satisferait leur ambition de «diviser pour régner» touche entre autres également les femmes invitées à regagner leur foyer !

Or, l'engouement populaire qu'ils suscitent et ses corrélats (émeutes, manifestations sociales,... meurtres !) s'expliquent encore par le manque de confiance et d'idéaux de populations livrées à elles-mêmes, fragilisées par la crise... et cruellement dépourvues d'esprit critique.

Cependant, la «nausée» me semble être une réaction trop facile face à ces nombreux travers «absurdes» de notre société contemporaine. J'estime que le monde a besoin de nos projets pour se rééquilibrer, et que cette lourde responsabilité incombe aux politiques, mais également à ces «adultes de demain» que nous sommes.

Pour ma part, je rêve d'un monde moins préoccupé par le rendement que par le bien-être de ses habitants, dominé par une économie «solidaire» et non par la course au profit individuel, un monde davantage tolérant, plus juste. Dans cette optique, j'estime que la Culture joue un rôle capital, et que l'enseignement doit être privilégié car il nous communique esprit critique et polyvalent, autant d'atouts essentiels à notre adaptation à un monde instable.

Ces idéaux (économiques, sociaux et culturels) me paraissent dès lors susceptibles d'enrayer progressivement l'engrenage de la violence, et de combattre cette polarisation qui menace la société : l'espoir d'un monde meilleur réside selon moi dans l'ouverture d'esprit, la tolérance et la solidarité, plus «rentables» que l'opposition systématique à cet «autre» qu'est mon voisin.

Monsieur Pierre GASPARD

5ème année - Institut Notre-Dame - Beauraing

***Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Namur***

Prix : diplôme, chèque de 5.000 FB et participation gratuite au voyage à Auschwitz.

Attaque de fourgons, car-jackings, pédophilie, racisme,... les exemples de violences qui secouent notre société sont très nombreux !

Ce thème nous amène à ouvrir les yeux sur notre monde. Il est vrai que si l'on considère la violence comme l'emploi de moyens d'actions qui portent atteinte à l'intégrité physique ou morale d'un individu, nous devons admettre que notre société est violente. Nous pouvons aussi penser qu'après les grandes violences passées, que sont entre autres les deux premières guerres mondiales, notre société retombe dans ses travers sous forme de violences physiques, économiques et sociales. L'auteur de la réflexion se demande alors si nous ne nous dirigeons pas vers une société duale, avec d'un côté le pouvoir fort, répressif, fortuné ; et de l'autre la délinquance, la non-instruction,...

Nous pouvons distinguer deux grands types de violences : la violence physique et la violence morale. La première est celle adoptée par les plus démunis, les moins «scolarisés», quand on parle bien sûr de violences extrêmes telles que les vols à main armée, les hold-up,...

Elle est plus à la portée de chacun, au contraire de la violence morale qui est plus fine, plus insidieuse, plus «perverse». Celle-ci fait parfois beaucoup plus mal qu'une blessure car la victime est entraînée dans un tourbillon psychique dont il est difficile de sortir. Ainsi le racisme, l'intolérance, l'injustice sont des violences ressenties profondément...

Nous allons maintenant nous pencher sur les sources de la violence.

La violence peut d'abord être causée notamment par des préjugés, comme dans le cas du racisme, de la répression, de la moquerie vis-à-vis d'une personne différente. On peut penser aux partis d'extrême-droite qui ont atteint des scores records aux élections ces dernières années.

Mais malgré cela, la violence a pour source presque unique le système économique capitaliste. En effet, il est basé sur la possession de biens matériels, ce que ne peuvent pas avoir les plus démunis ; ces SDF, minimexés et autres chômeurs sont alors rejetés et s'enfoncent dans la marginalité. Certains leur reprochent leur impassibilité face à leurs situations, sans souci d'une réintégration sociale ; mais leur donne-t-on vraiment espoir ?

Les politiciens répondent à tout cela par un même mot : la crise. Mais ceci n'est pas une crise soudaine, car en s'impliquant dans une telle politique économique et sociale, ils entraînaient obligatoirement des discriminations, des rejets : soit on est rejeté et pour y rentrer, ce n'est pas une mince affaire !

On peut donc penser que nous nous dirigeons vers une société à deux vitesses avec l'apparition d'un pouvoir fort, répressif, presque dictatorial pour empêcher la prolifération de ces violences de rue, comme pour une refonte de l'économie, mais tout cela aux dépens de la liberté individuelle. Cela ferait les affaires du FN ou de tout autre parti extrémiste.

On peut aussi faire référence au projet de police unique pour la Belgique, car nous pouvons avoir de réelles craintes quant à l'intégrité du chef de ce service ; en effet, il y a un risque d'une trop grande prise de pouvoir de celui-ci d'où peuvent découler de multiples dérives.

Cette société duale se manifeste aussi avec le fossé grandissant qui sépare les pauvres des privilégiés. Cela existe déjà actuellement, on peut d'ailleurs remarquer beaucoup de personnes plus défavorisées, rejetées dans nos contrées.

Je pense donc que je suis prêt à m'investir dans une société mieux équilibrée, dans laquelle il y a moins de rejets. Dans le cas du racisme, si l'on consacrait plus d'argent pour le développement des autres pays, leurs habitants auraient moins tendance à les quitter. J'aimerais que notre société n'oublie pas de grandes valeurs comme la liberté, l'égalité... qui sont trop souvent bafouées aujourd'hui ; tout en réformant l'économie pour favoriser une meilleure répartition des biens entre les personnes.

Privilégier une société plus respectueuse de l'être humain et cela en vue du bien commun...

En conclusion, la violence est bel et bien présente et grandissante dans notre société. Il existe un risque réel d'apparition d'un régime fort et répressif, qui ne tiendrait pas compte des différentes libertés accordées par la Charte des droits de l'homme et à cause duquel le fossé entre les riches et les pauvres s'élargirait encore un peu plus. Je pense donc que nous devons tous ensemble privilégier une société plus respectueuse de l'être humain et cela en vue du bien commun.

Mademoiselle Valérie DEQUINZE
6ème année - Athénée Royal de Huy
Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Liège
Prix : diplôme, chèque de 5.000 FB
et participation gratuite au voyage à Auschwitz.

Dans notre société occidentale dite civilisée et démocratique, soucieuse de conserver la mémoire et de traduire en justice des collaborateurs tels que Maurice Papon, la recrudescence des mouvements d'extrême droite - Vlaams Blok, Front National ou encore KKK aux Etats-Unis, revendiquant le pouvoir aux blancs - et les crimes racistes qui en découlent, prennent un caractère surréaliste. Les images de «Nacht und Nebel» manquent-elles donc d'éloquence pour dénoncer les effets pervers de totalitarisme, de la domination d'une catégorie de la population sur une classe dite «d'untermenschen» ?

Que dire également du monde actuel, marqué par un déséquilibre économique et social d'une part entre les pays industrialisés et ceux du Tiers-Monde, victimes des séquelles de la colonisation, et de l'autre au sein même de chaque Etat, entre les privilégiés et le «Quart-Monde» ? En effet, «l'élite» actuelle n'est plus l'intelligentsia mais la classe des hommes d'affaire qui, par le biais des multinationales et de la pression exercée sur les gouvernements, détiennent le pouvoir politique réel, tandis que le peuple tente en vain de faire valoir ses droits les plus légitimes. De plus, l'effort en matière d'aide aux pays dits en voie de développement dont s'enorgueillit le monde industrialisé me paraît également même bien au vu de la responsabilité qu'il porte face au délabrement économique de ces Etats, le faible taux d'alphabétisation, les bidonvilles,...

Cependant, bien que la société européenne tende vers le modèle capitaliste américain de la productivité et de la compétition, et que sa prochaine extension économique annoncée par l'instauration de l'euro prévoit de nouvelles délocalisations d'entreprises en perspective, elle s'en différencie par une couverture sociale relativement développée chez nous et inexistante aux Etats-Unis.

Ne négligeons pas non plus l'apport des sociétés non gouvernementales auxquelles chacun peut adhérer, comités de défense des Droits de l'Homme, de lutte contre les inégalités sociales, répondant aux besoins essentiels des popu-

lations par une aide concrète aussi bien économique, sociale que morale.

Ainsi, la société actuelle, en s'engageant sur la voie de la mondialisation et en privilégiant le développement économique des trust, a accentué les barrières sociales, symptôme d'une dualité de plus en plus accrue. Mais ne nous alarmons pas devant ce constat accablant : cette disparité économique et sociale, en dépit de son caractère séculaire, peut être annihilée par une lutte sans relâche de tout un chacun pour l'abandon du surarmement, la constitution de nouvelles lois et l'application des Traités actuels trop souvent bafoués.

Le respect des Droits de l'Homme passe par une société démocratique, privilégiant les débats sociaux et la recherche de conditions de vie acceptables pour tous. Un régime basé sur l'écrasement d'une branche de la population ne peut pas plus avancer qu'un homme amputé d'une jambe. N'ignorons plus jamais que l'union fait la force, que l'économique passe d'abord par le social et que chaque peuple peut apporter de la culture, de sa science, de ses techniques et de sa philosophie à la construction d'un monde meilleur. Je rêve ainsi d'une société ne sacrifiant pas les budgets de la justice, de l'enseignement et de l'aide sociale, où un partage équitable du temps de travail et un suivi pédagogique des marginaux et délinquants permettraient à chacun de trouver sa voie et sa place dans le monde. Et je me plais à croire que ce rêve n'est pas trop utopique...

Mademoiselle Carol HANSON

5ème année - I.P.E.S. de Hesbaye - Waremme

Prix conjoint de la Fondation Auschwitz et de la Députation Permanente de la Province de Liège

Prix : diplôme et chèque de 10.000 francs.

Violence, racisme, intolérance,... Voici les composantes de la société actuelle. Où allons-nous ? Matches de football tournant à l'émeute, chauffeurs de bus obligés de se cantonner dans des cages en verre, car-jackings,... On en vient à se demander pourquoi des milliers d'hommes ont, naguère, donné leur vie pour que règne la paix.

Meurtres, vols, pédophilie, braquages, évasions,... sont les faits divers quotidiens annoncés par notre boîte à images. La société a bien changé... Loin de nous le temps où les enfants allaient à l'école tous seuls, jouaient sans crainte dans la rue,... De plus en plus de personnes sont armées, et des

disputes sans importance tournent au carnage. La violence entraîne la violence, à un rythme vertigineux...

Ajoutons ensuite les problèmes socio-économiques : chômage, grèves, licenciements sous prétexte de restructuration,... De plus en plus d'individus sont sans emploi, bénéficiant d'une piètre aide sociale ou, pire, deviennent SDF. Les gens sont démotivés, d'autant plus qu'ils remarquent que, malgré tous les efforts qu'ils peuvent fournir, il n'y a pas de place pour eux. La place est occupée d'avance par d'autres, qui n'auront même pas besoin de travailler pour réussir. Là nous entrons dans le système des pots-de-vin, de la corruption, qui ne touchent que le monde politique. On pourrait donc dire que nous vivons dans une société duale, et cela se remarque même dans les écoles : Ainsi, comparez un IPES et un Athénée, vous remarquerez la différence de moyens, de classes sociales, ce qui ne veut pas dire que l'ambiance est meilleure chez les privilégiés, bien au contraire. Plus les individus ont de l'argent ou de l'influence, plus ils en veulent ; on assiste donc à une surenchère de «l'élitisme». C'est la politique du «chacun pour soi».

De plus, la société n'a plus de normes. Dès leur plus jeune âge, les individus manquent de limites, ils n'ont pas de notion du bien et du mal... Familles éclatées, enfants abandonnés, placés dans des institutions,... : les jeunes sont livrés à eux-mêmes, sans personne pour les encadrer. Comment la société pourrait-elle bien se porter, si la base est déjà mauvaise ? Notons également la montée de l'extrême droite, «peste brune» qui charrie tant de douloureux souvenirs. Hitler n'est plus mais au vu de la situation actuelle, du désarroi des jeunes qui ne savent plus que faire pour un avenir meilleur, quelque autre esprit pervers pourrait, comme lui, en profiter.

Alors, quelles sont les causes de tous ces maux ? Sommes-nous vraiment civilisés ? Tous les «progrès» technologiques ne sont-ils pas à montrer du doigt ? Les sociétés dites «sous-développées» doivent-elles nous envier, ou notre souci constant du matériel est-il à blâmer ? Autant de questions auxquelles personne ne saurait répondre catégoriquement.

Cela dit, rien de sert de broyer du noir. Voyons les aspects positifs de notre société.

S'il est vrai que la société a des problèmes, il est vrai aussi que bien des personnes essaient d'y remédier, donnant de

leur temps et de leur dévouement pour aider les autres. La naissance de plus en plus fréquente d'associations d'aide sociale et humanitaire en est la preuve. Le bénévolat y est souvent de mise, pour soutenir les gens dans le besoin aussi bien moralement que matériellement, en mettant ses capacités ou sa profession à profit (soins médicaux gratuits, prêt de mobilier, ...). Les plaies existent, certes, mais on s'affaire à les panser.

Aussi, la jeunesse n'est pas aussi insouciante qu'on le croit. Ainsi, pourquoi tant d'adolescents visitent-ils les camps de concentration, les vestiges de champs de batailles (Verdun,...) rencontrent les anciens combattants... ? Pour la mémoire de leurs Anciens bien sûr, mais également pour prouver que les jeunes générations réfléchissent aux conséquences de l'intolérance, du fanatisme,... Ils connaissent l'actualité, la situation de la population des pays en guerre,... et, eux aussi, ne veulent (plus) jamais ça.

En conclusion, la société ne se porte pas bien, c'est un fait. Violence, problèmes politiques, socio-économiques, intolérance,... sont les maux du siècle. Bien sûr nous avons tous un idéal de société où l'intérêt général primerait sur l'intérêt personnel, où il y aurait une aide à l'emploi compétente, du travail pour tous, une justice équitable,... Mais ne basculons pas dans l'utopie. Ce type de société n'existera jamais, car tout être humain digne de ce nom est d'un naturel jaloux, envieux, et éternellement insatisfait. Même s'il n'a aucun problème, il s'en créera. Franchement, l'homme ne s'ennuierait-il pas dans un monde tout rose ? Que chacun contribue personnellement à essayer d'améliorer la société, en corrigeant d'abord ses propres défauts, en s'octroyant un retour aux sources, à la nature, en profitant des choses simples de la vie, et je pense qu'on constatera déjà un progrès. Les jeunes d'aujourd'hui sont les adultes de demain, ne l'oublions pas.

Mademoiselle Valérie GREGOIRE

6ème année - Institut Saint-Joseph - Carlsbourg

***Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Luxembourg***

Prix : diplôme, chèque de 5.000 francs

et participation gratuite au voyage à Auschwitz.

Certains aspects de notre société posent le problème d'un déséquilibre fondamental : agressions en tous genres, guerres, terrorisme, morts et blessés... autant de mots qui font quotidiennement la Une des journaux et autres revues.

La recrudescence de la violence dans notre société, pourquoi ? Il s'agit ici d'analyser ses causes pour mieux pouvoir la combattre.

Il est nécessaire de cerner un problème à sa source, surtout s'il est à l'origine d'une grave réalité : nous acheminons-nous vers une société duale ? S'il y a lieu de constater une telle scission, nous tenterons d'y remédier en imaginant un idéal de société dans lequel nous serions prêts à nous investir.

A la fin du dix-huitième et au début du dix-neuvième siècle, une double révolution, politique et économique, sape les bases des régimes anciens et prépare l'avènement de la société moderne. L'une - c'est la Révolution française de 1789 - consacre la disparition légale des rangs, conditions et privilèges. L'autre - la Révolution industrielle - consacre l'importance nouvelle de la production et des échanges dans l'établissement de la hiérarchie sociale. Mais, loin de supprimer l'inégalité, elle renouvelle ses fondements.

Notre société occidentale vit sur le mode de l'abondance ; il suffit d'entrer dans un supermarché pour s'en rendre compte : variété, lumière, immensité... une utopie vivante. Et tout le principe de la consommation fonctionne par rapport à la tentation. Finalement, notre seul plaisir devient «vouloir ce dont on n'a pas besoin». La matérialité prend trop de place, elle devient le centre de notre vie, est presque plus importante que la liberté... elle nous étouffe. Chacun veut coller aux schémas classiques proposés par la société de consommation, comme s'il lui fallait, pour se sentir intégré, acquérir certains biens de consommation, jugés indispensables... avec l'incapacité de postposer le désir d'acheter et de posséder. Parallèlement, la crise a rendu les riches très méfiants. Pas question d'aviver les aigreurs sociales en exhibant un train de vie outrancier. Ainsi, la définition de «luxe» est devenue très hasardeuse car il attire des populations très contrastées.

A ce nouveau type de contrainte sociale ne peut que répondre un nouveau type de revendications libératrices. En l'occurrence, le refus de la société de consommation, sous sa forme violente de destruction «aveugle» des biens matériels et culturels. Si l'abondance était liberté, alors cette violence serait en effet impensable. Au contraire, la culpabilité qu'elle engendre alimente les pulsions violentes contre l'ordre même du bonheur : c'est l'émergence en acte de la négativité du désir, masquée par la positivité du besoin.

Ceci explique par exemple les actuelles émeutes en Indonésie suite à des récentes hausses de prix.

On assiste donc à un recul de la bourgeoisie qui a su se modérer, tandis que les plus démunis n'ont pas été capables de faire face à l'élan hédoniste. La société duale ne se caractérise pas - ou devrait-on dire «ne se caractérise plus» - par ce que les gens achètent. Le problème tient justement au fait que les références de consommation ne correspondent plus aux revenus. C'est ça la pauvreté, celle qui provoque le plus de ravages, de frustrations, de surendettements ! L'origine première de cette dualité est bel et bien la société de consommation, et non l'opposition entre deux classes, bien au contraire ! L'égalité théorique des chances est une règle essentielle de la morale moderne, et de nombreux facteurs facilitent une progression dans la hiérarchie. L'amélioration générale des conditions matérielles atténue les inégalités les plus visibles, les différences ne sont plus insupportables et les antagonismes ne sont pas insurmontables. En outre, la nature même des conflits est modifiée et les revendications affectent plus la culture que l'économie. Nous entrons dans la société postindustrielle, qui transforme les conditions et substitue à l'exploitation économique l'aliénation culturelle.

Plus jamais ça ! Que de fois l'avons-nous déjà crié, cité ou entendu, notamment à la sortie de la guerre en 1945, à propos de l'horreur indicible des camps d'extermination nazis. Malheureusement, le Kosovo aujourd'hui, le Rwanda ou la Bosnie hier et les massacres oubliés, avant-hier, dévoilent mieux que des mots l'existence de racismes ainsi que leurs effets. On dégage de ces faits tout un «ras-le-bol» de ne pas être admis pour ce que l'on est.

Nous nous trouvons donc en face d'un double problème. D'une part, afin de résoudre le conflit qui oppose les partisans et les non-partisans de la relance de la consommation, il faudrait adopter un système de balancier capable de donner un coup de pouce ou de freiner le mouvement suivant les nécessités. D'autre part, il est nécessaire de remettre en question les valeurs qui fondent notre humanité. Quelle est donc la quête de tout homme ? N'est-ce pas le bonheur, simplement ? Et le bonheur consiste à être pleinement moi, à être aussi parfaitement humain qu'il m'est possible. Ce devoir d'humanité qui mène au bonheur conduit aussi vers les autres. Tant il est vrai que nous ne devenons une personne à part entière que parmi d'autres et grâce à

d'autres personnes. Le bonheur consiste à évaluer chacun à sa juste mesure et à l'accepter tel qu'il est. Utopie ? Certainement, car comme disait Montaigne : «C'est une absolue perfection et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être». Toutefois, ne serait-il pas possible d'abattre les préjugés, les idées reçues, en laissant chacun exprimer ses propres visions et surtout, en prenant garde de ne pas véhiculer des idées qui correspondent au discours de ceux qui érigent l'argent et la domination en valeurs suprêmes ?

La violence est une double réalité économique et culturelle qui conditionne le statut social à la fois par rapport à «l'avoir» et «l'être».

Sont incontestables, d'un côté, les inégalités entre la classe aisée et celle pour qui le travail demeure une nécessité absolue. L'écart entre ces deux groupes s'amplifie avec le développement farouche de la société de consommation qui fait place à un hédonisme illimité. Cette injustice dans la répartition des fruits du travail est une cause des actes de violence actuels. De l'autre côté, les variétés culturelles sont accueillies de plus en plus comme des différences inacceptables et laissent apparaître un combat entre les espèces qui semblent croire que la raison du plus fort est toujours la meilleure.

Il ne s'agit pas ici d'apprécier la légitimité de ces faits mais plutôt d'estimer lequel des deux a priorité. Mais, est-ce que chercher le bonheur dans l'avoir, ce n'est pas à coup sûr le laisser échapper ?

Monsieur Alexandre FELTEN

6ème année - Institut Saint-Joseph - Carlsbourg

*Prix de la Fondation Auschwitz
et de la Députation permanente
de la Province de Luxembourg*

Prix : diplôme et chèque de 5.000 francs

*Prix de l'asbl «Table Ronde 44 -
Arrondissement de Neufchâteau*

Prix : diplôme et chèque de 3.000 francs

L'humanité à toujours connu des scènes de violence. Ces violences peuvent être classées de différentes manières : il existe des violences privées (meurtres, agressions, suicides), des violences collectives (guerres, grèves, terrorisme), des violences morales, des violences économiques (atteinte aux biens, délinquance),...

Toutes ces violences ont des causes précises : Freud proposait une analyse psychologique de la violence, Engels une cause économique, l'expérience de Milgram montrait que la soumission à l'autorité entraîne des comportements violents. Nous essayerons de comprendre pourquoi notre société est à nouveau entraînée dans un tourbillon de violences. Et sachant que la violence n'est pas une fatalité, nous proposerons ensuite des solutions pour reconstruire une société prônant l'Égalité et la Liberté.

Nous pouvons tout d'abord remarquer que la violence spectaculaire retient particulièrement l'attention de notre société. Menaces nucléaires et bactériologiques, meurtres sous l'emprise de la folie ou par inconscience,... Toutes ces scènes de violence sont étalées dans les mass médias. Mais cette sorte de violence n'est pas la plus dangereuse.

Nous pouvons par contre distinguer deux aspects de la violence qui deviennent particulièrement inquiétants.

D'une part, la violence augmente sans cesse dans les zones urbaines : délinquance, vols, agressions sont commis de plus en plus fréquemment dans certains quartiers et banlieues. En effet, les jeunes qui se retrouvent dans les banlieues sans boulot, avec un père chômeur, n'ont aucun moyen de s'en sortir. Ils se sentent rejetés par la société qui ne veut pas leur donner de travail et expriment leur révolte en commettant des actes de violence. Par exemple, on peut se rendre compte de l'ampleur de cette violence au cours d'une manifestation qui tourne mal : voitures incendiées, vitrines saccagées et dévalisées, affrontements avec la police... Elle se répercute aussi dans les écoles où la délinquance est très élevée. Dans certains quartiers, même les professeurs ont peur de leurs élèves. Nous pouvons donc rejoindre l'idée d'Engels lorsqu'il déclare que la violence résulte de l'économie et dire qu'elle est un effet du chômage.

D'autre part, la montée du racisme inquiète également. Les partis de l'extrême-droite gagnent en popularité en Europe, notamment au Sud de la France (à Toulon le FN atteint 42%) et en Allemagne dans la région de Saxe-Anhalt. La violence raciste est tout d'abord celle de l'affirmation de la supériorité d'une race par rapport à une autre. Par exemple, dans l'émission «L'Hebdo» de la RTBF, nous avons vu que les électeurs de Jean-Marie Le Pen exploitent de la main-d'œuvre maghrébine alors que ce même Jean-Marie Le Pen argumente contre le travail des étrangers en France. Cette contradiction montre bien le mépris de l'extrê-

me droite par rapport aux «races inférieures». La violence peut aussi être une conséquence du racisme. L'Histoire nous a montré que le racisme avait véritablement conduit l'Europe dans la Seconde Guerre mondiale.

Aujourd'hui les conséquences se ressentent surtout dans les banlieues où sont massés les étrangers. Tout comme le chômage, le racisme exclut une partie de la société qui se révolte en commettant des actes de violence. On peut donc dire que si l'extrême droite continue à accroître sa popularité, l'Europe risque d'être «à nouveau entraînée dans un tourbillon de violence».

Le chômage et le racisme concentrent les plus défavorisés : les chômeurs, les étrangers des banlieues. Leur augmentation tend à accroître l'exclusion de la population et nous mène vers une société duale.

Il nous faut donc nous investir pour reconstruire un nouvel équilibre dans la société. Nous ne devons pas commettre les mêmes erreurs que dans le passé, le racisme et le chômage doivent être combattus à temps. Cela demande un effort de la part de chaque individu ainsi que de la part des gouvernements. Une première réaction serait de s'opposer aux partis de l'extrême-droite. Par exemple, en France, un premier geste a été fait par les partis de centre droite qui ont refusé de s'allier au Front National lors des élections régionales ; d'ailleurs certains organismes n'hésitent pas à attaquer l'extrême droite en justice pour propos racistes et atteintes aux droits de l'homme.

Ensuite, nous devons encourager la solidarité entre les classes sociales. Malgré l'action de certaines organisations telles que les «restos du cœur», les «chiffonniers d'Emmaüs», cette solidarité reste trop peu présente. Combien de logements inhabités sont laissés vides alors qu'ils pourraient accueillir des sans-abris, des sans-papiers, des réfugiés, des chômeurs ?

Les gouvernements doivent à leur tour accentuer leur politique d'intégration sociale et raciale en aménageant, par exemple, les banlieues de façon plus appropriée (aires de divertissement, terrains de sport,...), en favorisant l'accès des étrangers à l'école, en débloquant un plus gros budget pour la sécurité sociale,...

Mais il va de soi que pour être efficaces, toutes ces démarches doivent être entreprises par chaque individu. Il

faudra donc en premier lieu conscientiser la population sur ces valeurs qui construiront une société bâtie sur l'Égalité et la Liberté.

Nous voyons donc que nous sommes bel et bien entraînés dans un tourbillon de violences. Deux principales causes, le chômage et le racisme, risquent de nous amener vers une société duale. Mais la solidarité entre les classes sociales, la volonté à défendre l'égalité sociale nous permettront de rétablir un nouvel équilibre dans la société.

Hélas, on ne peut pas anéantir complètement la violence, elle fait partie de la nature humaine. Comme le dit Freud, le commandement «Tu ne tueras point» nous rappelle que nous descendons d'une longue lignée de meurtriers. Il faudra donc concentrer nos efforts à lutter contre les formes les plus dangereuses, celles qui touchent à la société tout entière.

Mademoiselle Béatrice MINNE

6ème année - Athénée Royal Jourdan - Fleurus

Prix du Président de la Fondation Auschwitz

Prix : diplôme et chèque de 5.000 francs.

La violence est aujourd'hui omniprésente. Il n'est pas un film, pas un journal télévisé où elle n'apparaît pas. Mais ce constat n'est pas «essentiel» en soi ; ce qui compte vraiment, ce sont les causes de cette violence car en en connaissant les causes, nous pourrions traiter le mal à la racine.

Tout d'abord, selon moi, la cause de toute cette violence est la trop grande place laissée à l'argent dans notre société. Tout est fait pour le profit et la vie elle-même n'a plus de valeur, si ce n'est la valeur marchande qu'on lui attribue. Les conséquences de ce mal sont les injustices sociales, la misère, l'exploitation du tiers-monde, ou même la mort d'enfants...

Parmi toutes ces conséquences, l'injustice sociale crée énormément de violence. Pour exister dans notre société, pour s'y créer une place, il faut avoir de l'argent. Alors on tue, on vole, on deale, la corruption gangrène la politique et la justice. Les gens sont victimes d'un système conçu comme un cercle vicieux : pour avoir de l'argent, il faut détruire, pour détruire, il faut de l'argent. Peu importe qui est détruit ou quoi.

L'intolérance est également une source de violence. L'extrémisme, l'intégrisme poussent les frères à s'entre-déchirer comme des loups. Mais, quels que soient le lieu ou l'époque, cet intégrisme n'est-il pas simplement un conditionnement et une exploitation des faibles et des démunis pour le profit

d'êtres peu scrupuleux qui n'ont pour seul désir que celui d'asseoir un peu plus encore leur pouvoir et leur puissance ? Il ne faut pas être un Hitler ou un Mussolini pour comprendre qu'il est facile d'embrigader un peuple qui a faim et de l'entraîner dans une spirale de violence et d'horreur.

Je crains, hélas, en effet que notre société ne glisse vers une dualité : celle des riches contre les pauvres, des puissants contre les faibles. Mais cela ne signifie pas que nous courons indubitablement à notre perte. Il est encore temps de nous relever et de combattre cette société injuste pour imposer la nôtre, celle des gens, celle du peuple !

Je n'ai cependant pas de réel projet de société. Je rêve simplement d'un monde propre et d'une société où chacun, où qu'il soit, pourra manger à sa faim et jouir des mêmes privilèges. Il ne me semble pas utile, pourtant, que chacun soit identique. L'idée d'une culture « officielle » ne me semble pas être un facteur d'épanouissement de l'humanité et de l'individu, pas plus que celle que chacun possède les mêmes choses. Chacun, par contre, devrait avoir la possibilité réelle de posséder ces choses, s'il le désire, sans pour cela nuire à qui ou à quoi que ce soit. Chacun devrait pouvoir s'épanouir et développer sa personnalité en harmonie avec celle de l'autre pour qu'enfin, le monde connaisse un réel équilibre où écloront les bonheurs simples que j'affectionne.

J'ignore toutefois comment on peut parvenir à cette société. Ce qui est certain, c'est que ces changements doivent venir de nous, d'une volonté commune. En pensant à tout cela, je me dispute avec moi-même : idéaliste, me dit ma raison, merveilleux, me dit mon cœur. Car quels que soient les doutes qui parfois m'assaillent, je garde toujours infaillible cet espoir qu'un jour prochain, une société nouvelle renaîtra aux couleurs de l'olivier, une société des hommes et de la nature. Alors l'humanité ne sera plus qu'un seul cœur - battant d'amour et de liberté...

Monsieur Kris MINET

Notre Dame du Sacré-cœur - Beauraing

Prix du Baron Paul Halter

Prix : diplôme et chèque de 5.000 francs.

On ne compte plus les articles qui déplorent les scènes violentes répétitives à la télévision, la hausse de la criminalité dans les villes et même dans nos villages, l'engouement pour les combats de rues aux Etats-Unis et qui arrivent déjà en

Europe, etc. Le thème proposé aborde des problèmes d'aujourd'hui et c'est là que réside d'abord son intérêt.

De par son caractère provocateur, qui s'explique notamment du fait de la formulation interrogative, il tend à développer un débat autour de deux pôles. Ainsi, nous aborderons, d'une part, la société et le regain de violence qu'elle connaît, qui peut éventuellement aboutir à une séparation univoque du bien et du mal selon le concept manichéen. D'autre part, nous envisagerons le monde dans l'unité qu'il forme et sa capacité de canaliser les courants divergents. Enfin, nous tenterons de concilier ces deux approches différentes.

La société serait-elle caractérisée par son incapacité de tenir compte des oppositions aboutissant aux déchirements que l'on connaît ? Ou bien sommes-nous incapables de distinguer les évolutions qu'elle a acquises ? Enfin, dans quelle mesure l'homme peut-il transformer les mentalités pour aboutir à un système moins cruel ?

Pour commencer, nous nous référerons à une hypothèse apocalyptique de Paco Rabanne. Cette dernière, avec une seule nuance, va dans le même sens que l'apostrophe proposée. Pour lui, l'humanité connaît une augmentation constante de la violence. Alors que le «à nouveau» de la citation de référence sous-entend un phénomène cyclique, le couturier visionnaire relève des événements probants tels que les deux guerres mondiales et d'autres formes de violence qui portent préjudice à la terre. Ainsi, avec l'explosion démographique, nous épuisons les ressources géologiques, nous avons déjà détruit une trop grande partie de la couche d'ozone, destruction amplifiée par les effets de serres dus aux gaz polluants. Les dégâts causés par la catastrophe de Tchernobyl restent encore mal connus. Tous ces faits l'incitent à croire que l'heure du jugement final où les bonnes âmes seront séparées des mauvaises est proche. Cependant, ces dernières n'iront pas en enfer selon le dogme chrétien mais poursuivront leur mûrissement avant de rejoindre les autres.

Pour sa part, Platon disait que les bons sont ceux qui se contentent de rêver ce que les autres, les méchants, font en réalité. On le voit ici, la frontière entre le bien et le mal n'est pas très grande. C'est d'ailleurs ce qui explique la montée de la frénésie. En effet, à l'heure actuelle, à cause des médias, il y a une banalisation des actes criminels, ce qui rend le passage à l'acte presque normal.

Dans cette logique, seule une société dite moderne compte dans la population 1% de schizophrènes dont certains sont dangereux. Notre mode de vie cause donc des dérèglements psychologiques entraînant une férocité accrue qui n'est pas observée dans les sociétés non modernes. Nos valeurs, de plus en plus tournées vers l'argent, favorisent le creusement d'un gouffre entre les classes sociales.

C'est d'ailleurs ce qui nous laisse penser que la dualité n'est pas une conséquence mais une cause de la violence. Ce sont les inégalités sociales à la base qui vont entraîner une séparation de deux classes de gens s'entrechoquant avec véhémence. La coupure ne se situe pas entre les gentils et les méchants, comme dans un western, mais d'abord entre les pauvres et les riches. N'est-il pas normal qu'un chômeur, dépourvu face à la vie, réagisse âprement devant elle ?

Enfin, nous mettrons un bémol concernant la dualité. Elle n'est pas aussi évidente qu'on pourrait être tenté de le croire. En effet, les rapports liant une société sont trop complexes pour être distingués en positifs ou en négatifs. Concédonsons que la violence permet l'élargissement du fossé.

Cependant, il faut reconnaître que les guerres et autres manifestations de notre cruauté ont toujours existé. Il semblerait même que ce soit chronique chez l'homme. D'où la véracité de ce propos : «L'être humain est une race supérieurement intelligente mais qui est une rature biologique ! En effet, il y a une coordination déficiente entre l'affectif et l'intelligence. Qui amène notamment des comportements violents». Dès lors, il n'y a pas de raison de croire que le monde est plus dur qu'auparavant ; c'est le caractère même de l'homme qui est à remettre en cause.

Ajoutons que l'homme ne prend pas conscience des progrès qu'il a réalisés. Les quelques événements malheureux qu'il vit, le poussent à croire que tout va mal. Pourtant nous construisons une Europe unie, nous resserrons nos liens avec l'étranger, nous avons mis en place un système politique démocratique. Mais nous nous plaignons de devoir voter.

Certes, il y a une dualité découlant des ressources différentes que nous possédons, mais nous avons mis en place des systèmes de redistribution de l'argent afin de ne plus se combattre mais d'apprendre à cohabiter. Dans le contexte actuel, par exemple, une guerre entre l'Est et l'Ouest, une autre

forme de dualité, n'est plus envisageable car nous avons agi à la source en réduisant les oppositions en vue d'une meilleure entente.

Dans une autre optique, on peut voir dans la violence un moyen d'extérioriser des problèmes bien plus graves. On a pris conscience de l'importance d'évacuer ses tensions grâce au phénomène de la catharsis. La violence désintoxique, débarrasse même l'individu de son complexe d'infériorité et le réhabilite à ses propres yeux. Elle ne conduit donc pas au dualisme mais à l'harmonie du corps et de l'esprit. Toujours selon ce principe, les Grecs organisaient des combats de fauves. Une société entière libérait ainsi ses rancoeurs dans l'exaltation de cette violence pour mieux s'adapter ensuite.

Notons que le concept manichéen montre rapidement ses limites. En fait, une société est l'interaction de nombreux facteurs dont le résultat global ne peut être commenté en bien ou en mal, en faisant l'impasse sur les nuances.

Finalement, toutes ces situations concrètes prouvent que la violence a toujours fait partie de ce monde et qu'elle ne favorise rien l'approfondissement d'un gouffre à l'intérieur même de la société.

En définitive, l'idéal serait de s'investir dans une société pour transformer l'ordre du monde ! C'est un pari osé mais la chance sourit aux audacieux.

Pour ma part, je crois que le marxisme répond à une bonne part de mes idéaux. C'est un système qui vise à supprimer toutes les injustices. Mais il a déjà été testé avec les résultats que l'on connaît. Le modèle nehruvien qui en est une version moins catégorique a permis à l'Inde de se développer mais insuffisamment pour recueillir mon approbation totale. Je crois aussi qu'un despote, à la manière de Périclès, peut apporter beaucoup. Mais le risque de sombrer dans la dictature est si grand qu'il vaut mieux abandonner cette hypothèse.

Jusqu'à ce jour, le système politique parfait influençant directement la société n'a pas encore été inventé. Et d'ailleurs je pense qu'il n'existe pas. C'est pourquoi, je tente de me dépenser le plus possible dans la société actuelle pour faire changer les habitudes. Ne voyez pas d'orgueil dans cette phrase. Alors que chaque jour, je suis heurté par les pratiques des pouvoirs en place (école, justice, par-

tis politiques,...), je ne veux pas baisser les bras. Il faut s'épanouir dans la société telle qu'elle est, et parallèlement je suis sûr que l'homme a le pouvoir de réduire les inégalités. Sinon pourquoi vivrait-il ?

Ainsi, c'est bien plus qu'un plaisir éphémère qui nous envahit lorsque nous obtenons gain de cause, quand quelque chose change et quand l'humanité continue à évoluer.

En conclusion, on peut noter une banalisation de la violence due à la télévision bien que ce soit «du chiqué». De plus, apparaît une nouvelle forme de violence, inconnue jusqu'alors : la pollution qui agresse la terre. On appuie sur la gachette d'une arme pointée sur nous.

Mais il semblerait que l'homme et la violence vont de pair. C'est pourquoi, il faut la réduire au maximum. Et continuer à bâtir une nouvelle civilisation.

La dualité qui sépare selon l'argent est une cause substantielle de la violence. Mais il est illusoire de croire au modèle manichéen qui n'admet pas de juste milieu.

En fin de compte, tout reste possible, l'humanité a le pouvoir de guider le monde où elle le veut. C'est là son atout mais aussi sa faiblesse...

Mademoiselle Julie ABSIL

6ème année - Athénée Royal d'Ath

Prix de l'asbl «Garder la Mémoire»

Prix : diplôme et chèque de 5.000 francs.

Ce que je vais dire à propos de la violence va peut-être vous paraître curieux mais pour moi, la violence est inhérente à la société. A partir du moment où des hommes acceptent de vivre ensemble et d'être dirigés par d'autres, la violence ne peut qu'apparaître. En fait, tout être humain a en lui une part de violence : c'est sa pensée propre. Dès que l'on pense, on exprime sa volonté à vouloir affirmer sa propre identité et c'est une forme première de violence. Une sorte d'ardeur, de frénésie intense qui se trouve au plus profond de notre être. Une violence faite d'un tourbillon de sentiments et d'idées qui se bousculent dans notre tête, alimentée par le fait que nous vivons en contact avec les autres, et que le monde qui nous entoure nous bombarde d'informations hétéroclites et disparates qui ne peuvent que se mélanger violemment dans notre esprit.

Tant que cette violence interne ne nuit pas aux autres, alors elle est acceptable et même indispensable. Car nous «devons» penser, agir pour affirmer notre identité, réfléchir à ce qui se passe autour de nous, être réceptifs.

Malheureusement, cette violence existe aussi et, bien souvent, à des degrés trop importants pour ne pas déranger les autres. Elle s'affiche alors sous divers aspects que nous ne connaissons, hélas, que trop bien : violence physique, violence morale, violence verbale, etc. Fanatisme, intolérance. Je pense que ces violences existent depuis toujours. Pour moi, la société n'est pas «à nouveau» entraînée dans un tourbillon de violences, elle l'a toujours été. Seulement, il arrive que cela se remarque moins et, lorsque ces violences se renforcent, on a alors l'impression de les recevoir de plein fouet, comme si tout nous tombait dessus d'un seul coup.

C'est ce qui se passe en Belgique depuis deux ans. Depuis ce jour terrible où tout un peuple a basculé dans l'horreur en découvrant que la violence pouvait atteindre un degré à ce point extrême qu'elle devenait plus qu'intolérable. Révoltante. Hélas, ce n'était pourtant pas la première fois que nous étions confrontés à de telles atrocités.

Mais, depuis ce jour, donc, d'août 96, l'opinion publique, le peuple - NOUS ! - semblons enfin nous intéresser à ce qui se passe réellement dans notre société, semblons enfin nous être réveillés. Et c'est ainsi que de nombreux dysfonctionnements sont apparus au grand jour. Inutile de les rappeler, ce qui nous importe, c'est de savoir pourquoi ils sont apparus.

Et justement, c'est ici que le dualisme de notre société se révèle. Car je pense que nous vivons déjà dans une société duale. Une société à deux vitesses. Une société où une partie de la population intervient dans la productivité, est riche et participe à l'évolution de la société, et où l'autre partie est faite de gens plus pauvres. Une société de privilégiés et de non-privilégiés, même si théoriquement cela n'existe plus.

Un dualisme qui oppose également la classe dirigeante et nous. Nous qui ne nous doutions pas de tout ce qui se passait. Nous qui en fait ne nous intéressions pas assez aux problèmes de notre société, à la violence - encore elle ! - qui se tenait tapie et n'attendait que le bon moment pour littéralement exploser, et ternir l'image que nous avions de notre monde. Mais là-haut, chez les «hommes politiques», on se doutait, on était conscient de ce qui se passait. Notre

société fonctionne donc bien à deux vitesses. D'une côté, il y a ceux qui savent et ne font rien et de l'autre, ceux qui ne savent pas et par conséquent font encore moins. Et tout cela est de notre faute. Parce que nous avons tendance à être indifférents à ce qui se passe, à fermer les yeux et à nous laisser conduire, sans apposer de résistance. Devant une telle faille, il n'est pas étonnant de voir surgir des dys-fonctionnements.

Nous sommes donc tous responsables. Et dans cet état d'esprit, je me demande si je peux encore aspirer à un idéal de société. Changer du tout au tout la société dans laquelle nous vivons, ce n'est pas possible. Mais la faire évoluer, oui. Faire évoluer nos mentalités, faire évoluer notre fameuse violence interne pour qu'elle ne se retourne pas contre les autres, mais pour qu'elle nous aide à améliorer nos relations avec nos semblables.

Je suis prête à m'investir dans un idéal de société où les gens se rendront enfin compte que vivre avec les autres est un engagement pour la vie qu'il n'est pas toujours facile d'honorer. Un engagement à respecter des règles, des lois, un code. Mais un engagement aussi à nous soucier de ce qui se passe, à ouvrir les yeux, à nous sentir concernés par ce qui arrive aux autres. Un engagement difficile, donc, qui demande un effort de la part de chacun. Un effort sur nous-mêmes, sur notre façon d'appréhender les problèmes, sur notre façon de vivre, en fait. Un effort pour rendre notre société moins compliquée, plus claire, plus juste !! Une société faite de gens qui savent qu'ils vivent en société. Je suis prête à m'y investir et à militer pour que les autres s'investissent également. Je crois en un bonheur possible pour l'homme. Je crois sincèrement en tout humain et j'espère que d'autres y croient aussi.

Mademoiselle Marie Adelaïde DEBRAY

5ème année - Institut de la Vierge Fidèle - Bruxelles

Prix de l'asbl «Garder la Mémoire»

Prix : diplôme et chèque de 5.000 francs.

La violence est omniprésente. Personne ne peut le nier. Elle s'exprime cependant de diverses manières selon les circonstances. Ainsi, on distingue deux types de violences : la violence visible - celle des crimes, des guerres, des massacres, des génocides - et la violence cachée - celle de la pensée, des paroles trompeuses, celle de l'exploitation par les médias, la publicité, la politique. La première a au moins le courage de ses opinions et prend ses responsabilités. La

seconde s'avance, sournoise, hypocrite, pour condamner ceux qu'elle accule, par son oppression, à recourir à la première. Il faut donc combattre la violence mais aussi la «non-violence», pour éviter que cette dernière ne mène à la paresse ou pire à l'indifférence. En effet, on peut - et on doit ! - dénoncer la violence, mais il faut alors s'y opposer activement et violemment !

Parler d'une «société duale», c'est toucher à quelque chose de plus profond qu'aux simples contrastes blancs-noirs, riches-pauvres, etc... c'est-à-dire aux disparités économiques, sociales ou raciales qui créent deux extrêmes. En effet, la société duale vers laquelle nous nous acheminons est préparée par notre société de consommation, où s'opposent intellectuels et médiocres, les premiers ne cessant d'encourager la médiocrité des seconds dont ils pourront tirer profit. La situation se résume dès lors en «exploiteurs-exploités» : les dealers exploitant les drogués ou encore les mass-médias exploitant la bêtise du peuple. Or la cause première de la dualisation croissante de la société n'est autre que cette violence ambiante dont on vient de parler : la violence cachée donnant naissance à la violence visible pour ensuite la condamner... De même, les conséquences de la société duale est toujours cette même violence, visible comme cachée. C'est donc dans une sorte de cercle vicieux que le monde d'aujourd'hui est entraîné...

Face à toutes ces constatations que peut-on vouloir d'autre que changer la société... ?

En avons-nous seulement les moyens ?

Je pense que la politique - conçue comme véritable engagement idéologique - en est un. Ainsi le premier but des hommes politiques est de défendre (en groupes) leurs idées, dans l'espoir d'accéder au pouvoir pour les mettre en œuvre. Malheureusement, de nombreux politiciens se regroupent dans l'unique but de prendre le pouvoir : ils se révèlent démagogues pour l'obtenir et l'utiliser ensuite à des fins personnelles. Ce n'est donc pas suffisant d'être au pouvoir pour changer la société, encore faut-il s'en servir comme il convient.

Cependant, gardons-nous d'adhérer à l'utopie de Marx ou d'autres : un monde parfait n'existera jamais !, mais nous pouvons rendre celui-ci meilleur. Pour cela, un idéal ne suffit pas : il faut lui donner vie, le réaliser par l'action, elle-

même indissociable de la politique. C'est pourquoi, si nous voulons changer le monde, changeons d'abord la politique.

Mademoiselle Stéphanie GOBERT

6ème année - Centre Scolaire St Stanislas - Mons

Prix Andrée Caillet

Prix : diplôme et chèque de 5.000 francs.

Dans cette dissertation qui reprend tous les sujets importants actuellement, je m'efforcerai de présenter mon point de vue en précisant tout d'abord le fait que notre société est plongée dans la violence, puis je développerai le fait que cette même société est duale pour terminer par l'idéal dans lequel je veux m'investir.

Il est évident qu'en cette fin de siècle la violence est partout, et cela dans tous les sens du terme. Elle encadre notre vie et poursuit nos structures. Il y a un nombre incroyable d'exemples qui justifient cette affirmation. Certains parviennent à cacher cette violence plus ou moins bien que d'autres chez qui elle est particulièrement présente mais nous la rencontrons tous les jours. Je pense qu'il ne faut pas se faire d'illusions : la violence a toujours existé... Cependant, elle est particulièrement présente actuellement dans notre société, que l'on considère souvent et à tort comme évoluée.

Mais la question la plus importante reste celle-ci : pourquoi ne sommes-nous pas capables, aujourd'hui, en 1998, de faire face positivement, de contrôler ce caractère humain (car nous sommes, en tant qu'êtres humains, violents par nature) en tenant compte des erreurs et de l'expérience du passé ? On pourrait dire, pour essayer de nous justifier, que ce sont les immigrés, le chômage,... qui sont coupables de cette poussée de violence. Mais, en réalité, la véritable raison est que nous vivons dans un monde inhumain que nous avons construit... A cause d'un laisser-aller général, nous avons perdu nos anciens repères, notre esprit critique. Et c'est là le plus important car la violence a réussi à être banalisée, considérée comme normale puisque présente à la télévision, dans la rue, à l'école. Elle est partout : nous ne sommes même plus capables de la discerner.

Malgré cela, personne ne fait rien. Par notre absence de réactions, nous forçons la violence à s'accroître. Tout en le sachant, nous la laissons s'infiltrer en nous. Beaucoup de personnes ne semblent par le comprendre et refusent de prendre leurs responsabilités. Les horreurs du passé ne nous suffisent-elles pas ? Sommes-nous semblables à des

mouches qui continuent à vouloir traverser une vitre même si elles s'écrasent à chaque fois dessus ? Nous ne sommes pas les plus forts et nous devons donc être vigilants vis-à-vis de ce qui pourrait nous détruire, en particulier, la violence...

Il est donc certain que la société d'aujourd'hui est plongée dans la violence. Mais peut-on aussi dire que nous nous acheminons vers une société duale ?

Oui, bien sûr. Nous pouvons même dire que nous sommes en plein dedans mais, encore une fois, ce n'est pas un phénomène nouveau. En effet, par le même principe que pour la violence, la dualité fait partie de notre monde. On ne peut le nier, il y a toujours eu des pauvres, des riches, des ouvriers et des patrons... Ce n'est pas un bon principe de vie mais les faits sont là. Et c'est cela qui caractérise notre société occidentale : cette conviction que la dualité est normale puisqu'elle existe depuis des siècles.

Cependant, aujourd'hui, les différences sont d'autant plus frappantes que peu de personnes ont vraiment la possibilité de faire évoluer la situation. Encore et toujours, il y a des classes et des pays qui sont plus défavorisées que d'autres mais qui ne peuvent, à cause de ces derniers, faire réellement bouger les choses. Il y a une volonté affichée d'une partie de la population mondiale (et pas la plus importante) de jouir de tous les privilèges en ne se souciant pas du reste du monde. En cela, notre société est duale car, heureusement pour nous, habitants de l'Europe occidentale, nous nous situons du «bon» côté de la barrière. Nous considérons cette situation comme normale et montrons peu d'enthousiasme pour l'améliorer. Mais, ne dit-on pas dans la déclaration universelle des droits de l'homme : «tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité, en droit. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité». A quoi cela sert-il de signer un papier si on n'en respecte le contenu que quand cela nous arrange ? Pour avoir la conscience en paix ?

Il ne faut surtout pas oublier un second aspect de la dualité. En effet, notre société n'est pas seulement divisée au niveau international, elle l'est aussi au niveau même de la vie des gens. Il ne faut pas chercher longtemps pour rencontrer un tas de personnes défavorisées en Belgique. La dualité, on la rencontre tous les jours, en allant se promener, en se rendant à l'école. Et, dans ce cas encore, nous semblons l'accepter sans nous poser de questions, en ayant en

tête notre seul confort personnel. Cette attitude égoïste d'une partie de la société met encore plus en évidence le fait que celle-ci est duale.

C'est en voyant la violence transparaître dans notre réalité et la dualité du monde qui ne cesse de creuser un fossé entre nous et les autres que s'affirme en moi l'idée que nous avons tous besoin d'un idéal de société et que je veux tout faire pour arriver à réaliser le mien.

Certains diront peut-être avec un petit air ironique «on n'est pas sérieux quand on a 17 ans», mais faut-il vraiment l'être pour être heureux dans la vie ? D'autres diront encore «Et mai 68 ?», ce à quoi je répondrai que je pense que c'est comme des étudiants qu'il faut s'affirmer et s'investir. Nous devons avoir la même énergie qu'eux pour arriver à notre but.

Plus particulièrement, mon idéal est une société plus juste envers tous les humains. Une société dans laquelle nous ne serons plus seulement des consommateurs mais bien des participants, grâce à laquelle chacun d'entre nous pourra se révéler et ne plus être écrasé par sa réalité sociale. Mon idéal est un nouveau souffle de vie à insuffler à tout le monde. Et pas seulement aux jeunes que l'on dit souvent découragés. Actuellement, toute notre société partage ce sentiment car nous n'avons plus confiance en nos hommes politiques, en nos structures. Nous devons comprendre que toutes les formes de violence et de dualité sont des barrières à écraser. Il est un modèle de société à changer pour gagner notre avenir. Et c'est là que se trouve mon idéal. Tout en restant bien consciente qu'il serait bien plus facile de l'abandonner et de se résigner, je suis prête à m'y investir et à ne pas lâcher prise pour y parvenir.

C'est en essayant de traiter différents aspects de la violence et de la dualité qui sévissent cruellement en cette fin de siècle et en donnant mon idéal de société que j'en suis arrivée à la conclusion suivante.

Actuellement, notre société est en prise avec deux fléaux qui s'accroissent de par notre résignation et notre indifférence à gérer véritablement ces problèmes. Il est plus que jamais temps de nous tourner vers ceux qui subissent les conséquences de cet état d'esprit déplorable d'une partie de la population pour que les erreurs du passé ne se répètent plus.

Mademoiselle Anne-Catherine BILLIAUX

6ème année - Institut Saint-Joseph - Carlsbourg

Prix de l'asbl «Table Ronde 44

Arrondissement de Neufchâteau»

Prix : diplôme et chèque de 3.000 francs.

A l'aube du 3ème millénaire, la violence est plus que jamais présente dans nos sociétés de consommation. Un cri d'alarme est lancé par les organisations qui luttent pour la paix dans le monde, mais aussi par les psychologues et autres analystes du comportement.

Cette violence apparaît sous différentes formes, à différents degrés et touche toutes les classes sociales. C'est ce qui pousse certains à affirmer que «notre société est à nouveau entraînée dans un tourbillon de violence». Une société duale serait-elle en train de s'installer ? Trouver un idéal de société dans lequel les hommes seraient prêts à s'investir n'est-il pas utopique ?

Il suffit de lire les journaux ou de regarder la télévision pour se rendre compte de l'importance et de l'étendue du fléau. On n'est plus en sécurité nulle part. Nous devons nous méfier des étrangers, des jeunes, des vieux, des proches et de nous-mêmes !

Le terrorisme, les insurrections, les grèves, les guerres, le racisme, certaines paroles sont des formes de violences collectives. Des individus s'affranchissent des règles de la société parce qu'ils veulent être écoutés. Ils ont quelque chose à dire et la violence est le seul moyen qu'ils aient trouvé pour être remarqués et tenter de faire valoir leur point de vue. Ne dit-on pas que «l'émeute est le langage de ceux qui n'ont pas été entendus».

Il existe plusieurs formes de violence. Dans la violence criminelle privée, on distingue 3 catégories : sexuelle, corporelle et mortelle. Notre actualité est parsemée d'exemples : de nombreux curés ont trahi la confiance de leurs paroissiens, des gendarmes tabassent les supporters d'un club sportif, le dépeceur de Mons «emballe» ses victimes dans des sacs poubelles et, bien sûr, Marc Dutroux & Co enlèvent et tuent des fillettes... On ne peut plus faire confiance à personne.

Nous commettons aussi des actes de violence contre nous-mêmes. De plus en plus de personnes ne savent plus assumer leur vie. Les psychologues et les psychiatres ont de plus

en plus de travail car le suicide touche pratiquement toutes les générations. Dans les moments de profond désespoir, nous ne sommes plus conscients de nos actes et nous avons envie de tout plaquer. Peut-être par facilité...

Il est un peu tard pour se demander si nous nous acheminons vers une société duale car elle est déjà bien installée et fonctionne depuis quelques années. Elle évolue et «avale» les classes moyennes. Le fossé entre les riches et les pauvres se creuse un peu plus chaque jour. Nous cherchons des responsables, mais chacun de nous est coupable car consommateur.

Notre société capitaliste et matérialiste tourne autour de l'argent et des biens qu'il peut procurer. Cette abondance est un système de contraintes, un cercle infernal qui a engendré une fracture économique importante. Nous sommes habitués à un certain confort soi-disant indispensable, nous ne saurions plus nous passer du superflu et nous contenter du nécessaire. Comme dit Bruckner : «Si la pauvreté, c'est de manquer du superflu alors nous sommes tous pauvres en société de consommation, nous manquons forcément de tout puisque tout est en excès». Ce sont en effet les riches consommateurs occidentaux les moins satisfaits, les plus angoissés et les plus stressés, qui font sans cesse la chasse au profit.

Cette fracture économique a été le point de départ d'autres clivages au niveau social, psychologique, intellectuel, moral... D'un côté, on trouve les riches, les personnalités influentes, les intellectuels noyés de diplômes, les «bien pensants», mais aussi les déprimés, les angoissés, les stressés, les... malades ! De l'autre côté, les «autres» se débrouillent pour vivre : les moins aisés, ceux qui n'ont pas eu la chance d'étudier, qui ne pensent pas «comme il faudrait» mais avant tout, les sains d'esprit, les plus «intelligents». Qui sont les plus heureux ?

Un idéal de société serait une société dans laquelle il n'existerait plus d'inégalités, où le partage des richesses serait équilibré et où chacun vivrait en harmonie avec son voisin. Il faudrait remplacer le capitalisme par une société centriste, citoyenne, où chacun est responsable et a des droits. Une utopie ! «L'argent a fait trop de bien pour en dire du mal, il a fait trop de mal pour en dire du bien». Ne nous leurrions pas, les riches ne partageront jamais leurs biens car dans leur esprit, la valeur d'un homme se mesure à l'épaisseur de son portefeuille.

Une solution peut-être moins utopique est la sensibilisation des jeunes. Il faut leur montrer où se trouve la vraie richesse. Pour cela, des organisations comme MSF peuvent leur faire prendre conscience des dégâts que cette société cause. Pourquoi ne pas créer plus d'associations comme «Flics ou voyous» et s'engager auprès de jeunes délinquants en leur faisant découvrir le monde ?

Tant qu'il subsistera autant d'inégalités, la violence ne diminuera pas. Au contraire, elle ira en s'aggravant et le pire est à craindre. Il est temps de réagir, il faut trouver des moyens pour enrayer le phénomène. Si la volonté de changer est encore présente, il reste de l'espoir. Ne nous laissons pas influencer car la richesse n'est pas ce que la société nous présente.

* *
*

Le Concours de dissertation 1997-1998 organisé dans la partie néerlandophone du pays a également connu un franc succès. 20 établissements scolaires y ont participé et 5 travaux ont été primés, un pour chaque Province : Province Limburg, Province Antwerpen, Province Vlaams-Brabant, Province Oost-Vlaanderen et Province West-Vlaanderen. Nous tenons d'ailleurs à remercier les différentes Provinces pour leur soutien financier à cette activité de la Fondation.

Les prix consistaient également en un diplôme et un chèque d'un montant de 5.000 francs. Les cinq lauréats sont en outre invités à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude (d'une valeur de 30.000 francs) à Auschwitz-Birkenau qui se déroulera durant les vacances de Pâques.

Concours annuel de Dissertation 1998-1999.

La prochaine épreuve du concours de dissertation se déroulera le vendredi 7 mai 1999. Nous invitons les directions et les professeurs des établissements scolaires du secondaire supérieur souhaitant y participer à nous retourner le bulletin d'inscription que nous leur aurons fait parvenir durant le mois de février (ou nous le demander).

Prix à attribuer (en date du bouclage de cette édition) :

Neuf prix d'une valeur de 30.000 francs, composés d'un diplôme, d'un chèque de 5.000 francs (10.000 francs pour le Prix de la Commission Communautaire Française) et

d'une invitation à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau seront offerts, à savoir :

Cinq par la Fondation Auschwitz aux lauréats des Provinces de Brabant wallon/Région de Bruxelles-Capitale, de Hainaut, de Namur, de Liège et de Luxembourg.

Un conjointement par la Fondation Auschwitz et la Commission Communautaire Française pour un lauréat de 5ème année issu d'un établissement scolaire de la Région de Bruxelles-Capitale.

Trois conjointement par la Fondation Auschwitz et les Députations permanentes des Provinces de Brabant wallon, de Hainaut et de Luxembourg.

En outre, deux Prix d'une valeur de 3.000 Francs seront offerts par l'asbl «Table-ronde 44 - Neufchâteau» à deux lauréats issus de l'Arrondissement de Neufchâteau.

Prix Fondation Auschwitz 1997-1998.

Pour le Prix annuel de la Fondation Auschwitz 1997-1998, 4 travaux universitaires ont été déposés. Il s'agit de :

Sofie LAMEIRE : *Psychoanalytische bevraging van de Holocaust en zijn effecten - Traumatische neurose bij concentratiekampslachtoffers* - Universiteit Gent, Faculteit van de Psychologie en Pedagogische Wetenschappen.

Luc A. MICHEL : *La bioéthique du XXème siècle : quel héritage pour les enfants du troisième millénaire ? de Bordeaux à Auschwitz, en passant par Florence, Weimar et Sarajevo* - Service de Chirurgie, Cliniques Universitaires U.C.L. de Mont-Godinne

Cécile ROTH : *Les survivants des camps d'extermination nazis : culpabilité et loyauté* - Université Libre de Bruxelles, Faculté des Sciences Psychologiques et de l'Education

Régine WAINTRATER : *La valeur de travail psychique du témoignage dans la transmission de la Shoah* - Université Lumière-Lyon 2, Institut de Psychologie

Les travaux déposés ont suscité de très enrichissantes discussions parmi les membres des quatre jurys, composés selon leurs compétences, de professeurs et chercheurs des Universités belges et françaises ainsi que de rescapés et

de chercheurs scientifiques internes à la Fondation Auschwitz, réunis durant les mois d'avril et mai 1998.

Suite aux multiples discussions tenues lors de ces diverses délibérations excessivement fructueuses, le Prix de la Fondation Auschwitz 1997-1998 a été attribué à Madame Régine Waintrater à l'unanimité des membres de son Jury. Le Prix d'un montant de 50.000,- BEF lui a été remis lors d'une séance académique organisée par la Fondation à l'Hôtel de Ville de Bruxelles le 23 octobre 1998. Madame Régine Waintrater est actuellement maître de conférences à l'Université de Poitiers - France. Elle a activement participé à la réalisation des témoignages audiovisuels en France en collaboration avec le Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies (Yale University). Elle a également participé à la formation des interviewers dans le cadre du projet Spielberg.

Son travail consiste en une analyse serrée et systématique du témoignage audiovisuel et du «pacte testimonial» entre interviewers et témoins. Sa thèse de doctorat est une réflexion approfondie sur son expérience et sa pratique dans le domaine des interviews audiovisuelles des rescapés. Elle s'appuie sur des thèmes et des concepts de la psychanalyse et de la psychologie des groupes.

Notons enfin qu'elle avait présenté en 1997 ce travail comme thèse de doctorat à l'Université Lumière-Lyon 2 (Institut de Psychologie - France).

Enfin, tenant compte de la qualité de la contribution de Madame Sofie Lameire, son jury a décidé de faire bénéficier cette candidate de l'Article 4 du Règlement général du Prix de la Fondation Auschwitz visant à lui accorder une aide financière et à conclure une Convention de recherche pour lui permettre la poursuite de ses travaux.

Remise du prix de la Fondation Auschwitz 1997-1998

Le 23 octobre 1998, la Fondation Auschwitz - en collaboration avec le Collège des Bourgmestre et Echevins de la Ville de Bruxelles - a organisé une séance académique en la Salle Gothique de l'Hôtel de Ville de Bruxelles en vue de décerner le Prix de la Fondation Auschwitz 1997-1998 à Madame Régine Waintrater pour son excellent travail inti-

tulé *La valeur de travail psychique du témoignage dans la transmission de la Shoah*.

Monsieur Yvan Ylief - Ministre Fédéral de la Politique scientifique, Monsieur Freddy Thielemans - Premier Echevin de la Ville de Bruxelles ainsi que Monsieur Olivier Maingain et Madame Marion Lemesre - Echevins de la Ville de Bruxelles nous ont fait l'honneur de participer à cette séance académique durant laquelle un chèque de 50.000,- BEF ainsi que l'album *Le Passage du témoin* ont été remis à la lauréate.

Notons enfin la présence également de bon nombre de personnalités universitaires et politiques ainsi que de nombreux membres de notre Fondation qui ont à cette occasion pu entendre l'intermède musical proposé par le guitariste Guy Lukowski accompagné pour trois chants juifs par Madame Claudette Abensour.

La soirée s'est clôturée dans une bonne ambiance autour d'un drink offert par la Ville de Bruxelles.

Prix Fondation Auschwitz 1998-1999.

Dix huit travaux ont été déposés pour concourir au Prix de la Fondation Auschwitz 1998-1999. Il s'agit de quatorze travaux francophones (dont onze travaux universitaires, une autobiographie, une œuvre littéraire et une étude théologique) ainsi que de quatre travaux néerlandophones (dont trois travaux universitaires et une étude) :

ANTOINE Marie-Pierre : *Camps de concentration et d'extermination nazis : guide à l'usage des bibliothèques publiques en Communauté française. Réflexion, essai d'une politique de diffusion et de traitement documentaire* (Haute Ecole Namuroise Catholique - Départements pédagogique et social de Malonne).

BAETEN Koen : *Medische ethiek na Auschwitz - Een medisch-etische en theologische reflectie over de identiteit van de geneeskunde in het licht van de nazi-experimenten in Duitsland (1933-1945)* (Katholieke Universiteit Leuven - Faculteit Godgeleerdheid).

de LOVINFOSSE Isabelle : *L'affaire du Carmel d'Auschwitz* (Université Catholique de Louvain - Faculté des Sciences Politiques et Sociales).

DEVILLEZ Frédéric : *Récits, mémoire et transmission à travers le rituel de la Pâque juive - Réflexion anthropologique sur l'identité dans un milieu juif progressiste de Bruxelles* (Université Libre de Bruxelles - Faculté de Sciences Sociales Politiques et Economiques).

D'HONT Henri : *Thèse sur Auschwitz* (étude théologique).

DIERICKX Kris : *Genetische screening, gezondheid en ethiek - Een historisch, filosofisch en moraaltheologisch onderzoek naar de vooronderstellingen en modelijkheidsvoorwaarden van een genetische screening* (Katholieke Universiteit Leuven - Faculteit Godgeleerdheid).

GLINEUR Cécile : *Le récit historique dans les médias de masse. Etude de cas : «Le Pouvoir des Papes. Pie XII et l'Holocauste», documentaire audiovisuel. Analyse du texte et des procédés narratifs* (Université Libre de Bruxelles - Faculté de Philosophie et Lettres).

JESSON Caroline : *Extrêmes, extrémismes - Shoah - Entre détail et démesure* (Formation de bibliothécaires à la Communauté Française de Belgique - Province du Hainaut).

LACOUR Claude : *Quand les médias se mêlent d'Histoire à travers «l'affaire Aubrac»* (France - Université de Nancy II - Sciences de l'information et de la communication).

NOWAK Herman : *Ma guerre à moi - Mémoires* (autobiographie).

OOSTERLINCK Kim : *Les émissions d'emprunts d'Etat pendant la période de guerre* (Université Libre de Bruxelles - Ecole de Commerce Solvay).

PERAHIA ZEMOUR Erika : *Le particularisme des Juifs de Grèce durant la déportation - L'image de ce groupe auprès des autres déportés* (Université des Sciences humaines de Strasbourg - Institut de Sociologie).

ROSOUX Valérie-Barbara : *Mémoire, responsabilité, pardon. De Ricoeur à l'éthique reconstructive* (Université Catholique de Louvain - faculté des Sciences Philosophiques - Institut Supérieur de Philosophie).

STELKOWICZ Anna : *Eva, l'étoile et l'enfant* (scénario de film).

SURIN Fabienne : *Désastre de Soi et Ecriture - Etude du thème de la déshumanisation dans la littérature concen-*

trationnaire (Université de Liège - Faculté des langues et littératures).

THIMISTER Séverine : *La littérature concentrationnaire ou l'écriture contre l'oubli - Propositions pour la classe de français* (Université Catholique de Louvain - Faculté de Philosophie et Lettres - Département d'Etudes romanes).

VAN DEN BRANDE Jan : *De schaamte van het overleden* (Studie).

VAN SAMANG Fabian : *Joods verzet en Duitse repressie in de getto's van het Derde Rijk - Een empirische studie op basis van ego-documenten* (Katholieke Universiteit Leuven - Faculteit Letteren - Departement Geschiedenis).

Ces travaux seront délibérés dans le courant des mois d'avril et de mai 1999 par des jurys composés, selon leurs compétences, de professeurs et chercheurs d'Universités belges et étrangères ainsi que de rescapés et collaborateurs scientifiques internes à la Fondation Auschwitz.

Exposition pédagogique itinérante.

«L'Univers concentrationnaire et la politique nazie d'extermination dans leur contexte historique 1914-1945»

Les quatre jeux de notre exposition sont à la disposition des établissements scolaires ou centres culturels qui en font la demande. Elle comporte plus de 500 documents et légendes relatant toute l'évolution historique qui a conduit à Auschwitz depuis le premier conflit mondial : la République de Weimar et ses crises, la grande Dépression, la montée des fascismes en Europe, les multiples causes et les processus complexes qui ont conduit à l'une des plus grandes catastrophes de l'histoire, la Deuxième Guerre mondiale, l'univers concentrationnaire et les génocides nazis.

Durant l'année 1998, elle a été présentée par l'Athénée Royal de Chênée au Centre Culturel de Chênée, à l'Athénée Royal de Turnhout, à la Haute Ecole Albert Jacquard de Namur, à l'Institut Charles Buls-Demot de Bruxelles, à l'Institut Saint-Laurent de Fléron, à la Salle Planchette à Ittre par le Groupe d'Action Laïque d'Ittre, au Casino de Blankenberge, au Centre de l'Union Européenne à Viroinval, au «Centrum Wereld-Missiehulp Limburg» à Vliermaal-

Kortesseem, au Centre Culturel du Pays des Collines à Ellezelles.

De plus, elle a franchi nos frontières pour être présentée dans divers lycées du Grand-Duché du Luxembourg.

Enfin, en ce début d'année 1999, elle pourra être visitée dans les Greniers de la Maison de la Culture de Ath (du 16 janvier au 07 février), au Centre Culturel de Wevelgem (du 15 janvier au 20 février), à la Maison des Résistants à Gand (*Geuzenhuis* - du 20 au 30 mars) et dans la Salle du CPAS de Lessines (du 03 au 10 mai)

Elle quittera également nos frontières cette année pour être une nouvelle fois présentée en Italie dans les villes de Naples et de Turin.

Les conférences.

Notre cycle de conférences dans les établissements scolaires, centres culturels, organisations... continue de rencontrer un énorme succès. En 1998, les rescapés des camps et les chercheurs de la Fondation ont été présents dans de nombreux établissements, notamment à l'Athénée Royal de Mouscron, à l'Union Chrétienne des Pensionnés-Ecole des Seniors de Bruxelles, à l'Institut Technique de Boergerhout, à l'Ecole CERIA d'Anderlecht, à l'Institut St Etienne de Court St Etienne, à la Haute Ecole Albert Jacquard de Tamines, au Collège St André de Bruxelles, à l'Athénée Royal de Tournai, à l'Ecole n°8 de la Cambre, à l'Ecole des Seniors de Laeken, à l'Institut St Boniface de Bruxelles, à l'Institut St Charles de Perulwez, à l'Ecole n°7 d'Ixelles, à l'Athénée Royal de Jette, à l'Ecole la Futaie de Boitsfort, au St Lievenscollege de Gand, à l'Ecole Heilig Prins X d'Anvers, au Centre Scolaire Ma Campagne d'Ixelles, à l'Ecole Campin de Tournai, au Lycée Martin V de Louvain-la-Neuve, à l'Institut Technique Frans Fisher de Schaerbeek, à l'Institut St Luc de Tournai... De nombreuses autres rencontres sont encore prévues.

Nous tenons ici à réitérer nos plus vifs remerciements aux rescapés qui se dépensent sans compter pour transmettre leur message aux jeunes générations.

INFORMATIONS

Interviews audiovisuelles

Depuis 1992, la Fondation Auschwitz, Antenne belge du *Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies* de l'Université de Yale a mis sur pied un programme d'enregistrements audiovisuels intitulé : *Mémoire des crimes et génocides nazis. Témoignages de rescapés*. A ce jour, nous avons déjà réalisé 150 interviews. La durée de celles-ci varie de 8 à 15 heures et peuvent donc s'étaler sur plusieurs jours selon les disponibilités du témoin.

Dans le cadre de ce programme, nous recueillons pour la Belgique les témoignages de tous ceux et celles qui ont été victimes du système concentrationnaire et génocidaire nazi. Nous nous adressons à tous les milieux de mémoire concernés tels que survivants d'Auschwitz, de Dachau, de Buchenwald, de Dora, de Mauthausen, de Ravensbrück, de Stutthof, de Sachsenhausen, de Neuengamme, de Flossenbürg, d'Esterwegen, ... mais aussi de tous ceux qui ont été incarcérés dans des prisons et forteresses nazis.

Grâce au matériel audiovisuel de qualité que nous avons récemment acquis, les interviews se déroulent au domicile du témoin. Les entretiens que nous sollicitons sont des récits de vie de type libre. Les intervieweurs qui sont au nombre de deux pour chaque témoignage n'interviennent que pour faciliter la parole du survivant ainsi que pour réaxer le récit. Nous n'effectuons, bien entendu, aucun montage sur les enregistrements bruts.

L'objectif de notre travail audiovisuel est non seulement scientifique mais aussi et surtout pédagogique. Nous pensons surtout à l'avenir. Bientôt il n'y aura plus de témoins directs de ce qu'à été la barbarie nazie. C'est alors que

nos archives audiovisuelles pourront être utilisées dans les écoles afin de mettre en garde les générations qui n'ont pas connu ce douloureux passé contre la résurgence du fascisme.

Le témoin reçoit une copie de son interview en version VHS et une autre copie est envoyée à l'Université de Yale. La Fondation Auschwitz conserve les originaux.

Si vous souhaitez être interviewé ou si vous connaissez des rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis qui désireraient l'être ou, si vous désirez tout simplement en savoir plus sur notre programme audiovisuel, n'hésitez pas à nous contacter au 02/512.79.98.

Troisième Rencontre internationale sur le témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis

Cette Troisième Rencontre fut organisée à Bruxelles par la Fondation Auschwitz les 11,12 et 13 juin 1998. Comme les deux précédentes Rencontres qui eurent lieu respectivement à Paris en 1994 et à Bruxelles en 1996, cette manifestation a rencontré un très vif succès, tant du côté du public que de celui des conférenciers venus de France, d'Israël, des États-Unis, du Canada, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, du Brésil et de Belgique.

De nombreuses personnalités nous firent l'honneur d'assister à cette Rencontre et d'en rehausser l'importance. Parmi ces personnalités, on a pu noter la présence à l'ouverture des Ambassadeurs (ou de leur représentants) d'Allemagne, d'Israël, de Pologne, d'Italie, de Grande-Bretagne, de Grèce et de Suisse ainsi que du Ministre de la Politique Scientifique du Gouvernement Fédéral, Monsieur Yvan Ylieff, de Monsieur Simon Bouazza, représentant Madame la Ministre-Présidente du Gouvernement de la Communauté Française, Laurette Onkelinx, et de Monsieur Sergei Lazarev, Chef de l'Unité pour la Paix et la Tolérance à l'UNESCO. Ces derniers nous firent également l'honneur d'inaugurer, par leur discours, les travaux de la Rencontre.

La Rencontre s'organisa autour de trois thématiques :

- Exposés par les différentes équipes engagées dans des projets de recueil de témoignages : rapports quantitatif et qualitatif sur les travaux réalisés depuis la Deuxième Rencontre Internationale (1996)

- Exposés des recherches scientifiques et pédagogiques en cours dans le domaine du témoignage audiovisuel. Propositions sur les orientations à donner aux recherches à venir
- Discussion sur la coordination des travaux et sur le *Cahier International* consacré aux témoignages audiovisuels. Propositions rédactionnelles et diffusion.

Les Actes de la Rencontre seront publiés très prochainement. Ils reprendront les textes des différentes contributions ainsi que les débats et discussions qui animèrent ces trois journées de travaux et de réflexions.

Cahier International sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis

A l'initiative de la *Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis*, qui s'est tenue à Bruxelles en mai 1996, l'ensemble des équipes présentes (cfr. liste des participants dans *Du témoignage audiovisuel/From the audiovisual Testimonies*, Actes de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, Bruxelles, 9-11 mai 1996, sous la dir. de Yannis Thanassekos et Anne Van Landschoot, *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° spécial 53, Bruxelles-Paris, octobre-décembre 1996) ont formé la résolution de publier deux fois par an un *Cahier International* entièrement consacré à l'étude du témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis.

Les Editions de la Fondation Auschwitz ont assuré la publication des deux premiers numéros, avec l'aide de la Commission des Communautés européennes et du Ministère de l'Education, de la Recherche et de la Formation de la Communauté française de Belgique, Direction générale de l'Enseignement secondaire.

L'objectif de la publication est de réunir une série de contributions relatives aux problèmes et questions que soulèvent le travail d'enregistrement audiovisuel des témoignages, les perspectives de leur utilisation scientifique et pédagogique, leur méthodologie, leurs conservation et diffusion, la coordination des différents projets au niveau international, ... En outre, elle a également pour but de diffuser des résultats et projets de recherche relatifs à l'étude des témoignages audiovisuels des victimes des crimes et génocides nazis.

Le *Cahier International* vise tout public concerné par l'histoire et la mémoire des crimes et génocides nazis, particulièrement par leur transmission via les récits de vie des rescapés. Il s'adresse aussi bien aux personnes et équipes engagées dans un projet de recueil de témoignages audiovisuels, qu'aux chercheurs, enseignants, documentalistes, ... soucieux de s'informer sur la problématique de préservation et de transmission de ces témoignages. Il intéressera également les rescapés qui ont déjà été interviewés, ceux qui hésitent encore, ceux qui se posent des questions sur l'avenir des témoignages, leur portée, leur méthodologie, etc.

Les deux premiers numéros du *Cahier* sont parus respectivement en juin et décembre 1998. Ils rassemblent un vaste éventail de contributions réalisées par des chercheurs du monde entier (France, Israël, Etats-Unis, Italie, Brésil, Angleterre, Allemagne, Canada, Belgique), qui concernent tout autant les aspects méthodologiques des témoignages enregistrés que leur devenir pédagogique et leur mise en œuvre scientifique.

Toute personne souhaitant se procurer un exemplaire de la publication ou souscrire à un abonnement est invitée à prendre contact avec le Secrétariat de la Fondation.

Appel aux rescapés

Désirant recueillir les réactions et commentaires des rescapés sur l'enregistrement audiovisuel de leur témoignage, la Fondation Auschwitz souhaiterait inaugurer une nouvelle rubrique dans le *Cahier International sur le témoignage audiovisuel*, qui soit exclusivement consacrée à cet échange de vues avec les survivants.

Une telle rubrique pourrait, en effet, s'avérer très utile à tous : elle permettrait à nos interviewers d'affiner leur méthodologie, aux lecteurs d'établir une première relation avec les rescapés, et aux témoins interviewés de rester proches de leur témoignage.

Appel est donc lancé aux rescapés qui ont été interviewés afin qu'ils nous communiquent, sous forme d'articles, leurs impressions, critiques et interrogations relativement à leur expérience de témoins interviewés. Leurs commentaires pourraient porter sur le déroulement de leur interview, sur sa finalité ou, de façon plus générale, sur sa réalisation, son utilisation, etc.

Les articles, que nous espérons nombreux, sont à envoyer au Secrétariat de notre Fondation.

Quatre films historiques sur la Deuxième Guerre mondiale de Lydia Chagoll et Frans Buyens

Nous conseillons vivement à nos lecteurs et aux enseignants d'acquérir les vidéos de ces excellents films dont un fut réalisé en collaboration avec la Fondation Auschwitz. Il est possible de passer commande par simple virement bancaire au compte 001-2287367-86 (CGER) de FILMS LYDA DACAPO, **avec la mention du code de la commande**. Les prix incluent la TVA et les frais d'expédition.

Au nom du Führer, un film de Lydia Chagoll, 78 min. N/bl, 1977.

Lydia Chagoll a voulu faire un film de montage de bandes d'actualité et de photographies d'archives sur ce que fut - du fait du pouvoir hitlérien - le sort de milliers d'enfants du «Reich» et des pays occupés. Elle montre dans son film la première face du racisme, c'est-à-dire l'exaltation des enfants de la race supérieure, ainsi que l'envers affreusement logique de la médaille, la destruction méthodique des enfants des races dites inférieures. L'abondant commentaire est entièrement constitué par des textes authentiques puisés dans les lois, les directives et les discours des hauts dignitaires du nazisme.

Un témoignage de l'empoisonnement spirituel des enfants allemands et de l'anéantissement physique des enfants juifs, tziganes, polonais...

«La volontaire sobriété de la mise en forme, l'absence d'un accompagnement musical qui viendrait détourner le spectateur du profond silence qui se dégage d'une imagerie atroce, tout dans l'œuvre de Lydia Chagoll vise à provoquer une salutaire réaction de rejet.» (LE SOIR)

Cassette	Code : FFC	1.645,- FB
Cassette + livre	Code : FFBC	1.895,- FB
Livre	Code : FFB	400,- FB

Un jour les témoins disparaîtront, un film de Frans Buyens et Lydia Chagoll, 84 min. N/bl, 1978.

En avril 1978, une centaine de jeunes belges se sont rendus «en pèlerinage» à Auschwitz, accompagnés de dix membres de l'Amicale Belge des anciens prisonniers d'Auschwitz. Il s'agissait d'informer la nouvelle génération des expériences vécues par leur aînés. L'univers concentrationnaire est évoqué par le récit des témoins et les réponses qu'ils font aux jeunes qui les interrogent. Le commentaire en voix «off» est composé de citations extraites des archives d'Auschwitz. Réalisé le plus spontanément possible et en profitant des conditions spécifiques des lieux, le film apparaît comme le reflet d'un voyage dans l'histoire.

«Au lieu de verser dans le pamphlet revancharde ou le sentimentalisme larmoyant, Buyens a su donner à ses images un ton de dignité, de réalisme tranquille, qui force l'attention et l'admiration du spectateur. Il n'y a pas l'ombre d'un apitoiement déplacé, pas d'amertume, pas même l'esquisse d'une leçon de morale que l'on a voulu imposer coûte que coûte aux générations futures. Simple un témoignage pour que nul n'oublie.» (LA DERNIERE HEURE)

Cassette + Brochure Code : FG 1.795,- FB

Elles venaient de loin, un film de Frans Buyens et Lydia Chagoll, 26 min. N/bl, 1979.

Un documentaire sur le sort des nombreuses femmes dans les camps de concentration nazis. Le film évoque la «vie» dans les camps hitlériens où des femmes persécutées pour des raisons politiques ou racistes, furent exterminées par la faim, par des travaux insensés et inutiles, par des expérimentations médicales de toute sorte ou par l'extermination directe.

L'utilisation de matériel cinématographique et photographique authentique fait de ce film un document intemporel. C'est un témoignage sur les pages les plus noires de notre histoire.

Cassette + Brochure Code : FK 995,- FB

Sarah dit... Leila dit..., un film de Frans Buyens, 90 min. couleur, 1983, avec Myriam Boyer et Michèle Simonnet.

Ce film unique évoque les expériences de deux femmes, qui, lorsqu'elles étaient enfants, ont été prisonnières dans des camps de concentration.

L'une fut enfermée dans un camp japonais en Indonésie à l'âge de onze ans, l'autre fut déportée à Auschwitz à l'âge de treize ans. Le réalisateur fut le témoin privilégié de leur rencontre et de leurs confidences sur le passé et le présent. Il décida, avec leur consentement, d'en faire un film.

Le film ne fait pas appel aux documents d'actualité et n'est pas non plus une reconstruction documentaire. C'est une évocation en forme de fiction, réalisée d'une manière très personnelle. Témoignage pour toutes les victimes minoritaires et sans défense. Bilan des agressions physiques et morales encore toujours en vigueur aujourd'hui.

«Un très beau film qui ne donne ni du rêve ni du cauchemar, mais de la réalité terriblement nue que certains ont vécu et que d'autres vivent et vivront encore.» (B.E. PREMIERE)

«Le résultat est simplement bouleversant (...) Bien vu également, le chaud et froid des souvenirs qui oscillent du triste au drôle, du sordide à l'extravagant, du malheur immense aux éclats de joie.» (O. Seguret, LIBERATION)

Cassette + Brochure Code : FS 1.845,- FB

PROMOTION :

Les quatre films sur la Seconde Guerre mondiale :

Cassettes + Livres et Brochures Code : FP 5.500,- FB

CONTACT :

FILMS LYDA DACAPO, rue du Marteau 59 à 1040
Bruxelles. Tél : 02/230.99.05 - Fax : 02/230.48.30

Discours de Georges Wider à Viroinval

Discours prononcé le 11 novembre 1998 à l'occasion de la présentation de notre exposition «*L'Univers concentrationnaire et la politique d'extermination dans leur contexte historique - 1914-1945*» par la Commune de Viroinval.

Jours de Novembre... temps de Novembre...
temps de la mémoire, temps de «la Mémoire contre l'Oubli».
Frères, Amis, Camarades... eh oui ! souvenons-nous !
Ce sont nos chers Disparus évoqués au Cimetière et ailleurs... ils habitent nos souvenirs,
c'est en ce 11 Novembre, 80 ans après la signature de l'Armistice de 1918...
21 millions de morts, 9 millions de soldats, 44.000 soldats belges...
nous nous souvenons !

Mais c'est encore davantage, à votre initiative, chère Commune de Viroinval et en collaboration avec cette combative Fondation Auschwitz, «l'éveil de notre conscience» sur ce que fut cette Shoah pour des millions de Juifs : univers concentrationnaire, trains et camps de la mort, génocide ethnique... Europe des quinze, humanité de l'An 2000, souviens-toi et affirme de plus en plus - ici, 50 ans après - tes Droits, ces droits de l'homme qu'aucun pouvoir, qu'aucune disparition légale ne puisse anéantir !

Mais sur cette toile de fond des Droits de l'Homme, de la Mémoire, de l'Armistice... je tiens à rendre hommage à DEUX membres de la Fondation qu'un passé de 30 années pour l'un, de 15 années pour l'autre, m'a donné d'approcher, de connaître et d'estimer, René RAINDORF et Paul GODIN, et je me plais à le faire en ce coin perdu de Thiérache où tous deux vous êtes venus parler et témoigner... et sachez-le, il en reste de la mémoire et davantage encore des traces conscientes.

René, Aaron devrais-je dire, tu as comme cet univers concentrationnaire, tu y as survécu et sans le moindre anti-sémitisme contre ceux de ta race... tu as voulu crier haut et fort la juste cause de cet autre peuple du Moyen-Orient : leur Palestine, celle des Naïm et autres arabes épris de cet existence. Nismes, Couvin, Dourbes t'ont connu et apprécié... tu arrivais souvent à l'improviste, tu te faisais des nôtres et puis tu t'éclipsais ; Beyrouth, Amman, le Caire, voire Damas t'ont aussi connu, sans oublier l'Uccle de ton Pénélope... mais durant ces dix dernières années, ce fut sur-

tout à Couvin qu'avec Paul tu as fait découvrir le génocide juif et l'univers concentrationnaire nazi. Le Bercet connu l'exposition de la Fondation AUSCHWITZ que connaîtra Nismes cet après-midi. René sensibilisait, Paul guidait et Directeur, professeur et étudiants se conscientisaient. Vous étiez un peu comme «deux larrons en foire» et vous nous bâtissiez cette conscience humaniste et solidaire qui nous habite de plus en plus. Et avec une ouverture de tolérance et d'émulation, vous alliez aussi bien vers le Réseau couvinois d'en face et c'était alors Sacré-Cœur ou Saint Germain qui vous accueillait.

Vous nous quittez, chers amis, en cette année 1998 où tant de temps fort de notre histoire prennent date et s'enracinent : je cite encore cette Déclaration des Droits de l'Homme qui connaîtra son demi-siècle dans un mois, vous en étiez pénétré et ces 2-3-4 mars, il y a 8 mois, à l'ESPENA de Namur, René, tu venais de décéder et Paul animait avec Maud ces journées de Nouvelle Citoyenneté auprès d'une septantaine de Normaliens Namurois et à nouveau c'était avec cette chère Fondation Auschwitz ; Paul, notre Baron Président, animait et témoignait.

Janvier 98, juin 98... tous deux à Molière vous nous quittez et hommage chaleureux et solidaire vous fut rendu. Sans te rendre jaloux, René, permets que je dise ici, haut et fort, en cette Thiérache des Periquet et autres Delizée, en ce Couvinois de Beret et Croisette, en cette Entre Sambre et Meuse des anti-barregistes et autres rebelles-opposants, solidaires... combien, Paul, avec tes 100 kms quotidiens (Bxl-Couvin), tu as fait mûrir et tu as conscientisé des jeunes de 15-20 ans ; t'ayant intensément épousé dans ton humanisme et ton socialisme, j'avais davantage encore pu accéder à ton spiritualisme agnostique et religieux (le terme est de toi, 8 jours avant de décéder)... tu m'habites intensément depuis 5 mois ; je salue ici, cette Fondation que tu as servie exemplairement, ces Ateliers et cette fraternité chaleureuse que tu accompagnais comme Vénérable, cette Lucette et ces très chers amis qui connaissaient les secrets et les intimités de Carsoel ; bref, je te rends hommage, collègue, ami, frère...

Oui, faire mémoire, c'est-à-dire se souvenir sans doute ; mais davantage, rendre l'autre, les autres présents intensément à notre pensée, à nos choix, à nos convictions...

Disparus, combattants, frères juifs de la Shoah, «Justes parmi les Nations» (puis-je citer Madeleine Sorel qui vient

de décéder), compagnons de la Fondation, Naim, Itzaak, René, Paul ... MERCI,

et vive vos combats !

11/11/98 à Oignies.

L'Invalide Belge (extrait), 82ème année, n°11 de novembre 1998. Organe de la «Fédération Royale Nationale des Militaires et Invalides de Guerre».

— SNCB - Avantages pour handicapés. —

Il existe différentes possibilités pour les personnes handicapées qui voudraient voyager avec les trains de la SNCB, de voyager à tarif réduit, depuis le 1er février 1998.

La carte «Accompagnateur gratuit» peut être délivrée notamment, à toute personne ne pouvant voyager seule, en raison d'un des handicaps suivants : Invalidité permanente ou une incapacité de travail d'au moins 80%.

La carte permet de voyager avec une autre personne sur base d'un seul titre de transport. La personne handicapée doit être en possession d'un titre de transport, de 1ère ou 2ème classe, et l'accompagnateur voyage gratuitement, dans la même classe et sur le même parcours.

Cette carte, valable sur le réseau SNCB, est aussi acceptée sur les lignes des sociétés de transport régionales TEC et De Lijn. Elle permet également de bénéficier du service spécial de «Minibus» de la STIB (plus de renseignements au n° de téléphone : 02/515.23.65). En trafic international, elle est valable au départ de n'importe quelle gare belge (points frontière exclus) vers une gare du Benelux.

La demande doit être accompagnée, entre autres, d'une attestation (originale ou copie certifiée conforme par l'administration communale) délivrée par l'Administration des Pensions, Ministère des Finances, pour ceux qui bénéficient d'une pension sur base d'un taux d'invalidité reconnu.

Un exemplaire de cette attestation doit être adressée à : Société Nationale des Chemins de fer Belges - SNCB, Voyageurs réseau National, Division VN021A - sec-

*tion 26, rue de France, 54 bte 5-6 à 1060 Bruxelles.
Contact téléphone : M. Van der Straeten : 02/525.26.36.*

Cette demande, pour autant qu'elle réponde aux conditions exigées, fera l'objet d'un examen par la SNCB, qui adressera une lettre au demandeur. La carte demandée peut alors être obtenue dans n'importe quelle gare, sur production d'une photo récente et de 100 FB pour frais d'administration.

La carte «Accompagnateur gratuit» est valable pour maximum 10 ans, sur réseau intérieur, ainsi que les lignes TEC et De Lijn et les minibus de la STIB (pour les minibus : tél. 02/516.23.65).

Le détenteur d'une place assise de priorité peut occuper une place en 1ère ou 2ème classe (non-fumeurs) pourvue du signe spécial «personne handicapée».

La validité de cette carte est acquise pour la période indiquée sur la carte, c'est-à-dire la période durant laquelle la station debout est pénible.

Pour obtenir cette carte, il convient de s'adresser également à la SNCB ou au guichet d'une gare, en produisant une attestation médicale, précisant :

- que votre état physique vous interdit tout station debout prolongée ;*
- les causes médicales de votre incapacité ;*
- la durée pour laquelle la carte est demandée (déterminée pour une durée limitée, à préciser lors de la demande, et de 5 ans maximum)*

Legs et donations

Pour les libéralités testamentaires

La Fondation Auschwitz, jouissant de la personnalité civile, peut recevoir des legs.

Son Conseil d'Administration remercie à l'avance les personnes généreuses, qui, en vue de lui permettre de continuer à perpétuer la mémoire des victimes des crimes et génocides nazis, voudront, par acte de dernière volonté, lui assurer un capital quelconque, si minime soit-il.

Il serait utile à cet effet de bien vouloir user de la formule suivante qui assure à la Fondation la somme intégrale inscrite dans votre testament :

Je donne et lègue, exempt de tous droits, à la Fondation Auschwitz, association sans but lucratif, la somme de (en toutes lettres).....

Date et signature :

En toutes hypothèses, les droits de succession pour des legs à des a.s.b.l. sont à taux réduit de 8,8 %.

Cette disposition, à moins d'être faite devant notaire, devra être écrite en entier, datée et signée de la main du testateur sous peine d'encourir la nullité.

Dernières acquisitions et comptes rendus

Nous tenons à remercier vivement les éditions K.G. Saur qui nous ont accordé des facilités pour l'acquisition des ouvrages suivants qui constituent un fonds bibliothécaire précieux pour la recherche :

Susan Sarah COHEN (ed.), *Antisemitism. An annotated Bibliography*, The Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism and The Hebrew University of Jerusalem :

Volume 1 :
1984-1985, Garland Publishing, New York/London, 1987

Volume 4-6 :
1988-1990, K.G. Saur, München, 1997

Volume 7-8 :
1991-1993, K.G. Saur, München, 1998

Volume 9 :
1981-1993, K.G. Saur, München, 1998

Lothar GRUCHMANN und Reinhard WEBER (Hrsg.), *Der Hitler-Prozeß 1924. Wortlaut der Hauptverhandlung vor dem Volksgericht München I*, unter Mitarbeit von Otto Gritschneider, 3 Teile, Institut für Zeitgeschichte, K. G. Saur, München, 1997-1998.

Hitler. Reden, Schriften, Anordnungen. Februar bis Januar 1933, Institut für Zeitgeschichte.

Band I : *Die Wiedergründung der NSDAP. Februar 1925 - Juli 1926*, hrsg. und kommentiert von Clemens Vollnhals, K.G. Saur, München/London/New York/Paris, 1992.

Band II : *Vom Weimarer Parteitag zur Reichstagswahl. Juli 1926 - Mai 1928*, hrsg. und kommentiert von Bärbel Dusik, 2 Teile, K.G. Saur, München/London/New York/Paris, 1992.

Band IIA : *Aussenpolitische Standortbestimmung nach der Reichstagswahl. Juni-Juli 1927*, Eingeleitet von Gerhard L. Weinberg, Christian Hartmann und Klaus A. Lankheit, K.G. Saur, München/New Providence/London/Paris, 1995.

Band III : *Zwischen den Reichstagswahlen Juli 1928-September 1930*.

Teil 1 : *Juli 1928-Februar 1929*, hrsg. und kommentiert von Bärbel Dusik und Klaus A. Lankheit, unter der Mitwirkung von Christian Hartmann, K.G. Saur, München/New Providence/London/Paris, 1994.

Teil 2 : *März 1929-Dezember 1929*, hrsg. und kommentiert von Klaus A. Lankheit, K.G. Saur, München/New Providence/London/Paris, 1994.

Teil 3 : *Januar 1930-September 1930*, hrsg. und kommentiert von Christian Hartmann, K.G. Saur, München/New Providence/London/Paris, 1995.

Band IV : *Von der Reichstagswahl bis zur Reichspräsidentenwahl. Oktober 1930-März 1932*.

Teil 1 : *Oktober 1930-Juni 1931*, hrsg. und kommentiert von Constantin Goschler, K.G. Saur, München/New Providence/London/Paris, 1994.

Teil 2 : *Juli 1931-Dezember 1931*, hrsg. und kommentiert von Christian Hartmann, München/New Providence/London/Paris, 1996.

Teil 3 : *Januar 1932-März 1932*, hrsg. und kommentiert von Christian Hartmann, K.G. Saur, München, 1997.

Band V : *Von der Reichspräsidentenwahl bis zur Machtergreifung. April 1932-Januar 1933*.

Teil 1 : *April 1932-September 1932*, hrsg. und kommentiert von Klaus A. Lankheit, K.G. Saur, München/New Providence/London/Paris, 1996.

Teil 2 : *Oktober 1932-Januar 1933*, hrsg. und kommentiert von Christian Hartmann und Klaus A. Lankheit, K.G. Saur, München, 1998.

* *
*

ABA Nouredine, *Je hais les trains depuis Auschwitz. Poèmes*, L'Harmattan, Paris, 1996.

Nouredine Aba, depuis peu membre de l'Académie Universelle de la Culture, est un des plus grands auteurs et humanistes algériens.

*«Je tenais mon pays à bout de bras
comme on tient un nouveau né
de joie comblé et de fierté superbe !
Et puis soudain, il m'est tombé des mains.
J'ai lâché un fardeau trop lourd pour moi,
trop lourd de trop de morts égorgés
livrés sans pleurs dans les cimetières
aux noces silencieuses des insectes...»*

ABECASSIS Eliette, *L'or et la cendre*, Editions Ramsay, Paris, 1997.

Roman. Ce thriller pose le problème du «Mal» après la Shoah. Un politicien et théologien allemand réputé est retrouvé mort dans son appartement à Berlin. Un journaliste et un jeune historien spécialisé dans la Seconde Guerre mondiale vont mener l'enquête qui les mènera de Paris à Washington et de Rome à Berlin. Tout au long de leurs investigations ils seront confrontés au passé douloureux de la dernière guerre à travers les témoignages de toute une série de personnages : les Perlman, anciens déportés ; les Talment, résistants ; le Père Francis ; Ron Bronstein, philosophe et chasseur de nazis ; Michel Perraud, ex-Ministre soupçonné de collaboration et enfin Lisa Perlman...

ABECASSIS Armand, *La pensée juive. 3. Espace de l'oubli et mémoire du temps*, Librairie Générale française, Paris, 1989.

ADAMOWITSCH Ales, *Henkersknechte. Das Glück des Messers oder Lebensbeschreibungen von Hyperboreern*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1988.

ADORNO T.W. ; FRENKEL-BRUNSWIK Else ; LEVINSON Daniel J. ; SANFORD R. Nevitt, *The Authoritarian*

Personality, W.W. Norton & Company / Abridged Edition, New York, 1993.

AHOCAS Prijo ; CHARD-HUTCHINSON Martine (éd.), *Reclaiming Memory. American Representations of the Holocaust*, University of Turku, Turku, 1997.

AKERMAN-TIEDER Ida, *Et tu raconteras à tes enfants*, Editions Erez, Jérusalem, 1995.

Dans ce livre plein de vie, Ida Akerman fait un récit poignant - sans être pour autant seulement une biographie - de son parcours individuel depuis son enfance à Berlin dans les années 30 jusqu'à son installation à Jérusalem. Orpheline à 14 ans suite à la déportation de ses parents à Auschwitz, elle est hébergée pendant la guerre dans une maison d'enfants à Moissac, une petite ville du Tarn en France.

Ce livre est le résultat d'un immense effort que l'auteur a déployé pour parler à travers elle-même de tous ces enfants du silence dont elle fait partie.

ALBERTS Jürgen, *Hitler in Hollywood*, Steidl, Göttingen, 1997.

ALEXANDRE Michel, *Der Judenmord. Deutsche und Österreicher berichten*, vgs, Köln, 1998.

ALHADEFF Vittorio, *Le Chêne de Rhodes. Saga d'une grande famille sépharade*, Editions Paris-Méditerranée, Paris, 1998.

ALY Götz, «*Endlösung*». *Völkerverschiebung und der Mord an den europäischen Juden*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1995.

AMERY Jean, *Porter la main sur soi. Traité du Suicide*, Actes Sud, Paris, 1996.

AMIS Marin, *La flèche du temps*, Editions 10/18, Paris, 1998.

AMOUROUX Henri, *Pour en finir avec Vichy. 1. Les outils de la mémoire. 1940*, Ed. Robert Laffont, Paris, 1997.

Mais peut-on vraiment en finir ? Certains aujourd'hui s'y empressent, d'autres s'y refusent catégoriquement ; Henri Amouroux nuance. En annexe de ce premier volume on trouvera les conditions de l'armistice ainsi que les

discours et les allocutions de Pétain et de De Gaulle en 1940.

ANDRAE Friedrich, *Auch gegen Frauen und Kinder. Der Krieg der deutschen Wehrmacht gegen die Zivilbevölkerung in Italien 1943-1945*, Piper, München, 1995.

ANEXE-CABNIS Danielle (dir.), *Des Allemands contre le nazisme. Widerstand und Résistance*, Actes de la Journée d'Etudes organisée par le Goethe-Institut de Toulouse et l'Institut d'Etudes politiques de Toulouse, 7 novembre 1997, Toulouse, 1997.

ANTOINE Marie-Pierre, *Camps de concentration et d'extermination nazis : guide à l'usage des bibliothèques publiques en Communauté française. Réflexion, essai d'une politique de diffusion et de traitement documentaire*, Travail de fin d'études présenté en vue de l'obtention du titre de Bibliothécaire-Documentaliste graduée, Année académique 1997-1998.

AOUIZERATE Cyril ; BRODA Raoul, *Crimes sans châtiement. Fracture de civilisation*, Paris, 1997.

APPELFELD Aharon, *Katerina*, Gallimard, Paris, 1996.

APPELMANS A. Marie, *Congrès statutaire, 20 septembre 1997*, FGTB de Bruxelles, Bruxelles, 1997.

APPERMONT, Elke ; MONDY, Isabelle, *Communication audiovisuelle. Projet de Diaporama*, Bruxelles, 1997.

ARMANSKI Gerhard, *Maschinen des Terrors. Das Lager (KZ und GULAG) in der Moderne*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1993.

ARNOLDUSSEN Daniel, *Exercices d'anthropologie européenne. Variations autour d'un monument*, Bruxelles, 1992.

ASCOLI Martha, *Auschwitz é di tutti*, Edizioni Lint, Trieste, 1998.

ASHER Cohen, *The Shoah and the war /Yehoyakim Cochavi ; Yoav Gelber*, New York, Peter Lang, 1992.

Vingt-cinq des plus grands spécialistes en Europe, aux Etats-Unis et en Israël décrivent les différents aspects de la corrélation entre la manière dont la guerre fut menée et l'extermination des Juifs. Cette étude contient des analyses de l'Administration allemande et de la guerre,

de la police et des partis fascistes, de la Question juive et de leur résistance.

ASSEMBLEE DE LA COMMISSION COMMUNAUTAIRE FRANCAISE (en collaboration avec Maxime Steinberg et Alice Verhamme), *Le Fort de Breendonk. Le camp de la terreur nazie en Belgique pendant la deuxième guerre mondiale. Dossier pédagogique*, Bruxelles, s.d.

ATTARIAN Varoujan, *Le Génocide des Arméniens devant l'ONU*, Editions Complexe, Bruxelles, 1997.

AUBRAC Lucie, *Cette exigeante liberté. Entretiens avec Corinne Bouchoux*, Editions L'Archipel, Paris, 1997.

AUGE Marc, *Les formes de l'oubli*, Editions Payot et Rivages, Paris, 1998.

Pour tous ceux qui travaillent sur la mémoire des crimes et génocides nazis, la lecture de l'ouvrage de Marc Augé - bien que largement extérieur à cette problématique spécifique - ne manquera pas de susciter le plus vif intérêt mais aussi une étrange impression. L'intérêt réside dans la manière dont l'auteur analyse les rapports entre la mémoire et l'oubli à travers les «trois figures de l'oubli», l'oubli du futur pour vivre les commencements, l'oubli du présent pour vivre l'instant, l'oubli du passé pour vivre le retour. L'analyse se déploie à trois niveaux, celui de la psychanalyse, celui de l'anthropologie et de la philosophie, celui enfin de la critique littéraire. Quant à l'étrange impression que risque de laisser cette stimulante lecture, elle réside dans cette sorte d'éloge de l'oubli qui prend le contrepied aussi bien de la méthodologie que des intentions qui animent les enquêtes actuelles - de plus en plus nombreuses - sur la mémoire des crimes nazis, notamment chez les survivants des camps de concentration et d'extermination. Sous ce rapport il serait plus qu'intéressant de confronter ce type d'enquêtes orales avec l'analyse que nous propose l'auteur aussi bien sur son terrain propre, l'ethnologie, que sur celui de l'analyse narrative. Pour ce qui est des usages de la mémoire on notera que pour l'auteur, «le devoir de mémoire des descendants» devrait consister à se rappeler le passé comme un présent afin d'y retourner «pour retrouver dans les banalités de la médiocrité ordinaire la forme hideuse de l'innommable» (p. 120).

AYCOBERRY Pierre, *La société allemande sous le IIIème Reich 1933-1945*, Editions du Seuil, Paris, 1998.

BACH Dieter ; LEYENDECKER Jochen, «*Ich habe geweint vor Hunger.*» *Deutsche und Russische Gefangene in Lagern des zweiten Weltkriegs*, Peter Hammer Verlag, Wuppertal, 1995.

BACHELARD Gaston, *La dialectique de la durée*, Presses Universitaires de France, Paris, 1993.

BACHRACH Susan D., *Zeg dat we het niet vergeten. Het verhaal van de Holocaust*, Lemniscaat, Rotterdam, 1997.

BADINTER Robert, *Un Antisémitisme ordinaire. Vichy et les avocats juifs (1940-1944)*, Fayard, Paris, 1997.

BAILER-GALANDA Brigitte ; BENZ Wolfgang ; NEUGEBAUER Wolfgang (éd.), *Die Auschwitzleugner. «Revisionistische» Geschichtslüge und historische Wahrheit*, Elefanten Press, Berlin, 1996.

BAILER-GALANDA Brigitte ; NEUGEBAUER Wolfgang, *Haider und die «Freiheitlichen» in Österreich*, Elefanten Press, Berlin, 1997.

BALA Heike Catrin ; SCHOLZ Christian (éd.), «*Deutsch-Jüdisches Verhältnis*» ? *Fragen, Betrachtungen, Analysen*, Klartext Verlag, Essen, 1997.

BALDRAN Jacqueline ; BOCHURBERG Claude, *David Rapoport «La Mère et l'Enfant». 36, rue Amelot, Montorgueil / CDJC*, Paris, 1995.

BALISTIER Thomas, *Jürgen, Gewalt und Ordnung. Kalkül und Faszination der SA*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1989.

BANEKE Joost ; LADAN Antonie ; TREURNIET Niek ; VISSER-DONKER Margreet (Réd.), *Trauma en identiteit*, Van Gorcum, Assen, 1998.

BANKIER David, *Die öffentliche Meinung im Hitler-Staat. Die «Endlösung» und die Deutschen. Eine Berichtigung*, Berlin Verlag Arno Spitz, Berlin, 1995.

BARKAI Avraham ; MENDES-FLOHR Paul ; LOWENSTEIN Steven M. ; MEYER Michael (éd.), *Deutsch-Jüdische Geschichte der Neuzeit. Vierter Band 1918-1945*, C.H. Beck, München, 1997.

BARTFELD-FELLER Margit ; WIEHN Erhard Roy (éd.), *Nicht ins Nicht gespannt. Von Czemowitz nach Sibirien deportiert. Jüdische Schicksale 1941-1997*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1998.

BARTOV Omer, *Hitler's Army. Soldiers, Nazi, and War in the Third Reich*, Oxford University Press, Oxford, 1992.

BARTOV Omer, *Murder in our Midst. The Holocaust, Industrial Killing, and Representation*, Oxford University Press, Oxford, 1996.

BAUER Fritz, *Die Humanität der Rechtsordnung. Ausgewählte Schriften*, Campus, Frankfurt am Main, 1998.

BAUER Julien, *Les partis religieux en Israël*, Presses Universitaires de France, Paris, 1998.

Cet ouvrage retrace l'histoire d'un siècle de Judaïsme, de 1889 à 1998, et plus particulièrement la naissance et le développement de l'Etat d'Israël. La place de la religion dans la vie publique, le fonctionnement des Institutions de l'Etat et l'évolution de la société israélienne sous-tendent les orientations de cette étude présentée avec brio.

BECK-KLEIN Grete ; WIEHN Erhard Roy (éd.), *Was sonst vergessen wird. Von Wien nach Shanghai, England und Minsk, Jüdische Schicksale 1918-1996*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997.

BECKER Ulrike ; BEHN Frank ; FALL Clara ; KÜNTZEL Matthias ; SCHNEIDER Wladimir ; STARCK Jürgen ; THÖRNER Klaus ; WOLTERS DORF Rolf, *Goldhagen und die deutsche Linke oder die Gegenwart des Holocaust*, Elefant Press, Berlin, 1997.

Selon les auteurs de cet ouvrage, «la gauche allemande a refusé de s'intéresser aux thèses de Goldhagen sur les Allemands ordinaires». Les auteurs accusent la «gauche allemande» d'héroïser le mouvement ouvrier qui fut pour elle «la première victime d'Hitler» et de ne pas considérer que «l'antisémitisme éliminationniste» exista aussi parmi les «masses laborieuses». Se basant sur des recensions du livre de Goldhagen dans la presse de «gauche», ils démontrent que ces recensions ne s'intéressent pas à la thèse de «l'antisémitisme éliminationniste» prônée par Goldhagen, ou qu'elles la refusent sans preuve.

BENTZIEN Hans, *Claus Schenk Graf von Stauffenberg. Der Täter und seine Zeit*, Fackelträger Verlag, Hannover, 1997.

BENZ Wolfgang (éd.), *Jahrbuch für Antisemitismusforschung*, Campus, Frankfurt am Main, 1997.

BENZ Wolfgang ; DISTEL Barbara, *Studien und Dokumente zur Geschichte der nationalsozialistischen Konzentrations- und Vernichtungslager*, Dachau Hefte 8.13, Dachau.

Les difficultés de survie sont au centre de ce livre : les prisonniers des camps de concentration, l'esclavage, l'évasion et le bannissement. Divers témoignages décrivent cette survie et la vie d'après. Ensuite suit un rapport sur les problèmes à la «Wannseevilla» à Berlin et sur l'Institut d'Histoire Juive de Varsovie. Les différentes contributions nous éclairent sur l'impossibilité de clôturer ce chapitre de notre histoire.

BENZ Wolfgang ; TEN CATE Johannes Houwink ; OTTO Gerhard (éds.), *Nationalsozialistische Besatzungspolitik 1939-1945. Band I : Anpassung - Kollaboration - Widerstand. Kollektive Reaktionen auf die Okkupation*, Metropol, Berlin, 1996.

BENZAISON Juliette (Partie civile au procès Papon) ; LEMEE Carole (recueilli et transcrit par), *L'ombre du passé*, Edition n°1, Paris, 1991.

Constituée partie civile lors du Procès Papon, Juliette Benzazon raconte comment ce procès lui a permis de se libérer de son passé d'enfant juive persécutée et privée des siens. Son livre se présente comme un double témoignage : celui, d'abord, de son combat au procès Papon pour faire connaître la vérité et la mémoire des siens ; celui, ensuite, de son enfance brisée par le nazisme et la déportation de ses proches.

BERLEKAMP Brigitte ; RÖHR Werner (éd.), *Terror, Herrschaft und Alltag im Nationalsozialismus. Probleme einer Sozialgeschichte des deutschen Faschismus*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1995.

BERTRAND François, *Notre devoir de mémoire. Convoi de Buchenwald à Dachau du 7 au 28 avril 1945*, Editions Héraclès, Pau-Bizanos, 1997.

Une enquête-témoignage sur le convoi Buchenwald-Dachau du 7 au 28 avril 1945. La recherche de ce qui se passa réellement ces jours et ces nuits d'évacuation interminables durant lesquels nombre de détenus perdirent la vie. Un livre qui tente de faire le point, qui pose nombre de questions, mais dont la vocation première est avant tout un hommage aux victimes de ce convoi ainsi qu'à celles du nazisme en général.

BESANCON Alain, *Le malheur du siècle. Sur le communisme, le nazisme et l'unicité de la Shoah*, Arthème Fayard, Paris, 1998.

Face à l'importance des crimes commis tant pas le régime national-socialiste que par les régimes communistes de type bolchevik, l'auteur cherche à comprendre les raisons pour lesquelles les historiens traitent sans relâche du premier alors qu'ils «oublient» volontiers les seconds dont les crimes pourtant se chiffrent par dizaines de millions. Admettant l'unicité de la Shoah, l'auteur constate les disparités d'approche de la question et doute que l'on puisse s'accorder sur une interprétation unique de celle-ci.

BESSIERE André, *D'un enfer à l'autre*, Buchet/Chastel, Paris, 1997.

BEYEN Marnix ; VANPAEMEL Geert, *Rasechte wetenschap ? Het rasbegrip tussen wetenschap en politiek voor de Tweede Wereldoorlog*, Acco, Leuven, 1998.

BEYEN Marnix, *Held voor alle werk. De vele gedaanten van Tjil Uilenspiegel*, Houtekiet, Antwerpen, 1998.

BILLEN Josef (éd.), *Feuerharfe. Deutsche Gedichte jüdischer Autoren des 20. Jahrhunderts*, Reclam, Leipzig, 1997.

BIRENBAUM Halina, *Rückkehr in das Land der Väter. Erinnerungen*, Fischer Taschenbuchverlag, Frankfurt am Main, 1998.

BIHR Alain, *L'actualité d'un archaïsme. La pensée d'extrême droite et la crise de la modernité*, Editions Pages deux, Collection «Cahiers libres», Lausanne, 1998.

Nous devons déjà à Alain Bihr deux remarquables ouvrages sur le Front National et l'extrême droite en France («Pour en finir avec le Front National», Editions Syros, Paris, 1992 et «Le Spectre de l'extrême droite. Les

Français dans le miroir du Front National», *Editions de l'Atelier, Paris, 1998*). Avec «L'actualité d'un archaïsme», l'auteur nous propose une nouvelle synthèse qui tente de pénétrer les ressorts profonds de la crise qui alimente l'idéologie de l'extrême droite et de ses succès politiques. Après une brève mais stimulante synthèse sur l'idéologie de l'extrême droite, l'ouvrage nous propose à travers la pensée de Drieu la Rochelle et Maurice Barrès, l'analyse des principaux paramètres qui structurent l'univers mental de l'extrême droite. Enfin un remarquable chapitre est consacré au 'traumatisme ordinaire' qui constitue l'arrière-fond de la psychologie collective qui alimente, en période de crise, le succès des formations politiques de l'extrême droite. C'est un ouvrage à mettre dans les mains de tous les enseignants.

BITTON-JACKSON Livia, *I have lived a thousand years*, NHK, 1998.

BLANCHOT Maurice, *L'écriture du désastre*, Gallimard, Paris, 1980.

BLIKSTEIN Izidoro, *Kaspar Hauser ou A Fabricação da Realidade*, Editora Cuitrix, São Paulo, 1994.

BLOCH Etienne ; CRUZ-RAMIREZ Alfredo, *Marc Bloch (1886-1944) : une biographie impossible*, Culture et Patrimoine en Limousin, Limoges, 1997 - Préface de Jacques Le Goff.

BLOMMAERT Jan ; DEMELENNE Claude ; DE WITTE Hans ; DIERICKX Ludo, GOVAERT Serge ; LESAGE Dieter ; MANGON Candice ; METTEWIE Laurence ; MORELLI Anne,... *Le racisme : élément du conflit Flamands-Francophones ? Racisme : een element in het conflict tussen Vlamingen en Franstaligen ?*, EPO/Labor, Berchem/Bruxelles, 1998.

S'adressant à l'esprit critique des citoyens de l'ensemble du pays, les treize contributions des chercheurs, professeurs d'université et politiques, flamands et francophones, qui composent cet ouvrage, tentent de rendre compte de la signification et du devenir de nos querelles communautaires. Certains s'inquiètent de cette évolution qui en rappelle d'autres et mettent en garde, tandis que d'autres, au contraire, n'y voient que l'expression d'une volonté d'expression défendable se traduisant sur le ter-

rain. Ces analyses tracent ainsi l'image d'un pays complexe à la recherche d'un nouvel équilibre.

BOISDEFEU Jean-Marie ; AYNAT Enrique, *Estudios sobre Auschwitz. Victor Martin y el «rapport» Martin. Estudio de su valor como fuente historica ; Datos estadisticos sobre la mortalidad de los judios deportados de Francia a Auschwitz en 1942*, Enrique Aynat Eknes, Valencia, 1997.

BOLIS Luciano, *Mon grain de sable, La fosse aux ours*, Lyon, 1997.

BOLL Friedhelm (éd.), *Verfolgung und Lebensgeschichte*, Berlin Verlag Arno Spitz, Berlin, 1997.

BORSCHTSCHAGOWSKI, Alexander, *Orden für einen Mord. Die Judenverfolgung unter Stalin*, Propyläen, Berlin, 1997.

BOTUR André, *Privatversicherung im Dritten Reich. Zur Schadensabwicklung nach der Reichskristallnacht unter dem Einfluß nationalsozialistischer Rassen- und Versicherungspolitik*, Berlin Verlag Arno Spitz, Berlin, 1995.

BOULANGER Gérard ; GIRAUD Brigitte ; BLOCH Lydie ; LACROIX-RIZ Annie ; SLITINSKY Michel ; VIDELIER Philippe ; BOUDOU Dominique, *La mémoire contre la nuit* suivi de *Le retour*, Editions du Passant - Faims de siècle, Bordeaux, 1997.

BOURDIEU Pierre, *La misère du monde*, Editions du Seuil, Paris, 1993.

Ce volume de près de 1.500 pages comprend les retranscriptions d'interviews de personnes exprimant leurs problèmes et leurs difficultés de vivre au quotidien. De nombreux sujets sont abordés tels que l'école, le travail, la famille, la cité, le logement, le chômage, les relations sociales, la violence... La mise en relief des conditions de vie et des différentes visions du monde qui en découlent, au sein d'un espace d'échange public où toutes les confrontations s'opèrent, sont analysées et commentées par une vingtaine de chercheurs.

BRACHER Karl-Dietrich ; SCHWARZ Hans-Peter ; MÖLLER Horst (dir.), *Vierteljahrszeitschrift für Zeitgeschichte*, R. Oldenbourg, München, 1998.

BREITMAN Richard, *Der Architekt der «Endlösung». Himmler und die Vernichtung der europäischen Juden*, Schöningh, Paderborn, 1996.

BROSZAT Martin, *Der Staat Hitlers*, dtv, München, 1995.

BROWDER Georges C., *Hitler's Enforcers. The Gestapo and the SS Security Service in the Nazi Revolution*, Oxford University Press, Oxford, 1996.

BROWNING Christopher R., *Der Weg zur «Endlösung». Entscheidungen und Täter*, Verlag J.H.W. Dietz Nachfolger, Bonn, 1998.

BRUNS-WÜSTEFELD Alex, *Lohnende Geschäfte. Die «Entjudung» der Wirtschaft am Beispiel Göttingens*, Fackelträger Verlag, Hannover, 1997.

BUBIS Ignatz ; HERZOG Roman ; SCHRÖDER Gerhard ; BLOCH Sam E., *Allocutions et discours. prononcés à l'occasion de la cérémonie commémorative du 50ème anniversaire de la libération des camps au mémorial de Bergen-Belsen le 27 avril 1995*, Université de Reims-Champagne Ardenne, 1997.

BUNTENBACH Annelie ; KELLERSOHN Helmut ; KRETSCHMER Dirk (éd.), *Ruckwärts in die Zukunft. Zur Ideologie des Neokonservatismus*, DISS, Duisburg, 1998.

BURLEIGH Michael, *Death and Deliverance. 'Euthanasia' in Germany 1900-1945*, Cambridge, University Press, Cambridge, 1995.

BURUMA Ian, *Erbschaft der Schuld. Vergangenheitsbewältigung in Deutschland und Japan*, Rowohlt, Reinbek, 1996.

CALEF Noël, *Camp de représailles*, Editions de l'Olivier/Le Seuil, Paris, 1997.

Rédigé entre 1942 et 1943 par Noël Calef en captivité en Italie, ce témoignage a déjà fait l'objet d'une première édition en 1991 sous le titre «Drancy 1941. Camp de représailles». Cette nouvelle édition présente le manuscrit dans son état original et dans sa version intégrale.

Noël Calef a été arrêté par la police française lors d'une rafle, le 20 août 1941, puis interné à Drancy. Bénéficiaire de la citoyenneté d'honneur italienne, il est ensuite remis aux Italiens pour être interné aux camps de Bardonecchia,

Tolentino et Urbisaglia. Auteur de nombreux romans et de nouvelles, le témoignage qu'il présente ici est construit comme une véritable œuvre littéraire.

CALVET Louis-Jean, *La tradition orale*, Presses Universitaires de France, Paris, 1996.

CAMUS Jean-Yves (e.a.), *Extrémismes en Europe*, Editions de l'Aube, Paris, 1997.

CAMUS Jean-Yves, *Le Front National*, les Essentiels Milan, Toulouse, 1998.

Jean-Yves Camus est politologue et dirige le rapport annuel du Centre européen de recherche et d'action sur le racisme et l'antisémitisme (CERA).

Le Front National existe depuis 25 ans. Il est avec ses 15% de voix, un parti clé de la vie politique française. Cette force politique se rattache à une tradition d'extrême droite et renaît avec la montée du chômage et la perte de confiance dans les élites et dans les institutions. Faisant porter aux étrangers la responsabilité de la crise économique, le Front National attire des électeurs de tous les milieux mais de plus en plus de travailleurs et de jeunes. Cet ouvrage nous apprend à connaître l'histoire et le programme du FN afin de pouvoir le combattre efficacement.

CANDAU Jöel, *Anthropologie de la mémoire*, Presses Universitaires de France, Paris, 1996.

CARASSO Elie, *L'échelle de Jacob. Une famille Judéo-espagnole de Salonique*, Elie Carasso, Tarascon, 1997 - Préface de Haïm Vidal Sephiha.

«C'est un panorama de la vie politique, sociale et quotidienne de Salonique (...); une symphonie de noms qui, tout au long du livre, chantent, enchantent et font pleurer, ceux qu'on retrouve également dans le *'Memorial de la Déportation'* de Serge Klarsfeld (...). C'est (...) un livre profondément humain fourmillant de petites notes touchantes sur la nature humaine (...)» (*H.V. Sephiha*).

Un roman, une quête par laquelle l'auteur remonte sa généalogie, celle d'une famille judéo-espagnole profondément blessée par ce qu'elle endura au fil du temps.

CARASSO Elie ; COHEN Marcel ; MOLHO Réna ; DE VIDAS Albert, ... *Les voix de la mémoire*, Elie Carasso, Tarascon, 1997.

Un hommage à tous les Juifs de Salonique assassinés par le nazisme. Un recueil d'articles, de témoignages, de poèmes, de lettres,... consacrés à la mémoire d'une communauté brisée par le malheur qui l'a frappée.

CARASSO François, *Primo Levi. Le parti pris de la clarté*, Editions Belin, 1997.

Une réflexion thématique approfondie sur l'œuvre de Primo Levi. Utile pour un enseignement sur la littérature et le témoignage.

CARLIER Jean-Yves ; VANHEULE Dirk ; HULLMANN Klaus ; PENA Galiano, *Qu'est-ce qu'un réfugié ?*, Editions Bruylant, Bruxelles, 1998.

CARMELLY Felicia Dr., *Shattered ! 50 Years of Silence. History and Voices of the Tragedy in Romania and Transnistria*, Abbeyfield Publishers, Scarborough Ontario, 1997.

CARMI Daniella, *Samir en Jonathan*, De Fontein, Baarn, 1997.

CASSOU Jean (dir.) ; SABILE Jacques (préface), *Le Pillage par les Allemands des Œuvres d'Art et des Bibliothèques appartenant à des Juifs en France*, Editions du Centre / CDJC, Paris, 1947.

CAYROL Jean, *Nuit et Brouillard* suivi de *De la mort à la vie*, Editions Fayard, Paris, 1997.

Enfin disponible pour la première fois en édition séparée, le remarquable texte-commentaire du film d'Alain Resnais ! Sa lecture en tant que texte en dehors des images auxquelles il était jusqu'ici inséparablement associé dans notre conscience, nous donne à voir sa puissance et sa portée propre en même temps qu'elle nous permet de voir en elle-même, la puissance évocatrice du documentaire dans son autonomie propre. Pour les enseignants qui utilisent le film d'Alain Resnais dans leurs classes, la lecture séparée du commentaire leur permettra de mieux assumer la mission pédagogique qui est la leur.

Cette publication est d'autant plus heureuse qu'elle est suivie d'un autre texte peu connu de Jean Cayrol, «De la mort à la vie». Il s'agit d'une des premières contributions sur la littérature concentrationnaire, un thème qui fait l'objet actuellement d'un grand nombre de réflexions et de publications. Nous ne pouvons que saluer ici cette initiative des Editions Fayard.

CENTRE DE PROMOTION DU LIVRE DE JEUNESSE/Seine-Saint-Denis, *Le livre blanc de toutes les couleurs*, Abécédaire illustré de Selçuk, Ed. Albin Michel, Paris, 1997.

CERVI Margherita, *Non c'era tempo di piangere*, Camera del lavoro territoriale de Reggio Emilia, Bologna, 1994.

CERVI Alcide ; NICOLAI Renato, *I miei sette figli*, Editori Riuniti, Roma, 1989.

CHAUMONT Jean-Michel, *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Editions la Découverte, Paris, 1997.

CHAUSSY, Ulrich, *Die Weiße Rose. Eine multimediale Dokumentation deutschen Widerstandes. Archiv, Ausstellung und Monographie auf CD-ROM*, Systema, München, 1995.

CHOURAQUI André, *L'Etat d'Israël*, Presses Universitaires de France, Paris, 1998.

Sont succinctement abordés, traitant de l'essentiel, toutes les étapes du développement de l'Etat d'Israël : le cadre géopolitique dans lequel celui-ci prendra place, son histoire, son essor et son développement économique.

CLAMECY Christian, *Lettre à un ami qui part pour le Front*, Arléa, Paris, 1998.

Christian Clamecy se rend compte que son ami a décidé «de partir pour le Front», d'adhérer au F.N. A travers une lettre et après de nombreuses recherches et consultations de documents, Clamecy tente de revenir aux sources et de décortiquer point par point le programme officiel du Front National. Il met ainsi en évidence les contradictions et les non-dits de ce parti pas tout à fait comme les autres et tente de dissuader son ami «de partir pour le Front» car il y a de bonnes raisons de ne pas le faire...

CLEVE Gabriele ; JAGER Margret ; RUTH Ina, *Der Spuk ist nicht vorbei. Völkischnationalistische Ideologeme im öffentlichen Diskurs der Gegenwart*, DISS, Duisbourg, 1998.

CLEVE Gabriele ; JAGER Margret ; RUTH Ina, *Schlank und (k)rank. Schlanke Körper-schlanke Gesellschaft*, DISS, Duisbourg, 1998.

CLEVE Gabriele ; RUTH, Ina ; SCHULTE-HOLTEY, Ernst ; WICHERT, Frank (éd.), «Wissenschaft Macht Politik». *Intervention in aktuelle gesellschaftliche Diskurse*, Westfälisches Dampfboot, Munster, 1997.

COGNET Bernard, *Mémoires de Révoltes et d'Espérance*, Amicale de Mauthausen, Paris, 1997.

COHEN Asher ; COHAVI Yehoyakim, *Zionist Youth Movements during the Shoah. Studies on the Shoah*, Peter Lang Verlag, Frankfurt am Main, 1995.

COHEN Asher ; COHAVI, Yehoyakim ; GELBER, Yoav, *Dapim. Studies on the Shoah*, Peter Lang Verlag, Frankfurt am Main, 1991.

COHEN Asher ; COHAVI, Yehoyakim ; GELBER, Yoav, *The Shoah and the War. Studies on the Shoah*, Peter Lang Verlag, Frankfurt am Main, 1992.

COHEN Asher ; GELBER Joav ; WARDI Charlotte (éds.), *Comprehending the Holocaust. Historical and literary Research*, Verlag Peter Lang, Frankfurt am Main, 1988.

COHEN HADRIA, Victor, *Isaac était leur nom*, Albin Michel, Paris, 1997.

COLLIN Claude, *Jeune combat. Les jeunes Juifs de la MOI dans la Résistance*, Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble, 1998.

Un ouvrage qui s'interroge sur le rôle des organisations de jeunesse de la section juive de la MOI (Main-d'Ouvre Immigrée) dans la Résistance. Une enquête qui s'appuie très largement sur les témoignages de ces jeunes engagés très tôt dans la lutte contre l'Occupant nazi et sur des documents d'époque. Un ouvrage attendu qui retrace le parcours et le combat de ces jeunes Résistants juifs trop souvent oubliés par l'Histoire.

COSSU-ALBA Yvonne, *Interdit d'oublier. Mémoires de guerre d'une enfant de déporté-résistant*, Editions Fus Art, Luisant, 1997.

COURTOIS Stéphane ; WERTH Nicolas ; PANNE Jean-Louis, PACZKOWSKI Andrzej ; BARTOSEK Karel ; MARGOLIN Jean-Louis, *Le livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression*, Editions Robert Laffont, Paris, 1997.

CZERMAK Gerhard, *Christen gegen Juden. Geschichte einer Verfolgung von der Antike bis zum Holocaust, von 1945 bis heute*, Rowohlt, Reinbek, 1997.

DE BAECQUE Antoine ; DELAGE Christian, *De l'histoire au cinéma*, Editions Complexe, Bruxelles, 1998.

Les dix contributions d'historiens et de philosophes qui composent ce livre traitent du cinéma dans ses rapports à la «vérité» de l'histoire. Le statut de cette dernière et le rôle que joue le cinéma dans le renouvellement des réflexions contemporaines sont les fils conducteurs des textes ici réunis.

DE GEEST Dirk ; ARON Paul ; MARTIN Dirk, *Hun kleine oorlog. De invloed van de tweede wereldoorlog op het literatieleven in België*, Peeters-Soma (CEGES), Leuven/Louvain, 1998.

DELATTRE Jacques, *Une Béatification qui nous concerne tous*, Jacques Delattre, Bruxelles, 1998.

DELEUZE Gilles, *Nietzsche et la philosophie*, Presses Universitaires de France - PUF, Paris, 1962.

DE MEESTER Conrad, *Sainte Edith Stein. Quel diamant !*, De Meester Conrad, Louvain, 1998.

DE SAINT AFRIQUE Lorrain ; FREDET Jean-Gabriel, *Dans l'ombre de Le Pen*, Hachette Littératures, Paris, 1998.

Entretien entre Jean-Gabriel Fredet, rédacteur en chef au 'Nouvel Observateur' et Lorrain de Saint Afrique, conseiller en communication de Jean-Marie Le Pen jusqu'à son exclusion du Front National en 1994 par Bruno Mégret. De Saint Afrique nous révèle les ambitions, les techniques, les manipulations de J.M. Le Pen. Ce livre nous met en outre en garde contre une vague extrémiste qui risque d'anéantir la plupart de nos repères démocratiques. C'est aussi un appel à la vigilance.

DESTEXHE Alain ; FORET Michel (direction), *Justice internationale : De Nuremberg à la Haye et Arusha*, Bruylant, Bruxelles, 1997.

DEOTTE Jean-Louis, *Oubliez ! Les ruines, l'Europe, le Musée*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1994.

DESPRAT Edmond-Gabriel, *Torturés à vie*, Editions Fus Art, Villenave-D'Ornon, 1996.

Edmond-Gabriel Desprat a attendu 50 ans pour se trouver des raisons de témoigner...

Cet ouvrage est témoignage d'un rescapé de Neuengamme et un hommage à tous les déportés.

DE VISSER Ellen, *Frau und Krieg. Weibliche Kriegsästhetik, weiblicher Rassismus und Antisemitismus*, Westfälisches Dampfboot, Munster, 1997.

DE WITTE Hans (réd.), *Bestrijding van racisme en rechtsextremisme. Wetenschappelijke bijdragen aan het maatschappelijk debat*, Acco, Leuven, 1997.

DE WITTE Natacha, *Exercices d'anthropologie européenne. Au sujet de la mémoire du génocide juif de 1944-45*, Bruxelles, 1992.

DIMSDALE Joel, M.D., *Survivors, Victims and Perpetrators. Essays on the Nazi Holocaust*, Taylor & Francis Publishers, Washington D.C., 1980.

DISSELNKÖTTER Andreas ; JÄGER Siegfried ; KELLERSHOHN Helmut ; SLOBODZIAN Susanne (éd.), *Evidenzen im Fluß. Demokratieverluste in Deutschland*, Duisburger Institut für Sprach und Sozialforschung - DISS, Duisburg, 1997.

DOKOUPIL Jiri Georg, *Something strange and fantastic*, Museum moderner Kunst Stiftung Ludwig Wien, Wien, 1997.

DOKUMENTATIONSARCHIV DES ÖSTERREICHISCHEN WIDERSTANDES - DÖW, *Gedenken und Mahnen in Wien 1934-1945. Gedenkstätten zu Widerstand und Verfolgung. Ewil, Befreiung. Eine Dokumentation*, Dokumentationsarchiv des Österreichischen Widerstandes, Wien, 1998.

DOUTRELEPONT Carine, *Questions de droit de l'audio-visuel européen*, Bruylant, Bruxelles, 1997.

DOUZOU Laurent ; LEROUX Bruno ; AUBRAC Raymond et Lucie ; DELARUE Jacques ; PIERRE-BLOCH Jean ; RAVANEL Serge, *La résistance en France. Une épopée de la liberté. Histoire interactive de la résistance en France de 1940 à 1944 - CD-ROM*, Ed. Montparnasse Multimedia, Paris, 1997.

Présenté sous la forme d'une encyclopédie traitant de la Résistance en France, ce cédérom, construit autour de trois axes - l'Épopée, les Aventures, la Découverte - est un outil intéressant permettant de découvrir cette page essentielle de notre Histoire. Bertie Albrecht, Henri Frenay, Jean Moulin, De Gaulle, Manouchian, le colonel Remy, les époux Aubrac reprennent vie ici. La voix de Radio Londres, de Radio Paris, le journal intime de Jean Guéhenno et l'Ephéméride de Pierre Limagne rendent perceptibles les signaux de l'époque.

DLUGOBORSKI Waclaw (éd.), *Sinti und roma in KL Auschwitz-Birkenau 1943-44. Vor dem Hintergrund ihrer Verfolgung unter der Naziherrschaft*, Verlag des staatlichen Museums Auschwitz-Birkenau, Oswiecim, 1998.

Ce volume réunit une série d'articles sur les tziganes à Auschwitz et leur persécution. De façon plus précise, il étudie les persécutions des tziganes dans le IIIème Reich et dans les pays occupés, le quotidien des tziganes à Auschwitz et le problème de leur indemnisation.

DRESDEN Sem, *Extermination et littérature. Les récits de la Shoah*, Editions Nathan, Paris, 1997 (traduit du néerlandais par M. Lescot - titre original, *Vervolging, vernietiging, literatuur*, 1991).

Depuis quelques années déjà les préoccupations littéraires autour des récits de la Shoah se font pressantes et éclairent de façon particulièrement intéressante notre perception de l'événement. La traduction en français du travail de Sem Dresden s'ajoute à un dossier déjà important et contribue de façon efficace à une meilleure connaissance des termes du débat, notamment pour ce qui est des rapports entre historiographie et littérature ainsi qu'en ce qui concerne l'élucidation du genre littéraire appelé «littérature de guerre». Sans nullement sacrifier aux problèmes théoriques et méthodologiques de fond, l'auteur nous propose l'analyse d'un grand nombre d'ouvrages littéraires - chroniques, témoignages, récits, fictions - consacrés à ce sujet. En dépit des diffi-

cultés que rencontre la littérature pour approcher cette tragédie humaine, en dépit aussi de l'avis de tous ceux qui, suspicieux, lui dénie toute capacité en la matière et prônent face à l'exprimable, le silence absolu, l'auteur tente de nous montrer que le projet littéraire ne saurait abdiquer devant cette impossibilité, aspiré comme il est par cette impossibilité même : «Malgré ses insuffisances, le langage est le seul moyen dont nous disposions, infiniment précieux, car capable d'exprimer sa propre impuissance face à l'inexprimable. La littérature de guerre est directement concernée par cette problématique». (p. 197). Aussi, à l'encontre de tous ceux qui soupçonnent la littérature de «travestir» l'indicible de l'expérience, l'auteur prévient : «souligner constamment que persécution et extermination sont inexprimables - et elles le sont en effet - n'implique nullement que seul le silence total peut leur rendre justice ou témoigner d'un réel respect pour les victimes et les morts vivants qui peuplaient les camps» (p. 206).

DROHE Anita et élèves, *Papon est-il responsable du silence de Jean Lagneau ?*, Editions Mémor, Bruxelles, 1998.

Un «petit» ouvrage intelligemment construit qui suscite nombre de questions et de réflexions sur la Résistance et sur la Collaboration. Une «fiction» étonnante qui force à repenser le sens de la responsabilité historique et les limites de l'histoire telle qu'elle s'écrit et se transmet. Un travail réalisé par des jeunes, certes, mais qui s'adresse à tous tant le champ de lecture qu'il propose est immense. Un travail, surtout, qui en suppose (et en impose) un autre de la part du lecteur tant sont vastes les espaces de réflexion et de discussion qu'il instaure. Un livre à lire, à faire lire, mais surtout à discuter, explorer, utiliser,... Bref, une excellente base de travail pour transmettre, enseigner l'histoire au départ des histoires, mais qui suppose tout de même, pour pouvoir l'aborder, de maîtriser certains acquis historiques de premier ordre.

DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Editions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1998.

DURLACHER G. L., *Verzameld Werk*, Meulenhoff, Amsterdam, 1997.

EBAN Abba, *Mon peuple - histoire du Peuple Juif*. Tome I, Buchet / Chastel, Paris, 1975.

ECO Umberto ; MARTINI Carlo Maria, *Croire en quoi ?*, Payot et Rivages, Paris, 1998.

EJNES Serge, *Histoire des Juifs de Reims pendant la Seconde Guerre mondiale*, Editions S. Ejnès, Reims, 1995
- Préface de Serge Klarsfeld.

C'est un saisissant travail de mémorialiste. Témoignages et documents soigneusement présentés permettant au lecteur de restituer la tragédie de la communauté juive de Reims durant les années noires. Très utile en tant qu'outil et document pédagogique.

ELEY Geoff, *Wilhelminismus, Nationalismus, Faschismus. Zur historischen Kontinuität in Deutschland*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1996.

ELSEN Beatrijs, a) *Peace as a Human Right* ; b) *Western Europe : A warless society ?* ; c) *A model army*, Gent, 1997.

ENGELMANN Bernt, *Bis alles in Scherben fällt. Wie wir die Nazizeit erlebten. Band 2. 1939-1945*, Steidl, Göttingen, 1997.

ENGELMANN Bernt, *Die unfreiwilligen Reisen des Putti Eichelbaum*, Steidl, Göttingen, 1996.

ENGELMANN Bernt, *Im Gleichschritt marsch. Wie wir die Nazeit überlebten. Band 1. 1933-1939*, Steidl, Göttingen, 1997.

ENGELMANN Bernt, *Wir haben ja den Kopf nach fest auf dem Hals. Die Deutschen zwischen «Stunde Null» und Wirtschaftswunder Band 3. 1945-1948*, Steidl, Göttingen, 1997.

ERDMANN Karl Dietrich, *Gebhardt. Handbuch der deutschen Geschichte Band 20 : Deutschland unter der Herrschaft des Nationalsozialismus 1933-1939*, DTV, München, 1996.

ERLER Hans ; EHRlich Ernst, Ludwig ; HEID Ludger (Hg.), *« Meinetwegen ist die Welt erschaffen ». Das intellektuelle Vermächtnis des deutschsprachigen Judentums 58 Portraits*, Campus, Frankfurt am Main, 1997.

ESCH Michael G. ; GRIESE Kerstin ; SPARING Frank ; WOELK Wolfgang (éds.), *Die Medizinische Akademie Düsseldorf im Nationalsozialismus*, Klartext, Essen, 1997.

EZERGAILIS Andrew, *The Holocaust in Latvia 1941-1944. The missing Center*, The United States Holocaust Memorial Museum, Washington, 1996.

FELDMANN Christian, *Edith Stein. Juive, athée, moniale*, Editions Saint-Augustin, Saint Maurice, 1998.

Née au sein d'une famille juive allemande en 1891, Edith Stein devint l'assistante du Professeur Husserl et obtint un doctorat en philosophie. Tirillée entre athéisme et foi, recherchant en elle-même l'expression d'une vérité sincère, elle entre au Carmel de Cologne en 1933. Réfugiée au Carmel d'Echt, aux Pays-Bas, en 1938, elle est arrêtée le 2 août 1942 pour être déportée et gazée à Auschwitz. Sa grande œuvre philosophique «L'Être fini et l'Être éternel» paraît en 1950. Figure de proue de la réconciliation des chrétiens avec les Juifs, le Pape Jean-Paul II la proclame bienheureuse en 1997 dans la perspective de sa canonisation.

FERRO Marc, *Revivre l'Histoire*, Liana-Levi Arte EDT, Lonrai, 1995.

Une série de lettres choisies et présentées par l'auteur autour de son émission «Histoire parallèle». Des témoignages et réflexions de téléspectateurs sur la Seconde Guerre mondiale. Des portraits qui décrivent, ravivent, interrogent, le vécu des Français et celui des Allemands sous le nazisme. Une autre façon de présenter et de se représenter l'histoire des années 1940-1945.

FIEDERER Helmut, *Rapport provisoire : les Kommandos du KZ Mauthausen dans les Reichswerke «Herman Göring» - Linz. Rapport pour le conseil central des délégués du personnel du konzern VA TECH*, Rapport pour le Conseil central des délégués du personnel du konzern VA TECH, Linz, 1998.

FIGLET Charles R. (éd.), *Trauma and its Wake. Volume II : Traumatic Stress Theory, Research and intervention*, Ed. Brunner/Mazel Publishers, New York, 1986.

FINLEY Moses I., *Mythe, Mémoire, Histoire*, Editions Flammarion, Paris, 1981.

FINZI Roberto, *L'antisémitisme du préjugé au génocide*, XXème siècle-Casterman-Giunti, Florence, 1997.

Richement illustré, le texte relève les expressions les plus significatives de l'antisémitisme «moderne» dont furent victimes les Juifs d'Europe. L'approche à la fois théorique et pratique des faits portés à notre connaissance sont présentés comme exemplaires d'une situation beaucoup plus générale. Les principaux chapitres abordent les problématiques de la vie dans les ghettos, l'affaire Dreyfus, les pogroms en Europe de l'Est et en Russie, l'affaire du Protocole des Sages de Sion, l'avènement du IIIème Reich, les déportations et l'extermination, Auschwitz, l'antisémitisme dans l'après-guerre, les Juifs dans la Russie des Soviets et aux Etats-Unis.

FLAUSS Jean-François ; SALVIA Michel (éd.), *La convention européenne des droits de l'homme : Développements récents et nouveaux défis*, Bruylant, Bruxelles, 1997.

FONDAZIONE CENTRO DI DOCUMENTAZIONE EBRAICA CONTEMPORANEA, *Il ritorno alla vita : vicende e diritti degli ebrei in Italia dopo la seconda guerra mondiale*, Giutina-Fondazione Centro di Documentazione Ebraica Contemporanea, Milano/Firenze, 1998.

FONTAINE Nicole, *Exercices d'Ethnologie Européenne : La Transmission orale de la seconde guerre mondiale*, Bruxelles, 1992.

FORGES Jean-François, *Eduquer contre Auschwitz. Histoire et Mémoire*, ESF éditeur, Paris, 1997.

FOURRIER Jules, *Rote Saat. Eine politische Autobiographie. Reihe : Unerwünschte Bücher zum Faschismus Nr.2*, Ahriman - Verlag, Freiburg, 1991.

FRANKL Adolf, *Visionen aus dem Inferno*, München, 1997.

FRIANG Brigitte, *Regarde-toi qui meurs*, Editions du Félin, Paris, 1997.

En 1943, Brigitte Friang, alors âgée de 19 ans, fait ses débuts dans la Résistance. En 1944, elle est arrêtée, interrogée par la Gestapo, internée à Fresnes, déportée à Ravensbrück puis à Zwodau.

En 1945, lors de son retour des camps, Brigitte Friang dira qu'elle a «songé au couvent ou au suicide». Elle n'abandonnera pourtant jamais le combat : en 1954, on la retrouve à Dien Bien Phu ; en 1956, à Suez ; en 1967, au Sinai, lors de la guerre des Six Jours...

L'ouvrage de Brigitte Friang retrace ce parcours rempli d'espoirs, de passions, de désarrois, de luttes pour la vie. «Et d'avoir appris, à vingt ans, la précarité de la vie, me l'a rendue plus goûteuse», dira-t-elle.

FRIEDLANDER Henry, *Der Weg zum NS-Genozid. Von der Euthanasie zur Endlösung*, Berlin Verlag, Berlin, 1997.

FRIEDLÄNDER Saul, *L'Allemagne nazie et les Juifs. 1. Les années de persécution (1933-1939)*, Seuil, Paris, 1997.

FRIEDRICH Jörg, *Das Gesetz des Krieges. Das deutsche Heer in Russland 1941-1945. Der Prozeß gegen das Oberkommando der Wehrmacht*, Piper, München, 1996.

FRISTER Roman, *Zelfportret met Litteken*, Uigeverij Contact, Nederland, 1998.

FRYDMAN Sarah, *La Marche des vivants*, Ed. Albin Michel, Paris, 1997.

Un roman qui aborde le thème du retour des camps, de la réadaptation, de la resocialisation,... mais aussi celui de la diversité des convictions politiques et religieuses liées à la judaïté.

FURET François, *Das Ende der Illusion. Der Kommunismus in 20. Jahrhundert*, Piper Verlag, München, 1996.

Aujourd'hui, après la fin du communisme soviétique, François Furet écrit sur ce qu'il considère comme «le passé de l'illusion». Son ouvrage revêt la forme d'une accusation contre le communisme qui, pour l'auteur, a commencé par être un idéal avant de dégénérer vers le stalinisme et ses crimes. Le stalinisme représente pour Furet la «période la plus accomplie» du communisme.

GALLER Sandra, *Travaux pratiques pour le cours d'Ethnologie Européenne. Thème : La mémoire du génocide nazi*, Bruxelles, 1992.

GAMET André ; CHARDERE Bernard (introduction), *Lyon, d'ombre et de lumière 1937-1950*, Editions de la

Martinière / Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, Paris, 1997.

Cet ouvrage est une collection de photos, souvent inédites, qui nous rappelle la vie à Lyon durant l'occupation et dans l'immédiat après-guerre. Nous y découvrons la vie de tous les jours et la reconstruction de la ville.

GARRIGAUD, G. ; IBANEZ, V. ; HYGONENQ, S. ; CORREDOR, E. ; BALSSA, H., *Les Camps de Concentration*, s.d.

GAUTHIER Nicole, *L'Extrême droite. Un danger pour la démocratie ?*, Ed. Casterman, Tournai, 1998.

Petit manuel très concis nous parlant de la poussée extrémiste ; l'Affaire Dreyfus ; Marras et l'Action française ; l'entre-deux-guerres ; l'extrême droite européenne aujourd'hui ; les chiffres ; les démocraties à l'épreuve ; les passagers clandestins d'Internet ; le cas français : le Front National ; les réseaux frontistes ; le FN a-t-il un programme ? Qui vote FN et pourquoi ? ; Interviews : Vivre à Toulon sous Le Pen ; l'Autriche et l'extrême droite, le Front national et les jeunes.

GENGER Angela, *Aspekte jüdischen Lebens - In Düsseldorf und am Niederrhein.*, Mahn- und Gedenkstätte, Düsseldorf, 1997.

GESELLSCHAFT ZUR BETREUUNG VON AUSCHWITZ (éd.), *Memento Auschwitz. Sonderheft*, Gesellschaft zur Betreuung von Auschwitz, Warshau/Varsovie/Warszawa, 1998.

GHERARDI Renzo, *Il Campo*, Nuovagrafica Fotografia, Capri, 1996.

GIBERTONI Roberta ; MELODI Annalisa (dir.), *Il Museo Monumento al Deportato a Carpi*, Electa, Venezia, 1997.

GILBERT Gustave M., *Nürnberger Tagebuch. Gespräche der Angeklagten mit dem Gerichtspsychologen*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1996.

GILLEN Eckhard (éd.), *Deutschlandbilder. Kunst aus einem geteilten Land*, DuMont, Köln, 1997.

GILSON Anne-Laure, *Travail de séminaire en Ethnologie Européenne : La transmission de la mémoire 40-45*, Bruxelles, 1992.

GOURAND Joseph, *Les cendres mêlées*, Le Cherche midi, Paris, 1996 - Préface de Serge Klarsfeld.

Joseph Gourand et ses proches sont arrêtés lors d'une rafle, internés à Drancy puis déportés à Auschwitz en 1944.

L'auteur livre ici le récit de sa survie à Auschwitz, sa confrontation avec l'horreur des camps nazis, leur organisation, les sélections de la mort, la très pénible séparation d'avec les siens... Ce témoignage, d'une sobriété et d'une clarté assez déconcertantes, décrit sans détours ce que fut l'enfer d'Auschwitz et l'immense difficulté d'en revenir.

GÜTH Werner A. ; KEMPF Johannes, *Zachor. Ein Buch des Gedenkens. Zur Erinnerung an die jüdische Gemeinde Hachenburg*, Selbstverlag der Stadt Hachenburg, Hachenburg, 1989.

Ecrire l'histoire juive suppose que l'on recompose le puzzle des histoires régionales. Le présent ouvrage, qui décrit l'histoire de la communauté juive à Hachenburg, une petite ville en Westerwald, constitue une des pièces de ce puzzle.

GRAND Odile, *Couleur citron, côté cœur*, Anne Carrière, Paris, 1996.

Récit. L'histoire d'une petite fille qui ne peut pas dire qu'elle est juive et qu'on envoie à la campagne dans le nord de la France. L'histoire d'une petite fille cachée dont le père sera déporté à Auschwitz et y mourra. L'histoire d'une petite fille qui a survécu et continué à exister malgré la trouille et le chagrin.

GRAND Odile, *Gelb-auf dem herzen getragen*, Ullstein, Berlin, 1997 (traduit du français par Susanne Alge).

GRAF Karin, *Zitronen aus Kanada. Das Leben mit Auschwitz des Stanislaw Hantz*, Verlag des staatlichen Museums Auschwitz-Birkenau, Oswiecim, 1998.

Ce livre est né des entretiens entre l'auteur et Stanislaw Hantz, rescapé d'Auschwitz. Karin Graf raconte l'histoire de S. Hantz en le citant très souvent et en remplaçant le récit dans le moment de l'interview. Aussi l'auteur donne-t-elle une image très vivante du témoin et de son histoire.

Illustré par de nombreuses photos artistiques, cet ouvrage confère une nouvelle dimension.

GREGOIRE Jocelyn, *Prérapport de l'Archivage informatisé. Amicale des Ex-Prisonniers politiques d'Auschwitz - Camps et prisons de Silésie*, Bruxelles, 1990.

GREGOR Neil, *Stern und Hakenkreuz. Daimler-Benz im Dritten Reich, Propyläen*, Berlin, 1997.

GROS Louis, *La Margasse. Les jours heureux passent trop vite...*, Mercury, 1996.

GROßMANN Alois, *Stacheldraht. Ein Kriegsgefangener erinnert sich*, Haag & Herchen, Frankfurt am Main, 1992.

GROSSMAN Wassili ; EHRENBURG Ilja, *Das Schwarzbuch. Der Genozid an den sowjetischen Juden*, Rowohlt, Reinbek, 1994.

GRYNBERG Anne, *Vers la terre d'Israël*, Editions Gallimard, Paris, 1998.

Cet ouvrage abondamment illustré retrace l'évolution de la diaspora juive, l'histoire de la Palestine, celle de la création de l'Etat d'Israël, de ses vagues d'immigration et de son développement jusqu'à nos jours. Fort bien documenté, cet ouvrage se décante ici en une multitude d'histoires où s'illustrent une mosaïque de populations et de communautés.

GUICHETEAU Gérard, *Papon Maurice ou la continuité de l'état*, Editions Mille et une Nuits, Paris, 1998.

Maurice Papon, après avoir suivi des études de Droit et de Philo, effectua une carrière de haut fonctionnaire tant avant que durant et après le régime de Pétain. Tout en relatant ce parcours, l'auteur constate que les élites restent l'expression la plus parfaite de la continuité d'un appareil d'Etat fortement centralisé et s'interroge sur la quintessence du «mythe fondateur» de la France contemporaine perpétué par les gaullistes.

GUILBAU Brigitte, *Le Souvenir de la Mémoire. Résultats, Conséquences et Projections*, 1997.

GUTTMAN David ; WIEHN Erhard Roy, *Schwierig Heimkehr. Leben und Leiden in Ungarn, dann auf der 'Exodus' und zurück über Bergen-Belsen nach Tel Aviv.*

Jüdische Schicklale 1944-1948, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997.

HACKETT David. A, *Der Buchenwald-Report. Bericht über das Konzentrationslager Buchenwald bei Weimar*, C.H. Beck, München, 1996.

C'est la première fois que ce rapport sur le camp de Buchenwald paraît dans sa version originale, c'est-à-dire en allemand. Rédigé par des ex-prisonniers (à l'attention de l'officier américain Rosenberg pour sa Commission d'Enquête) dans le but de témoigner de la situation dans le camp de Buchenwald, ce rapport constitua le premier témoignage de 168 prisonniers de Buchenwald interrogés. Ce rapport fut l'une des principales sources d'E. Kogon pour son livre «L'Etat SS».

HÆSTRUP Jorgen, *Le mouvement de la Résistance Danoise 1940-45*, Direction Générale de Presse et d'Information du Ministère danois des Affaires étrangères, Copenhague, 1995.

HAMBURGER INSTITUT FÜR SOZIALFORSCHUNG, *Besuch einer Ausstellung. Die Ausstellung «Vernichtungskrieg verbrechen der Wehrmacht 1941 bis 1944» in Interview und Gespräch*, Hamburger Edition, Hamburg, 1998.

L'exposition «Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941 bis 1944» («Guerre d'extermination. Crimes de la Wehrmacht de 1941 à 1944») qui circule d'une ville à l'autre en Allemagne et en Autriche, a suscité, dans ces deux pays, des réactions très différentes. A l'occasion de la présentation de cette exposition à Berlin, Potsdam et Stuttgart, les organisateurs ont demandé que l'on interviewe les visiteurs. Cet ouvrage publie les interprétations de ces interviews par dix chercheurs qui les replacent dans un contexte spécifique.

HANKEL Gerd ; STUBY Gerhard (éd.), *Strafgerichte gegen Menschheitsverbrechen. Zum Völkerstrafrecht 50 Jahre nach den Nürnberger Prozessen.*, Hamburger Edition, Hamburg, 1995.

HARTMANN Erich, *In the Camps*, W.W. Norton & Company, London, 1995.

HAULOT Arthur, *Les Cahiers de Présence et Action culturelles : Lettre à un jeune socialiste*, Présence et Action culturelles asbl, Bruxelles, 1998.

HECTOR GROS ESPIELL AMICORUM LIBER, *Persona humana y derecho internacional - Personne humaine et droit international - Human person and international law*, 2 vol., éd. Bruylant, Bruxelles, 1997.

HEER Hannes ; NAUMANN Klaus, *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941-1944*, Zweitausendeins, Frankfurt am Main, 1997.

HEIDEGGER Martin, *Correspondance avec Karl JASPERS 1920-1963/Correspondance avec Elisabeth BLOCH-MANN 1918-1969*, Gallimard, Paris, 1996.

HEIL Johannes ; ERB Rainer (éd.), *Geschichtswissenschaft und Öffentlichkeit. Der Streit um Daniel J. Goldhagen*, Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1998.

Le livre «Les bourreaux volontaires de Hitler» a provoqué de vives réactions et nombre de discussions. L'accueil qui lui fut réservé varia très fortement d'un pays à l'autre. Cet ouvrage rassemble des articles réalisés par des chercheurs allemands, américains et israéliens qui nous éclairent davantage sur l'accueil qui fut réservé à l'ouvrage dans les différents milieux scientifiques et par le grand public.

HENIG Ruth, *De oorzaken en achtergronden van de tweede wereldoorlog*, Babel Boeken, Amsterdam, 1997.

HERBERT Ulrich, *Werner Best. Radikalismus, Weltanschauung und Vernunft*, Stiftung Topographie des Terrors/Verlag Willmuth Arenhövel, Berlin, 1997.

HERBERT Ulrich (éd.), *Nationalsozialistische Vernichtungspolitik 1939-1945. Neue Forschungen und Kontroversen*, Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1998.

Issu d'un séminaire de l'Université de Freiburg en Brisgau, cet ouvrage comprend des articles relatifs à l'extermination des Juifs en Europe de l'Est, tels ceux de Christopher R. Browning (concernant son désaccord avec Goldhagen), de Götz Aly (sur sa logique des Ministères qui projetèrent l'extermination) et de Walter Manoschek (sur l'extermination des Juifs en Serbie).

HEYL Matthias, *Erziehung nach Auschwitz. Eine Bestandsaufnahme - Deutschland, Niederlande, Israel, U.S.A.*, Krämer, Hamburg, 1997.

«Eduquer après Auschwitz» c'est «Eduquer sur Auschwitz». L'auteur analyse l'état de l'éducation scolaire en Allemagne, aux Pays-Bas, en Israël et aux Etats-Unis, au niveau pédagogique, historique et psychologique. L'analyse comparative qui utilise nombre de tableaux se veut fonctionnelle et claire.

HERZBERG J. Abel, *Amor Fati*, Bergen-Belsen, Lohheide, 1998.

HERZBERG J. Abel, *Zweistromland*, Bergen-Belsen, Lohheide, 1998.

HERZ-KESTRANEK Miguel ; ARNBOM Marie-Thérèse, ... *also hab ich nur mich selbst ! Stefan Herz-Kestranek - Stationen eines großbürgerlichen Emigranten 1938-1945*, Böhlau, Wien, 1997.

HESSING Jacob (éd.), *Jüdischer Almanach 1996 / 5756 des Leo Baeck Instituts*, Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1995.

HILBRINK Coen, *De Ondergrondse. Illegaliteit in Overijssel 1940-1945*, Sdu Uitgevers, Den Haag, 1998.

HILLGRUBER Andreas, *Der 2. Weltkrieg 1939-1945. Kriegsziele und Strategien der großen Mächte*, Verlag W. Kohlhammer, Stuttgart, 1996.

HILSCHER Elke ; KREIENFELD Rita ; VAN DOORNE Selma, *Überlebensgeschichten. Kreuzwegstationen 1933-1945 in den Niederlanden und Belgien*, Oberstadtdirektor der Stadt Hamm, Stadtarchiv, Hamm, 1991.

HOBSBAWM Eric, *Das Zeitalter der Extreme. Weltgeschichte des 20. Jahrhunderts*, dtv-Deutscher Taschenbuch Verlag, München, 1998.

HOFER Walther ; CALIC Edouard ; GRAF Cristoph ; ZIPFEL Friedrich ; BAHAR Alexander (éd.), *Der Reichstagsbrand. Eine wissenschaftliche Dokumentation*, Ahriman-Verlag, Freiburg, 1992.

HOFFMANN Detlef (éd.), *Das Gedächtnis der Dinge, KZ-Relikte und KZ-Denkmäler 1945-1995*, Campus, Frankfurt am Main, 1998.

HOHEISEL Horst, *Aschrottbrunnen*, Fritz Bauer Institut, Frankfurt am Main, 1998.

HOLOCAUST MEMORIAL MUSEUM, *In pursuit of justice : examing the evidence of the Holocaust*, Washington, United States Holocaust Memorial Museum, 1996.

HOLOCAUST MEMORIAL MUSEUM, *Liberation 1945*, Washington, United States Holocaust Memorial Museum, 1996.

HUMOLDT Wilhelm von ; (DE HUMBOLDT Guillaume), *Considérations sur l'histoire mondiale. Considérations sur les causes motrices dans l'histoire mondiale. La tâche de l'historien*, Presses Universitaires de Lille, Lille, 1985.

HUND Wulf D. (éd.), *Zigeuner - Geschichte und Struktur einer rassistischen Konstruktion*, DISS, Duisburg, 1996, 153 p.

IANCU Carol, *Les Juifs en Roumanie (1919-1938). De l'émancipation à la marginalisation*, Peeters, Paris-Louvain/Leuven.

Un ouvrage très largement documenté qui fait suite à deux précédentes contributions sur le sujet par le même auteur «Les Juifs en Roumanie (1866-1919). De l'exclusion à l'émancipation», publié en 1979 ; «L'émancipation des Juifs de Roumanie (1913-1919)», publié en 1992.

Une recherche très exhaustive et une documentation particulièrement abondante caractérisent cet ouvrage dont l'auteur est Professeur à l'Université Paul Valéry de Montpellier. Un travail incontournable pour qui veut mieux saisir l'histoire de la judaïté, mais aussi celle de l'antisémitisme, en Roumanie.

INSTITUT FÜR STADTGESCHICHTE (éd.), *Lindenstraße. Gestapozentrale und Widerstand*, Campus, Frankfurt am Main, 1996.

De 1941 à 1945 le siège de la Gestapo à Francfort était situé dans une villa au numéro 27 de la Lindenstrasse. Des Juifs, des Tziganes, des homosexuels et des Résistants y furent torturés. Cet endroit est resté le symbole de la peur, du mal, de l'atrocité et de l'horreur pour beaucoup qui y ont échappé. Des chercheurs et des victimes nous relatent l'horrible histoire de cette maison.

IPEMA Jan, *In dienst van Leviathan - Ernst Jünger tijd en werd 1895-1932*, Uigeverij Aspekt, Nieuwegein, 1997.

ISAAC Jules, *Genèse de l'antisémitisme*, Editions 10/18, Paris, 1998.

Faisant suite à son ouvrage intitulé «Jésus et Israël», l'auteur poursuit ses relevés et analyses des traces d'un antisémitisme séculaire. Débutant par l'histoire de l'exode des Juifs d'Egypte et parcourant les civilisations du bassin méditerranéen, l'ouvrage s'achève au terme du premier millénaire chrétien. Une interrogation cruciale cisèle l'ouvrage en filigrane : Comment la religion d'amour a-t-elle pu engendrer son contraire ?

JÄGER Margret ; CLEVE Gabriele ; RUTH Ina ; JÄGER Siegfried, *Von deutschen Einzeltätern und ausländischen Banden. Medien und Straftaten. Mit Vorschlägen zur Vermeidung diskriminierender Berichterstattung*, Duisbruger Institut für Sprach-und Sozialforschung - DISS, Duisburg, 1998.

JÄGER Siegfried ; KRETSCHMER Dirk ; CLEVE Gabriele, *Der Spuk ist nicht vorbei. Völkisch-nationalistische Ideologeme im öffentlichen Diskurs der Gegenwart*, DISS, Duisburg, 1998.

JEANNENEY Jean-Noël, *Le passé dans le prétoire. L'historien, le juge et le journaliste (le Procès de Maurice Papon)*, Editions du Seuil, Paris, 1998.

JENKE Karl Heinz, *Ermordet und ausgelöscht. Zwölf deutsche Antifaschisten. Reihe : Unerwünschte Bücher zum Faschismus Nr. 8*, Ahriman-Verlag, Freiburg, 1995.

JOHN, Kirsten, *«Mein Vater wird gesucht...». Häftlinge des Konzentrationslagers in Wewelsburg*, Klartext, Essen, 1996.

JOSEPHS Jeremy ; BECHHÖFFER Susi, *Rosas Tochter - Bericht über eine wiergefundene Kindheit*, Piper Verlag, München, 1998.

Otto Hald quitte son épouse Rosa Bechhöfer au moment où il apprend qu'elle attend des jumelles. Susi et Lotte naissent en 1936 et seront abandonnées dans un orphelinat. En 1939, faisant partie d'un transport d'enfants, elles gagnent l'Angleterre où elles sont prises en charge par la famille d'un Pasteur qui leur donne des noms anglais. D'autres malheurs les attendent. Tandis que Lotte meurt d'un cancer, Susi est violée par son beau-

père. Cette dernière se met ensuite en quête de son passé et découvre que sa mère a été assassinée à Auschwitz...

JOUVE Thérèse, *La mémoire de l'oubli*, Opales, Bordeaux, 1996.

Roman. Marion se rend en Israël pour y rencontrer sa demi-sœur Jordana, rescapée de l'Holocauste. En accompagnant sa sœur dans le dédale obscur et douloureux de ses souvenirs, Marion reconstituera le puzzle familial déchiré par le nazisme et parviendra à affronter sa propre identité.

KAES René ; RUIZ CORREA O. ; DOUVILLE O. ; EIGUER A. ; MORO M.R. ; REVAH-LEVY A. ; SINATRA F. ; DAHOUN Z. ; LECOURT E., *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, Ed. Dunot, Paris, 1998.

KAIENBURG Hermann, *Das Konzentrationslager Neuengamme 1938-1945*, J.H.W. Dietz Nachf., Bonn, 1997.

L'auteur traite dans cet ouvrage de l'évolution du système concentrationnaire depuis la création des premiers camps en 1938 et l'utilisation des prisonniers dans l'industrie de guerre. Il nous parle ensuite du développement du camp de Neuengamme, de sa création en 1938 comme sous-camp du KZ Neuengamme et de son indépendance en 1940 pour devenir camp principal. Cette description est complétée par des extraits de témoignages, des documents historiques ainsi que par des dessins et des photos.

KAIENBURG Hermann, «*Vernichtung durch Arbeit*» : *Der Fall Neuengamme ; die Wirtschaftsbestrebungen der SS und ihre Auswirkungen auf die Existenzbedingungen der KZ-Gefangenen*, J.H.W. Dietz Nachf., Bonn, 1991.

Ce travail de Hermann Kaienburg nous relate l'histoire du camp de Neuengamme. De 1938 à 1945 plus de 106.000 prisonniers connurent l'enfer de ce camp de concentration, le plus important au nord de l'Allemagne. Jusqu'à aujourd'hui, les sources historiques les plus connues sur Neuengamme sont les témoignages. L'auteur nous donne le résultat de ses recherches sur les camps nazis et étudie leur signification dans l'économie du IIIème Reich.

KAISER Enst ; KNORN Michael, «*Wir lebten und schliefen zwischen den Toten*» - *Rüstungsproduktion*,

Zwangsarbeit und Vernichtung in den Frankfurter Adlerwerken, Campus, Frankfurt am Main, 1996.

KALMAR János ; GRÖZINGER Elvira, *Bauet Häuser und wohnt darin. Spuren jüdischen Lebens in Mittel- und Osteuropa*, Umschau Buchverlag Breidenstein, Frankfurt am Main, 1996.

KALTER Joachim ; WIEHN Erhard Roy, *Eine Jüdische Odyssee. Von Leipzig nach Polen abgeschoben und deutsche Lager überlebt. Ein Bericht 1938-1946 / A Jewish Odyssey. Deportation from Leipzig to Poland and Survival in German Camps. A Report 1938-1946*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997.

KAMINSKI H.E., *Céline en chemise brune*, Ed. Mille et une nuits, Paris, 1997.

KARNY Miroslav ; KARNA Margerita ; LORENCOVA Eva (éd.), *Terezinské studie a dokumenty*, Nadace Terzinska iniciativa, Prag, 1998.

KEMP Annik, *Séminaire d'Ethnologie Européenne. La transmission de la mémoire du génocide nazi à travers les lieux et les milieux de la mémoire*, Bruxelles, 1992.

KERTESZ Imre, *Être sans destin*, Actes Sud, Paris, 1998.

Né dans une famille juive de Budapest en 1929, Imre Kertész a été déporté en 1944, à l'âge de quinze ans, à Auschwitz puis à Buchenwald. Il est libéré en 1945. Depuis 1953, il se consacre à l'écriture et à la traduction. Mis au ban de la Hongrie communiste, ignoré par le milieu littéraire à sa parution en 1975, Etre sans destin renaît après la chute du mur. Enfin reconnu, Imre Kertész a, depuis, reçu plusieurs prix prestigieux tant en Hongrie qu'en Allemagne.

De son arrestation, à Budapest, à la libération du camp, il nous raconte son grand voyage vers les camps de la mort. D'abord, il connut la séparation familiale lors du départ de son père pour un camp de travail et le bouleversement de sa vie quotidienne. Deux mois après le départ de son père, il fut lui-même appelé à contribuer à l'économie du Reich. C'est alors qu'il fut arrêté et finalement déporté à Auschwitz, où il ne restât que trois jours avant de reprendre la route pour Buchenwald.

Le narrateur nous décrit alors les divers moments de sa captivité gravés dans sa mémoire. Il s'arrête sur tous les portraits qu'il a pu rencontrer, il repère minutieusement les traits de caractère et analyse finement les situations. Le débarquement du train et l'arrivée au camp sont placés sous le signe de l'irréalité et de la stupeur. Irréalité et stupeur de voir quel merveilleux cadre semblait vouloir les accueillir et de voir, également, quel étrange visage présentaient les détenus qui se trouvaient là : quels crimes avaient dû donc pu commettre ces hommes pour devenir si repoussants ? Rapidement, après avoir connu le passage aux douches et à la désinfection, lui-même se verra obligé de porter une tenue de bagnard. Il s'interroge et cherche, en vain, une réponse rationnelle à l'étrangeté de la situation : «Tout au début, je me sentais, comment dirais-je, comme un visiteur en prison- ce qui est tout à fait compréhensible et dû à nos habitudes trompeuses qui sont, en dernière analyse, celles de la nature humaine, je crois». Il nous décrit le camp des Tziganes, la musique, également présente à Auschwitz, et puis d'autres choses qu'il s'agit pour nous de sentir et de percevoir à travers les sensations multiples que nous dépeint le narrateur : «Les jours suivants, dit-il,(...) m'ont laissé des souvenirs moins détaillés, mais plutôt une couleur, un sentiment, pour ainsi dire une impression générale». Il apprit, en compagnie d'un ami fidèle, les différents préceptes devant être le plus souvent possible respectés pour s'assurer une plus longue survie : «J'observais Bandi Citrom et je tâchais de mettre en pratique ce que j'apprenais, toutes ces connaissances très utiles dans la vie d'un détenu. Ainsi, que dans notre garde-robe, les chaussettes russe ne sont pas des mouchoirs, comme je l'avais cru pendant un certain temps ; que pendant l'appel ou la marche, seul le milieu de la rangée est sûr ; que même pendant la distribution de la soupe, plutôt que devant, il vaut mieux se placer derrière (...). Ensuite, il connut Buchenwald puis le camp de Zeitz où il éprouva tous les bienfaits de l'imagination et toute la douleur d'un corps affamé, ne devenant plus qu'un trou, un énorme gouffre hallucinant. L'anesthésie affective fut inévitable et le corps devint un élément indépendant de sa raison : «j'ai senti que quelque chose s'était irrémédiablement brisé en moi, désormais, je croyais chaque matin que c'était le dernier où je me levais, à chaque pas, que je ne pourrais plus en faire encore un, à chaque mouvement, que je ne pourrais plus

effectuer le suivant ; et pourtant, en attendant, je les ai effectués encore tant de fois».

Le narrateur désire ainsi non pas penser ou témoigner son expérience mais d'abord récréer le monde des camps. Il interpelle le lecteur : il l'interroge et lui rappelle combien il était difficile d'être entendu pendant ces longues années de silence forcé qui suivirent la déportation. Un livre sensible et remarquable qui nous bouleverse tout en pudeur. Sur «l'absence de destin», Imre Kertész a composé une trilogie dont Actes Sud a, en 1995, publié le dernier volume : Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas. (F. Surin, Romaniste)

KESSLER Nicolas, *Le conservatisme américain*, Presses Universitaires de France, Paris, 1998.

A partir de sources anglo-saxonnes, l'auteur présente les principaux théoriciens du conservatisme américain tels que Russel Kirk, William F. Buckley, Irving Kristol et Robert Nisbet. Ne prétendant ni à une étude générale de la droite américaine ni à une histoire du parti républicain, cet ouvrage rend compte des fondements du courant idéologique qui porta Ronald Reagan au pouvoir. Un chapitre expose plus particulièrement les positions politiques des Juifs américains dont le souvenir des totalitarismes et du génocide reste déterminant.

KLATZMANN Joseph, *L'humour juif*, Presses Universitaires de France, Paris, 1998.

Ce livre ne présente pas ces histoires juives dans le but de faire rire mais cherche plutôt à en présenter les significations par l'exposition des contextes de leur naissance. Classées par pays et par époques, l'on constatera, en accord avec l'auteur, que l'humour juif prête souvent à «rire pour ne pas pleurer». Résumées, les histoires reprises ici perdent malheureusement beaucoup de leur «sel».

KLEE Ernst, *Auschwitz, die NS-Medizin und ihre Opfer*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1997.

KLEE Ernst ; DREßEN Willi ; RIEß Volker, «Schöne Zeiten». *Judenmord aus der Sicht der Täter und Gaffer*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1988.

KOFMAN Sarah, *Paroles suffoquées*, Editions Galilée, Paris, 1987.

KOGAN Ilany, *Der stumme Schrei der Kinder. Die zweite Generation von Holocaust-Opfern*, S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1998.

La psychanalyste et psychologue israélienne, Ilany Kogan, ne traite pas dans cet ouvrage de ses séances avec les victimes de la Shoah mais... de celles avec leurs enfants. Mais pourquoi faire intervenir la psychanalyse chez des personnes de la «Seconde génération», chez les filles et fils de rescapés ? Parce que l'on sait que nombre de problèmes psychologiques chez les membres de la Seconde génération sont liés au vécu et à la mémoire de leurs parents. Ce livre constitue une bonne introduction à cette thématique complexe.

KOLMAR Gertrud, *Susanna*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1995.

KORWIN Yala, *To tell the Story. Poems of the Holocaust*, Holocaust Library, New York, 1987.

KORZEC Pawel ; BURKO Jacques, *Le Gouvernement polonais en exil et la persécution des Juifs en France en 1942. D'après des documents inédits*, Cerf, Paris, 1997.

KÖßLER Gottfried ; BERG Nicolas, *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941 bis 1944. Pädagogische Materialien N°3. Bausteine für den Unterricht zur Vor- und Nachbereitung des Ausstellungsbesuchs*, Fritz Bauer Institut, Frankfurt am Main, 1997.

KOZANECKI St., *Antisémitisme - Antipolonisme. Les sources des conflits*, Bruxelles, 1995.

KRELL Robert ; SHERMANS Marc (éd.), *Medical and Psychological Effects of Concentration Camps on Holocaust Survivors*, Transaction Publishers, New Brunswick/London, 1997 - Préface de Elie Wiesel.

KROUCK Bernard, *Victor Martin, un résistant sorti de l'oubli*, Les Eperonniers, Bruxelles, 1995.

KUKRAL Michael Andrew, *Prague 1989 : Theater of Revolution. A study in humanistic political geography*, East European Monographs/Columbia University Press, Boulder/New York, 1997.

KUNA Milan, *Musik an der Grenze des Lebens, Zweitausendeins*, Frankfurt am Main, 1993.

LACAPRA Dominick, *History and Memory after Auschwitz*, Cornell University Press, Ithaca en London, 1998.

LACROIX-RIZ Annie, *Le Vatican, l'Europe et le Reich de la Première Guerre mondiale à la Guerre froide*, Ed. Armand Collin, Paris, 1996.

Contribution approfondie, rigoureuse et sérieusement documentée sur la question, ô combien controversée, de la place et du rôle du Vatican dans la politique européenne de la Première Guerre mondiale à la Guerre froide. L'enseignant y trouvera des informations précises et des documents nécessaires pour sa formation et la préparation de ses cours.

LALOUM Jean, *Les Juifs dans la banlieue parisienne des années 20 aux années 50*, CNRS-Editions, Paris, 1998 - Préface de André Kaspi.

Excellente monographie qui défriche un nouveau champ de recherche. Par des exemples précis, l'auteur illustre, sur les terrains de trois communes de l'Est parisien (Vincennes, Montreuil et Bagnolet), les mesures discriminatoires, les rafles et les déportations des Juifs après avoir décrit, avec une étonnante patience et un goût exceptionnel du détail, la vie et l'évolution des communautés juives de ces localités venues de Pologne, de Roumanie, de Hongrie, d'Allemagne, d'Autriche et de Russie. De plus l'ouvrage comporte un excellent et novateur chapitre sur l'aryanisation des biens juifs. Dépouillant quelque 494 dossiers, l'auteur a suivi pas à pas la dépossession qui frappe les Juifs. L'ouvrage comporte également des témoignages et une importante iconographie. C'est un modèle méthodologique à mettre dans les mains de tous les enseignants.

LAMEIRE Sofie, *Psychoanalytische bevraging van de Holocaust en zijn effecten. Traumatische neurose bij concentratiekampslachtoffers*, Licentieverhandeling, Universiteit Gent, Gent, 1997.

LANZMANN Claude, *Un vivant qui passe. Auschwitz 1943 - Theresienstadt 1944*, Arte Editions, Mille et une Nuits, Issy-les-Moulineaux, 1997.

Il s'agit du texte de l'interview, particulièrement étonnante et diffusée sur Arte en novembre 1997, que Claude Lanzmann fit à l'époque du tournage de «Shoah» de Maurice Rossel, délégué du Comité International de la

Croix Rouge durant la guerre. Celui-ci visita Auschwitz en 1943 et le «ghetto modèle» de Theresienstadt en juin 44. S'il n'était pas attendu à Auschwitz où il arriva, en voiture, seul, après avoir traversé les postes de contrôle et jusqu'à se faire recevoir par le commandant (?) du camp, son arrivée à Theresienstadt fut par contre le fruit d'une invitation dûment préparée...

LAURY Dominique, *Un hiver à voix basse*, Calmann-Levy, 1998.

LEBOR Adam, *Les Banquiers secrets d'Hitler*, traduit de l'anglais par Jean-Paul Mourlon, Editions du Rocher, Paris, 1997.

«Sans les efforts considérables des banquiers suisses pour aider le régime nazi à assurer son financement, la Seconde Guerre mondiale n'aurait peut-être pas duré aussi longtemps.»

Un ouvrage d'actualité sur un problème largement médiatisé. Une enquête journalistique qui vise un très large public.

LEROYER Roger, *Clamavi ad te...*, Cestas, 1996.

LESSELIER Claudie ; VENNER Friammetta, *L'extrême droite et les femmes. Enjeux et actualité*, Editions Golias, Villeurbanne, 1997.

LEVINAS Emmanuel ; ABENSOUR Miguel, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme*. Suivi d'un essai de Miguel Abensour, Rivages poche - Petite bibliothèque, Paris, 1997.

LEVY Hubert, *Stimmen au des Vergangenheit*, Aktion Sühnezeichen Friedensdienste, Berlin, 1997.

LEYDESDORFF Selma, *«Wir haben als Mensch gelebt.» Das jüdische Proletariat von Amsterdam*, Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1993.

Suite à l'industrialisation il existe à Amsterdam un prolétariat juif. Les Juifs habitant dans cette ville depuis le début du 17ème siècle - provenant pour la plupart du Portugal et plus tard d'Allemagne - furent néanmoins écartés de certaines fonctions et professions. Grâce à de nombreuses interviews d'hommes et de femmes qui vécutent dans le quartier juif, l'historienne Selma Leydesdorff

d'Amsterdam, a pu réalisée une étude approfondie sur ce prolétariat juif. Son travail nous rappelle l'enquête de Claude Lanzmann pour son film «Shoah».

LINDEPERG Sylvie, *Les écrans de l'ombre. La seconde Guerre mondiale dans le cinéma français (1944-1969)*, CNRS Editions, Paris, 1997.

LORAUX Nicole, *La cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Payot, Paris, 1997.

LUSTIGER Gila, *L'inventaire*, Editions Grasset et Fasquelle, Paris, 1998.

Un roman sur l'Allemagne, depuis la République de Weimar jusqu'à 1945, salué par la critique d'outre-Rhin. L'histoire d'un monde léger, joyeux, d'abord, avant la chute noire vers le nazisme quotidien». Une autre façon d'aborder cette période sombre de l'histoire allemande.

LUTZ Thomas ; BREBECK Wulff E. ; HEPP Nicolas (éd.), *Über-Lebens-Mittel. Kunst aus Konzentrationslagern und in Gedenkstätten für Opfer des Nationalsozialismus*, Jonas Verlag, Marburg, 1992.

MACKENZIE J.M., *De Europese Opdeling van Afrika 1880-1900*, Babel Boeken, Amsterdam, 1997.

MANOSCHEK Walter (éd.), *«Es gibt nur eines für das Judentum : Vernichtung»*. *Das Judenbild in deutschen Soldatenbriefen 1939-1944*, Hamburger Edition, Hamburg, 1997.

MARTIN Dirk, *Guide succinct des sources archivistiques relatives à l'histoire de la guerre et de l'occupation en Belgique*, Centre de Recherches et d'Etudes Historiques de la Seconde Guerre mondiale, Bruxelles, 1996.

MARTIN Roger, *Main basse sur Orange. Une Ville à l'heure lepéniste*, Calmann-Levy, Paris, 1998.

MATSAS Michael, *The illusion of Safety. The Story of the Greek Jews during the Second World War*, Pella Publishing Company, New York, 1997.

MAUROUX Jean-Baptiste, *Du bonheur d'être suisse sous Hitler*, Nouvelle édition revue et complétée, Editions d'en Bas, Lausanne, s.d.

McCREERY Elaine, *Judentum*, Verlag an der Ruhr, Mühleim an der Ruhr, 1998.

MECKLENBURG Jens (éd.), *Handbuch Deutscher Rechtsextremismus*, Elefanten Press, Berlin, 1996.

Ce manuel représente l'instrument de travail parfait pour qui veut réaliser des recherches sur l'extrême droite allemande. A côté des textes introductifs et des études spécialisées, il présente une riche encyclopédie sur les organisations, les médias et les figures de l'extrême droite.

MECKLENBURG Jens (éd.), *Antifa Reader. Antifaschistisches Handbuch und Ratgeber*, Elefanten Press, Berlin, 1996.

MEHRINGER Hartmut, *Widerstand und Emigration. Das NS-Regime und seine Gegner*, dtv, München, 1997.

MEYER, Marion, *Hitler, der Nationalsozialismus und die Deutschen*, 1997.

MICHEL Luc A., *La bibliothèque du XXème siècle : quel héritage pour les enfants du troisième millénaire ? De Bordeaux à Auschwitz, en passant par Florence, Weimar et Sarajevo*, Service de Chirurgie, Cliniques Universitaires UCL, Mont-Godinne, Yvoir, 1998.

MISSIKA Dominique, *Le chagrin des innocents. Itinéraires d'enfants juifs de 1939 à 1947*, Editions Grasset, Paris, 1998.

MIRGA Andrzej (préface), *Polish Gypsy Studies Library. First series : Gypsology in XIX Century. Volume 1 : The writings of Tadeusz CZACKI ; Biblioteczka Cyganologii Polskiej Seria 1 : Cyganologia XIX Wieku Tom 1*, Association of Roms in Poland, Oswiecim, 1992.

MITSCHERLICH Alexander ; MIELKE, Fred (éds.), *Medizin ohne Menschlichkeit. Dokumente des Nürnberger Ärzteprozesses*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1995.

MODIANO Patrick, *Dora Bruder*, Ed. Gallimard, Paris, 1997.

Patrick Modiano nous livre ici un récit construit dans les creux d'une mémoire née de diverses correspondances entre la vie d'un narrateur et celle d'une jeune adoles-

cente née en 1926. Ce narrateur cherche dans le passé, et plus simplement dans son passé, la trace de Dora Bruder, jeune fille dont l'existence lui a été révélée quelques huit ans plus tôt avant la rédaction de ce livre à l'occasion de la lecture d'un vieux journal. Il y lit simplement l'avis de recherche d'une certaine Dora disparue du domicile familial durant l'année 1941. Dans sa mémoire, les hivers se mélangent et se complètent : celui de 1941 et celui de 1965, alors qu'il ne savait encore rien de Dora cette année-là. Les souvenirs s'enchaînent et se dépoussièrent au fil des pages lorsque les archives et les lieux, bien plus encore, dévoilent en silence un passé si douloureux et si chaotique. La vérité doit encore sortir de l'ombre. Doucement, il ouvre le livre de vie de Dora Bruder, née le 25 février 1926. Le présent et le passé se recouvrent, se confondent, se dévoilent l'un à travers l'autre. Tout a son importance dans cette entreprise : l'école et le pensionnat de Dora, l'origine et la profession de ses parents ... Il reconstitue tout le parcours du père de Dora, né d'une famille juive à Vienne, et retrouve son empreinte depuis son adolescence. Voici ce qu'en dit le narrateur :

Ce sont des personnes qui laissent peu de traces derrière elles. Presque des anonymes. Elles ne se détachent pas de certaines rues de Paris, de certains paysages de banlieue, où j'ai découvert, par hasard, qu'elles avaient habité. Ce que l'on sait d'elles se résume à une simple adresse. Et cette précision topographique contraste avec ce que l'on ignorera pour toujours de leur vie - ce blanc, ce bloc d'inconnu et de silence.

(...) On se dit qu'au moins les lieux gardent une légère empreinte des personnes qui les ont habités. Empreinte : marque en creux ou en relief. Pour Ernest et Cécile Bruder, pour Dora, je dirai : en creux. J'ai ressenti une impression d'absence et de vide, chaque fois que je me suis trouvé dans un endroit où ils avaient vécu.

Les souvenirs du narrateur des années 1965-1968 prolongent la découverte des lieux de vie de Dora. Les photos de famille et l'écriture de Hugo lui permettent de mettre un visage sur des noms déjà familiers et de donner un imaginaire au Paris des années 40. La photographie autorise la réminiscence de ce qui a été détruit, anéanti, oublié mais, en contrepartie, celle-ci laisse une impression de vide insupportable («Des photos comme il

en existe dans toutes les familles. Le temps de la photo, ils étaient protégés quelques secondes et ces secondes sont devenues une éternité). La guerre s'avance et très vite les juifs sont répertoriés : «On vous classe dans des catégories bizarres dont vous n'avez jamais entendu parler et qui ne correspondent pas à ce que vous êtes réellement. On vous convoque. On vous interne. Vous aimeriez bien comprendre pourquoi».

Au travers de l'histoire de Dora et de sa famille, c'est toute la sensibilité du narrateur qui s'ouvre à cette période, qui retrace le passé de sa propre famille, qui dénonce les arrestations, les complicités, le langage aveuglant et rassurant de l'administration, la volonté d'effacer les traces et d'oublier... Il sait que Dora est passé quelques années plus tôt dans les mêmes avenues, qu'elle a dû prendre les mêmes métros et que ses rêves d'adolescente devaient être identiques à ceux d'un autre adolescent de la génération suivante. Et pourtant :

Et au milieu de toutes ces lumières et de cette agitation, j'ai peine à croire que je suis dans la même ville que celle où se trouvaient Dora Bruder et ses parents, et aussi mon père quand il avait vingt ans de moins que moi. J'ai l'impression d'être tout seul à faire le lien entre le Paris de ce temps-là et celui d'aujourd'hui, le seul à me souvenir de tous ces détails. Par moments, le lien s'ameuise et risque de se rompre, d'autres soirs la ville d'hier m'apparaît en reflets furtifs derrière celle d'aujourd'hui.

Le narrateur force le souvenir et le fait vivre par son écriture. C'est elle qui l'autorise à se rapprocher et à pénétrer dans l'histoire de Dora. Mais il aurait tellement désiré que le destin de son père et de sa famille croisent celui de Dora :

Mais je réfléchis à la différence de leurs destins. Il n'y avait pas beaucoup de recours pour une fille de seize ans, livrée à elle-même, dans Paris, l'hiver 42, après s'être échappée d'un pensionnat. Aux yeux de la police et des autorités de ce temps-là, elle était dans une situation doublement irrégulière : à la fois juive et mineure en cavale. (...) Si je n'étais pas là pour l'écrire, il n'y aurait plus aucune trace de la présence de cette inconnue et de celle de mon père dans un panier à salade en février 1942, sur les Champs-Élysées. Rien que des personnes - mortes ou vivantes - que l'on range dans la catégorie des «individus non identifiés».

D'autres écrivains et poètes comme lui vont périr durant les derniers soubresauts de la guerre, et même « beaucoup d'amis que je n'ai pas connus ont disparu en 1945, l'année de ma naissance », dit-il. Dora, elle, sera d'abord internée aux Tourelles, à la date du 19 juin 1942. Déjà, Dora connaît le climat oppressant d'un lieu d'où on ne revient pas.

La famille de Dora fera partie du convoi du 18 septembre 1942 pour Auschwitz. Pour lors, quand les hommes ne parlent plus, quand les archives sont mortes ou ne peuvent plus parler, notre propre histoire, notre sensibilité au monde peut simplement nous permettre de réaliser ce que fut, pour une famille de simples gens, la période infernale qu'avait ouverte le Reich hitlérien. L'écrivain de talent est là pour nous autoriser à emprunter sa sensibilité afin d'imprégner un autre monde, un monde qui existait encore il y a 50 ans. (F. Surin, Romaniste)

MÖLLENHOFF Gisela ; SCHLAUTMANN-OVERMEYER, Rita, *Jüdische Familien in Münster 1918-1945. Biographisches Lexikon*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1995.

MÖLLER Dietrich ; WERTH German (e.a.), *DeutschlandRadio : Auschwitz - Tatort und Chiffre. Eine Diskussion zum 50. Jahrestag der Befreiung des Vernichtungslagers*, DeutschlandRadio, Köln, 1995.

MOMMSEN Hans, *Le national-socialisme et la société allemande. Dix essais d'histoire sociale et politique*, Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997.

MONNERAY Henri (dir.) ; CASSIN René (préface), *La Persécution des Juifs en France et dans les autres Pays de l'Ouest présentée par la France à Nuremberg*, Editions du Centre, Paris, 1947.

MONNERAY Henri (dir.) ; TAYLOR Telford, *La persécution des Juifs dans les pays de l'Est présentée à Nuremberg*, Edition du Centre / CDJC, Paris, 1949.

MOORE Bob, *Slachtoffers en overlevenden. De nazi vervolging van de joden in Nederland*, Uitgeverij Bert Bakker/Prometheus, Amsterdam, 1998.

MORRE Jörg, *Speziallager des NKWD. Sowjetische Internierungslager in Brandenburg 1945-1950*,

Brandenburgische Landeszentrale für politische Bildung,
Potsdam, 1997.

MOSSE Claude, *Ces Messieurs de Berne 1939-1945*,
Editions Stock, Paris, 1997.

MOUTIN Pierre (Dr.) ; SCHWEITZER Marc (Dr.), *Les crimes contre l'humanité. Du silence à la parole. Etudes cliniques*, Presses Universitaires de Grenoble/Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Grenoble, 1994.

MÜLLER-MADE J. Stella, *Le livre de Stella, jeune fille de la liste de Schindler*, Arte Editions/Editions du Félin, Paris, 1997.

MÜLLER Melissa, *Anne Frank. De biografie*. Met een naword van Miep Gies, Bert Bakker Uitgeverij, Amsterdam, 1998.

NACHMIA Nina, *Reina Gilberta. Un enfant au ghetto de Salonique*, Editions Oueanida, Athènes, 1996.

NANTET Bernard ; LOCHS Rdith, *A la découverte des Falasha. Le voyage de Joseph Halévy en Abyssinie (1867)*, Payot et Rivages, Paris, 1998.

Une tribu de Noirs, isolée dans les hauts plateaux d'Ethiopie, les Falasha (les Exilés), fut découverte par Joseph Halévy, dont on trouvera ici les récits originaux, au siècle dernier. Pratiquant un judaïsme des origines, et ayant préservé collectivement le sens du religieux et les rituels du Livre sacré, ce peuple fut fort étonné d'apprendre que des «Falasha blancs» existaient ailleurs. L'auteur rencontra ceux qui se nomment en réalité depuis les origines les «Beta Israël» (Maison d'Israël) en Ethiopie en 1980. Il les retrouva récemment en Israël, après qu'ils soient revenus d'un grand voyage entamé voici près de deux millénaires.

NEANDER Joachim (Dr.), *Das Konzentrationslager «Mittelbau» in der Endphase der NS-Diktatur. Zur Geschichte des letzten im «Dritten Reich» gegründeten selbständigen Konzentrationslagers unter besonderer Berücksichtigung seiner Auflösungsphase*, Papierflieger, Clausthal-Zellerfeld, 1997.

NEANDER Joachim (Dr.), *Gardelegen 1945. Das Ende der Häftlingstransporte aus dem Konzentrationslager*

«Mittelbau», Landeszentrale für Politische Bildung Sachsen-Anhalt, Magdeburg, 1998.

NE'EMAN ARAD Gulie, *History & Memory. Passing into History : Nazism and the Holocaust beyond Memory. In Honor of Saul Friedländer on his Sixty-Fifth Birthday*, Indiana University Press, Bloomington, 1997.

NEHLS Hermann ; SCHILDE Kurt (éds.), *Befreiung. Das Erbe des Nationalsozialismus aus gewerkschaftlicher Sicht. Eine Schrift der DGB Jugendbildungsstätte Flecken-Zechlin*, Elefanten Press, Berlin, 1996.

NESSMANN Jean-Daniel, *La Cassure 1939-1945. Une famille alsacienne dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale*, Editions du Rhin, Mulhouse, 1997.

Ce document relate le combat contre le nazisme du Docteur Victor Nessmann décédé suite aux tortures subies dans les cachots de la Gestapo à Limoges. C'est aussi l'histoire de son épouse après l'arrestation et l'histoire de sa famille.

NYSENHOLC Adolphe, *Les nuits de ma mémoire*, Ed. Caractères, Paris, 1998.

OGORRECK Ralf, *Die Einsatzgruppen und die «Genesis der Endlösung»*, Metropol, Berlin, 1996.

ORY Pascal, *Une Nation pour mémoire. 1889, 1939, 1989, trois jubilés révolutionnaires*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, 1992.

Qu'est-ce qu'une nation ? Comment un peuple se remémore-t-il son passé ? Par quels procédés un régime se célèbre-t-il ? Prenant pour exemple trois célébrations où la République s'illustra par sa capacité à manipuler l'histoire, en 1889, 1939 et 1989, l'auteur analyse, parmi d'autres, les notions de rétrospection, de célébration et de commémoration pour nous livrer une théorie de la politique nationale appliquée à l'exemple français.

ORLEV Uri, *Het eiland in de Vogelstraat*, Fontein, Baarn, 1997.

Durant la Seconde Guerre mondiale, Alex habite dans le Ghetto de Varsovie. Il voit les autres habitants du Ghetto qui sont déportés... Alex se sent comme Robinson Crusoe

sur son île déserte. Ce livre est une autobiographie romancée de laquelle Soren Kragh-Jacobsen a tiré son film.

ORSKI Marek, *The Czechs, Slovaks and Yugoslavs in Stutthof Concentration Camp / Czesi, Slowacy i Jugosłowianie w KL Stutthof*, Muzeum Stutthof w Sztutowie, Gdansk, 1997.

PARRAU Alain, *Ecrire les camps*, Ed. Belin, Paris, 1995.

L'ouvrage que nous offre Alain Parrau, docteur ès lettres né en 1955, est consacré à certains des témoins majeurs des camps nazis ou des camps soviétiques tels que Primo Levi, David Rousset, Robert Antelme, Tadeusz Borowski, Varlam Chalamov et Alexandre Soljénitsyne. Toutes ces grandes figures humaines ont produits des œuvres inoubliables où encore aujourd'hui nous pouvons aller chercher de nombreux éclaircissements sur le plus grand drame qui marqua l'Europe du 20ème Siècle. Alain Parrau compare, distingue ces multiples récits revenus de l'ombre pour qu'ils s'éclaircissent mutuellement et se dévoilent parfois sous un jour nouveau.

C'est l'œuvre de Robert Antelme qui déclencha la curiosité de l'auteur pour la déportation. Il dit avoir découvert bien plus qu'un témoignage de l'horreur nazie dans l'œuvre d'Antelme : il y découvrit une véritable œuvre littéraire. Alain Parrau cherche alors à comprendre, comme l'avait fait notamment Simone Weil, mais aussi Adorno, comment la volonté de témoigner pourrait se lier à une exigence littéraire, voire «esthétique» ? Il examine alors Si c'est un homme de Primo Levi, ainsi que sur L'Univers concentrationnaire de David Rousset et Le monde de pierre de Tadeusz Borowski. Alain Parrau désire s'attacher en priorité aux témoignages des expériences concentrationnaires, et non à ceux du génocide en tant que tel. Pour l'auteur, le rapprochement entre les récits de l'expérience concentrationnaire nazie et le «gigantesque système d'exploitation et de mise à mort» créé par le régime soviétique était indispensable. Soljénitsyne et Chalamov montrent, comme Primo Levi, Robert Antelme et David Rousset, la possibilité d'une œuvre née de l'horreur des camps. Tout en reconnaissant parfaitement une incontestable différence entre le régime soviétique et le régime nazi, l'auteur désire éclaircir le fait que ces œuvres littéraires arrachées à l'enfer nous offrent la possibilité de nous rapprocher de cet enfer constituant l'évène-

ment majeur de notre siècle et dont la mémoire reste encore aujourd'hui difficile à porter.

Aborder la question d'une littérature concentrationnaire nous oblige nécessairement à déterminer et à comprendre les multiples difficultés qui se posèrent et se posent toujours à tous ceux qui désirent témoigner d'une telle expérience. Le retour de la déportation a d'abord confronté le survivant à la difficulté de surmonter la perte des êtres proches, et ensuite ce dernier se voit obliger de surpasser le souvenir de la honte et de la déshumanisation subie, ainsi que la honte d'avoir simplement survécu alors que tant d'autres êtres humains ont laissé leur vie dans les camps de l'horreur. Dès la Libération, la transmission s'avère difficile, et Annette Wieviorka a longuement insisté sur le fait que beaucoup de survivants ont souffert non pas d'aphasie mais de surdité volontaire de la part des autres hommes qui refusaient d'entendre ce qu'ils avaient à dire, à crier, à hurler même. La douleur et les souvenirs furent souvent ensevelis. L'expression artistique semble alors aider à libérer et à partager les souvenirs douloureux. Mais, lorsque le survivant accède au témoignage par la médiation de l'œuvre artistique et, dans ce cas précis, de l'œuvre littéraire, de multiples interrogations se posent à lui : la formulation du témoignage, l'expression esthétique (est-il possible de créer un récit «esthétique» sur Auschwitz, et si oui, dans quelle mesure ?), l'interrogation morale, la difficulté d'entreprendre un récit autobiographique (ce qui suppose un dépassement des traumatismes subis et une possibilité de retour sur soi).

Alain Parrau revient sur ces divers éléments en comparant directement les textes et leurs stratégies narratives dans l'exposition de ce que fut l'expérience concentrationnaire. Le temps de la narration, l'emploi des pronoms personnels, les images récurrentes, le choix difficile du vocabulaire (comment dire «faim» pour exprimer la douleur éprouvée dans les camps et causée par la malnutrition), la capacité de regard de l'écrivain et les présentations des acteurs du récit constituent des variantes importantes dans l'expression romanesque de l'horreur. Bien que les difficultés d'accéder au témoignage soient réelles, la volonté de dire ce qui s'est passé reste toute-puissante. L'auteur rappelle en effet que beaucoup de déportés ont survécu dans l'espoir de témoigner et qu'ils ont, de ce fait, bien plus qu'un besoin, un devoir de

témoignage vis-à-vis de tous ceux qui se sont battus mais qui n'ont pas survécu. Déjà dans le camp, la littérature était souvent source d'évasion. Au retour des camps, elle autorise une transmission réussie où le survivant peut enfin envisager une libération du souvenir (F. Surin, Romaniste)

PECHOIN Daniel (éd.), *Thesaurus Larousse. Des idées aux mots, des mots aux idées*, Larousse, Paris, 1995.

PERRINEAU Pascal, *Le symptôme LE PEN*, Editions Fayard, Paris, 1998.

PESCHANSKI Denis, *Vichy 1940-1944. Contrôle et Exclusion*, Editions Complexe, Bruxelles, 1997.

Dans l'esprit de la nouvelle école historiographique sur la France des années noires, l'auteur analyse avec rigueur et précision les diverses formes de contrôle et d'encadrement de la société par l'Etat de Vichy, qu'il s'agisse de la propagande, de la répression anticomuniste ou de la persécution antisémite. D'importants chapitres sont consacrés à l'imbrication du régime de Vichy dans la logique d'extermination voulue par les nazis.

PETRICK Fritz (éd.), *Kapitulation und Befreiung. Das Ende des II. Weltkriegs in Europa*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1997.

PICCIOTTO FARGION Liliana, *Gli ebrei in provincia di Milano : 1943/1945. Persecuzione e deportazione*, Fondazione Centro di Documentazione Ebraica Contemporanea, Milano, 1992.

PICCIOTTO FARGION Liliana, *Per ignota destinazione. Gli ebrei sotto il nazismo*, Arnoldo Mondadori Editore, Milano, 1994.

PIKETTY Guillaume, *Pierre Brossolette. Un héros de la résistance*, Ed. Odile Jacob, Paris, 1998.

POHL Dieter, *Studien zur Zeitgeschichte : Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944. Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens*, R. Oldenbourg Verlag, München, 1997.

POIRIER Jean (e.a.), *Les récits de vie. Théorie et pratique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1983.

POIROT-DELPECH Bertrand, *Papon : un crime de bureau*, Editions Stock, Paris, 1998.

POLIAKOV Léon, *Reinhold, Harvest of Hate. The Nazi Program for the Destruction of the Jews of Europe*, Holocaust Publications, New York, 1986.

POLONCARZ Marek, *Das Internierungslager für die Deutsche Bevölkerung. Die kleine Festung Theresienstadt 1945-1948*, Gedenkstätte Teresienstadt, Terezin, 1997.

POWELSON Mark ; RIEGERT, Ray (éd), *Das verlorene Evangelium. Was Jesus wirklich sagte*, dtv, München, 1997.

PREUß Hans, *Im wilden Sumpfwald am Ladogasee. Leben, Sterben oder Überleben in einem sowjetischen Arbeitslager*, Haag & Herchen, Frankfurt am Main, 1996.

En tant que soldat de la Wehrmacht et traducteur pendant la Seconde Guerre mondiale, l'auteur connaîtra le travail forcé dans les camps soviétiques. Durant trois ans, il sera ouvrier en forêt. Hans Preuss nous livre le témoignage de sa vie en Union Soviétique.

PRISKIL Peter, *Qui était Peter Weiss ?*, Ahriman - Verlag, Freiburg, 1992.

PROST Antoine (dir.), *La résistance, une histoire sociale*, Les Editions de l'Atelier (Collection Mouvement social), Paris, 1997.

PRUNIER Gérard, *Rwanda : le génocide (Rwanda 1959-1996 : Histoire d'un génocide)*, Editions Dagorno, Paris, 1998.

PUGET J. ; KAËS R (e.a.), *Violence d'état et psychanalyse*, Dunot/Bordas, Paris, 1989.

RAJFUS Maurice, *En gros et en détail. Le Pen au quotidien 1987-1997*, Editions Paris-Méditerranée, Paris, 1998.

RANDALL Marga L. ; WIEHN, Erhard Roy (éd.), *Als sei es erst gestern geschehen. Jüdische Schicksale aus Schermbeck 1930-1997*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997.

REHN Erwin ; REHN Marie-Elisabeth ; WIEHN Erhard Roy, *Die Stillschweigs. Von Ostrowo über Berlin und peine nach Heide in Holstein bis zum Ende in Riga, Theresienstadt*

und Auschwitz. Eine Jüdische Familiensaga 1862-1944, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1998.

REICHEL Peter, *L'Allemagne et sa mémoire*, Editions Odile Jacob, Paris, 1998.

Cet important ouvrage procède entièrement d'une question : de quelle façon l'Allemagne assume-t-elle l'héritage du national-socialisme ? Passant en revue les lieux de Mémoires et la politique du souvenir (l'architecture nazie, monument et contre-monument), les mémoriaux des anciens camps de concentration (Buchenwald, Dora-Mittelbau, Sachsenhausen, Ravensbrück, Dachau, Bergen-Belsen, Neuengamme), Berlin, en tant que capitale allemande et lieu central de la Mémoire (les édifices nazis, les lieux du crime, les gares, les vestiges de l'expulsion et de l'extermination, les synagogues, le cimetière juif de Weissensee, les lieux et victimes de la Résistance allemande...). L'ouvrage se termine par une interrogation portant sur la problématique d'un lieu de mémoire pour toutes les victimes et sur celle des journées commémoratives.

REICHEL Silvain, *Et la Terre sera pure. Les expériences médicales du IIIème Reich : l'engrenage de la barbarie*, Ed. L'Archipel, Paris, 1997.

L'auteur a échappé aux rafles perpétrées durant l'été 1942 pendant lesquelles furent arrêtés tous les siens. Ce livre construit avec la technique du roman est basé non seulement sur des documents précis (comptes-rendus de procès des médecins nazis) mais aussi sur les propres confidences des victimes survivantes de ces expériences médicales.

REINARTZ, Dirk ; GRAF VON KRACKOW Christian, *totenstill*, Steidl, Göttingen, 1995, 308 p.

REINMANN Patricipa (éd.), *Israel. Ein Lesebuch*, dtv, München, 1998.

REMOND René ; AZEMA Jean-Pierre (e.a.), *Paul TOUVIER et l'église. Rapport de la Commission historique instituée par le Cardinal Decourtray*, Fayard, Paris, 1992.

RENOUARD Jean-Pierre, *Die Hölle gestreift*, Niedersächsische Landeszentrale für politische Bildung, Hannover, 1998.

RIGAUX François, *La Loi des Juges*, Editions Odile Jacob, Paris, 1997.

ROBERT Michel, *Petit manuel anti-FN*, Editions Golias, Villeurbanne, 1998.

ROBERTS Andrew, *Churchill und seine Zeit*, dtv-Deutscher Taschenbuch Verlag, München, 1998.

ROMBERG Otto ; LICHTENSTEIN Heiner, *From Vision to reality. 50 Years of Israel*, Tribüne-Verlag, Frankfurt, 1998.

RONDEAU Anne-Sophie, «... du noir du deuil au vert de l'espérance...». *Phratrie 1942- 1944*, Olympe, Paris, 1998.

ROSENBAUM Ron, *Pourquoi Hitler ? Enquête sur l'origine du mal*, Jean-Claude Lattès, Paris, 1998.

L'auteur a recensé toutes les questions non résolues ou mythiques qui gravitent autour du personnage. Concernant son histoire personnelle d'abord : la nature de son univers mental, de son ascension, de son antisémitisme, de son rôle et de sa responsabilité dans l'holocauste, de son désir d'extermination... Les mythes et énigmes ensuite : avait-il du sang juif, était-il syphilitique, lui en manquait-il une, les circonstances de sa mort et sa survie éventuelle ? Des questions éthiques : de la nature du mal, y a-t-il un Hitler en nous, peut-on chercher à expliquer le personnage ? Une approche enfin de la résistance des journalistes allemands qui firent face à Hitler de 1920 à 33 tel Gerlich, directeur du «Die Gerade Weg» (le droit chemin) ou ceux du «Münchener Post».

ROSENBERG Blanca, «Versuch zu überleben...» *Polen 1941-45*, Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1996.

ROSENGARTEN Israël J., *Overleven. Relaa van een zestienjarige joodse Antwerpenaar. Breendonk-Auschwitz III-Buchenwald*, Uitgeverij C. de Vries-Brouwers, Antwerpen-Rotterdam, 1996.

ROUSSELIER-FRABOULET Danièle, *Les entreprises sous l'occupation. Le monde de la métallurgie à Saint-Denis*, CNRS-Editions, Paris, 1988.

Le renouvellement de l'historiographie française sur le régime de Vichy permet l'ouverture et l'analyse de dossiers largement négligés voire occultés jusqu'ici. Au-delà de l'histoire politique et militaire de la Seconde Guerre mondiale, l'ouvrage présente la période de l'Occupation sous l'éclairage nouveau de sa réalité économique et sociale, souvent reléguées au second plan. Largement inédites, les sources exploitées nous donnent à voir avec beaucoup de relief le comportement de l'industrie française et l'évolution des relations économiques durant l'occupation. Ouvrage indispensable pour opérer des comparaisons avec la Belgique sous l'occupation.

ROUSSO Henry, *La hantise du passé. Conversation avec du passé. Papon, mémoire et justice. L'exigence de l'historien*, Les Editions Textuel, Paris, 1998.

Henry Rouso, historien, pose ici la question du devoir de mémoire. Il nous invite à faire œuvre de critique et de distance pour «apprendre à vivre avec le souvenir de la tragédie plutôt que d'essayer de vivre sans lui, comme après la guerre, ou contre lui, comme aujourd'hui».

L'ouvrage se présente sous la forme d'entretiens (réalisés entre décembre 1997 et février 1998) où l'auteur répond à de multiples questions. Ce dernier nous fait part de trois problématiques principales.

Mémoire et histoire : la confusion

Dans cette première partie, l'auteur désire montrer que la fascination de notre époque pour le passé provoque une confusion certaine entre mémoire et histoire. Selon lui : «la mémoire rend le passé présent, mais de façon immédiate et sélective ; l'histoire, elle, nous permet d'appréhender la distance qui nous sépare de lui, et de souligner les changements intervenus». Comprendre le passé, c'est échapper à sa hantise, dit-il, c'est sortir de ce rapport affectif, sensible et douloureux que l'on a aujourd'hui avec le passé. C'est bien le rôle de toutes les personnes spécialistes de l'histoire : elles doivent nécessairement mettre à distance ce même passé. Ce qui a modifié une discipline aussi ancienne que l'histoire depuis environ une vingtaine d'années, c'est justement le fait que les historiens doivent aujourd'hui être capable d'objectiver un passé et une histoire qui les touche également directement, qui semble justement échapper à toute rationa-

lité et qui de plus resurgit encore aujourd'hui sous la forme de procès, de commémoration, de polémiques aux enjeux idéologiques ou identitaires importants. Ils sont aussi de cette époque là et ils doivent pouvoir l'assumer d'autant plus qu'aujourd'hui, les collectivités tendent à mener de véritables «politiques de la mémoire» qui se manifestent notamment dans la multiplication contemporaine des commémorations.

L'auteur aborde également dans ce chapitre la question du lien entre mémoire collective et mémoire individuelle, la première ne pouvant selon lui se construire sans la seconde. Toutes deux «permettent de s'inscrire dans une durée significative, dans une lignée, dans une tradition, c'est-à-dire un système de valeurs et d'expériences pérennes auxquels le temps écoulé confère une profondeur et une épaisseur». Et à propos du devoir de mémoire, l'auteur ajoute plus loin : «Que nos sociétés soient attentives à conserver le passé, à en exhumer les aspects les plus difficiles n'est pas en soi un problème, au contraire. Ce qui fait problème, ce sont les modalités par lesquelles la mémoire s'exprime aujourd'hui dans le champ social et, plus encore, les objectifs que poursuivent celles et ceux qui ont fait de la mémoire une valeur, parfois même une sorte de religion laïque. (...) Le trop-plein de passé, qui est tout autant un effet qu'une cause de l'idéologie de la mémoire, me paraît à la réflexion une chose au moins aussi préoccupante que le déni du passé. Les deux sont d'ailleurs les symptômes inversés d'une même difficulté à assumer celui-ci, donc à affronter le présent et à imaginer l'avenir».

Pour une histoire du temps présent

Comment alors envisager l'histoire du temps présent ? Marc Bloch parle, nous dit l'auteur, d'une dialectique entre le passé et le présent «comme tension originelle du métier d'historien». Ainsi, l'originalité de cet intellectuel n'est pas tellement de montrer que le présent est éclairé par le passé mais plutôt de mettre en évidence que le présent peut lui-même éclairer le passé : «il défend l'idée, assez originale à l'époque, que l'expérience personnelle de l'historien en tant qu'individu, citoyen, intellectuel, traversant - comme l'a fait Marc Bloch lui-même - les tragédies de l'Histoire, constitue un atout majeur pour expliquer le passé. L'expérience directe des deux guerres mondiales a été, par exemple, un élément déter-

minant pour aborder la guerre et le fait militaire comme phénomènes historiques et, si Marc Bloch n'avait pas été assassiné par les nazis, il est probable que le médiéviste qu'il était aurait écrit d'autres livres importants aussi bien sur le Moyen Age que sur le 20ème siècle». Jusque dans les années 60, les instances académiques tenaient en suspicion l'histoire contemporaine comme champ scientifique à part entière. Pourtant, dès les années 50, René Rémond plaidait pour que se développe cette histoire du passé proche.

Les réticences observées à l'encontre de l'étude de l'histoire du temps présent s'explique, selon l'auteur, par trois raisons : «Primo, cette histoire manquerait du recul nécessaire et irait à l'encontre d'un axiome de base qui prétend que seuls des événements clos sont accessibles à la connaissance historique. Secundo, cette histoire serait plus que d'autres en proie à la passion et serait un lieu de conflits idéologiques. Tertio, et c'est encore plus radical, cette histoire serait tout bonnement impossible sur le plan technique, car les archives ne sont pas disponibles».

Ainsi, l'idée de faire de l'histoire avec des témoins vivants ne s'est pas imposée sans peine. Un temps de réserve était généralement considéré comme nécessaire. Et, généralement, ce temps de réserve s'appuyait sur le fait qu'il fallait attendre que les protagonistes aient disparu : «le temps de l'histoire serait alors concomitant du temps du deuil, il commencerait avec le temps des morts». Mais l'histoire du temps présent est bien celle qui peut encore se fonder sur un passé vivant et actif.

Quel tribunal pour l'histoire ?

Dans cette troisième et dernière partie de l'ouvrage se pose principalement la question de la place du chercheur au tribunal. En effet, son œuvre ne juge pas. Cependant, Henry Rousso croit à l'importance du rôle de l'histoire dans la quête d'un rapport lucide au passé. Reviennent alors l'affaire Aubrac et le procès Papon, ainsi que la question des archives du communisme.

Un livre intéressant qui permet de prendre conscience de la nécessité de mieux affronter le présent et construire l'avenir. (F. Surin, Romaniste)

RUCH Martin ; WIEHN Erhard Roy (éd.), *In ständigem Einsatz. Das Leben Siegfried Schnurmanns. Jüdische Schicksale aus Offenburg und Südbaden 1907-1997*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997.

RUCH Martin ; WIEHN Erhard Roy (éd.), *Aus der Heimat verjagt. Zur Geschichte der Familie Neu. Jüdische Schicksale aus offenburg und Südbaden 1874-1998*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1998.

RUDIN Claire, *Children's Books about the Holocaust. A Selective Annotated Bibliography*, Holocaust Resource Center & Archives, Queensborough Community College, New York, 1998.

RÜRUP Reinhard, *10 Jahre Topographie des Terrors*, Stiftung Topographie des Terrors, Berlin, 1997, 63 p.

RÜTER C.F. ; MILDT D.W., *Die Westdeutschen Strafverfahren wegen de nationalsozialistischer Tötungsverbrechen 1945-1977. Eine systematischeVerfahrensbeschreibung mit Karten und Resgistern*, APA-Holland University Press/Saur, Maarsen/München, 1998.

Ce livre très utile reprend la liste de l'ensemble des procès des criminels qui eurent lieu entre 1945 et 1997 en République Fédérale d'Allemagne. Une série d'index et de nombreuses cartes simplifient l'utilisation de cet ouvrage.

SAMSON Michel, *Le Front National aux affaires. Deux ans d'enquête sur la vie municipale à Toulon*, Ed. Calmann-Levy, Paris, 1997.

SANTAGOSTINO Giuseppina, (ss la dir. de), *Shoah, mémoire et écriture. Primo Levi et le dialogue des savoirs*, Paris, L'Harmattan, Ifras-Forum, 1997.

SARFATTI Michele, *Mussolini contro gli ebrei. Cronaca dell'elaborazione delle leggi del 1938*, Silvio Zamorani editore, Torino, 1994.

SAVIR Uri, *Les 1.100 jours qui ont changé le moyen-orient*, Odile Jacob, Paris, 1998.

Aujourd'hui à la tête du Pers Institute for Peace, Uri Savir était secrétaire général du Ministère des Affaires Etrangères avant l'arrivée au pouvoir de Netanyahu en 1996. Responsable des pourparler de paix ainsi que de

la délégation israélienne qui rencontra pour la première fois officiellement les délégués de l'OLP à Oslo en 1993, l'auteur rend compte dans le détail des 1.100 jours de négociations qui débouchèrent sur la rencontre des trois hommes qui donnèrent un nouvel élan aux négociations de paix au Moyen-Orient : Yitzhak Rabin, Shimon Pérès et Yasser Arafat.

SCHÄFER Kurt, *Verfolgung einer Spur (Raphael Weichbrodt)*, Fritz Bauer Institut, Frankfurt am Main, 1998.

SCHEUER Irma, *Die Zeit danach. Kindheit und Jugend in der Sowjetunion 1930 bis 1945*, Haag & Herchen, Frankfurt am Main, 1995.

Moscou 1937. Le régime au pouvoir sème la terreur. Chaque jour des personnes disparaissent sans laisser de trace. Irma Scheuer raconte comment dans ce terrible climat elle a perdu ses parents. Après 10 ans de recherches et d'angoisses, elle retrouvera sa mère, disparue mystérieusement. Elle ne reverra jamais son père.

SCHIFF Tobias, *Terug op de plaats die ik nooit heb verlaten*, EPO, Berchem, 1997.

SCHLESINGER Robert, *Gott sei mit unserem Führer. Der Opernbetrieb im deutschen Faschismus*, Löcker, Wien, 1997.

SCHMIECHEN-ACKERMANN Detlef, *Anpassung, Verweigerung, Widerstand. Soziale Milieus, Politische Kultur und der Widerstand gegen den Nationalsozialismus in Deutschland im regionalen Vergleich*, Edition Hentrich, Berlin, 1997.

SCHNEIDER Ulrich, *Zukunftsentwurf Antifascismus. 50 Jahre Wirken der VVN für «eine neue Welt des Friedens und der Freiheit»*, Pahl-Rugenstein, Bonn, 1997.

SCHÖTTLER Gisela, *Von der Verdrängung des Unerträglichen. Ein Rückblick 1925-1945*, Haag & Herchen Verlag, Frankfurt am Main, 1995.

SCHOUTEN Pieter, *Het Oostfront in de Tweede Wereldoorlog*, Babel Boeken, Amsterdam, 1997.

SCHÜTT Karl Heinz, *Ein vergessenes Lager ? Über das Außenlager Neustadt-Glewe des Frauen-KZ Ravensbrück*, GNN-Verlag Sachsen, Schkeuditz, 1997.

SCHÜTT Karl Heinz, *Zur Geschichte der Juden in Neustadt-Glewe (1758-1978)*, GNN Verlag Sachsen, Schkeuditz, 1996.

SCHWARTZ Jason Aaron, *The Ghosts that haunt us. Portraits of Holocaust Survivors*, Seven Oaks Press, North York, 1997 - Préface de Arnold Newman.

SCHWARZ Gudrun, *Eine Frau an seiner Seite. Ehefrauen in der «SS - Sippongemeinschaft»*, Hamburger Edition, Hamburg, 1997.

SCHWARZ Peter, *Tulln is judenrein ! Die Geschichte der Tullner Juden und ihr Schicksal von 1938 bis 1945 : Verfolgung - Vertreibung - Vernichtung*, Löcker Verlag, Wien, 1997.

La communauté juive de Tulln an der Donau, une ville autrichienne située à 30 km à l'Est de Vienne existait depuis le 13ème siècle. L'auteur est historien et collaborateur à l'Institut «Dokumentationsarchiv des Österreichischen Widerstandes». Il rapporte ici toute l'histoire de la communauté juive de Tulln jusqu'à sa totale annihilation.

SCHWARZE Gisela, *Kinder, die nicht zählten. Ostarbeiterinnen und ihre Kinder im Zweiten Weltkrieg*, Klartext, Essen, 1997.

SCHWARZFUCHS Simon, *Aux prises avec Vichy*, Calmann-Levy, Paris, 1998.

SEIDMAN Hillel, *Du fond de l'abîme. Journal du Ghetto de Varsovie (juillet 1942-mars 1943)*, Editions Terre Humaine, Plon, 1998. Traduit de l'hébreu et du yiddish par Nathan Weinstock avec la collaboration de Micheline Weinstock. Postface de Georges Bensoussan. Le texte du *Journal* a paru en hébreu à Tel-Aviv en 1946 et en yiddish à Buenos Aires en 1947.

Le Journal du Ghetto de Varsovie de Hillel Seidman, courant de juillet 1942 à mars 1943, occupe la première moitié de ce remarquable ouvrage de plus de 700 pages. Sorte d'inédit, ce journal ne fut jamais édité dans une langue à diffusion internationale. Le récit détaille et consigne très précisément, au jour le jour, les événements du ghetto tels qu'ils furent vécus par Seidman alors Directeur des archives de la communauté juive de Varsovie. Tout un monde voué à la disparition s'acti-

ve, se réunit, cherche des solutions pour contrer les rafles, les déportations, les exécutions, la faim, en bref l'anéantissement total d'une population prise au piège. Les personnes rencontrées sont nommées, leurs propos et actions rapportés. Après avoir à plusieurs reprises échappé à un sort funeste, en raison notamment de sa qualité professionnelle, Seidman sera finalement déporté et survivra miraculeusement à la guerre. Il raconte dans un texte que l'on trouvera en annexe les tribulations de son journal qu'il confia à un homme de confiance qui en assura la sauvegarde. La seconde partie du volume se compose de textes principalement rédigés par Nathan et Micheline Weinstock, portant sur leurs rencontres avec Hillel Seidman (retrouvé inopinément en 1994 à New York alors que son journal était déjà en traduction), les chroniqueurs du ghetto, Korczak, Katzenelson, le fou du ghetto, le Parti communiste, le Bund, la résistance polonaise face à la Shoah. Un dossier documentaire illustré de photographies, composé par Nathan Weinstock et Georges Bensoussan, complète l'ouvrage.

SELB Günther ; ELB Norbert (éd.), *Ohne Ariernachweis durch das Dritte Reich. Ein autobiographisches Fragment von 1932 bis 1945*, Haag & Herchen Verlag, Frankfurt am Main, 1996.

SELLIER André, *Histoire du camp de Dora*, Editions la Découverte, Paris, 1998 - Préface de Edward Arkwright.

Une magistrale contribution sur le camp de Dora. Lui-même ancien déporté à Dora, l'auteur utilise toutes les ressources de son expérience d'historien pour retracer avec rigueur l'histoire complète et détaillée - peut-être la plus globale jusqu'ici - de ce camp qui, de simple Kommando de Buchenwald, a fini par devenir, au centre de l'Allemagne, le plus épouvantable camp de la mort par le travail. L'auteur mobilise non seulement l'ensemble des documents disponibles mais aussi un grand nombre de témoignages. Comme de nombreux belges ont été déportés à Dora, cet ouvrage est indispensable pour les professeurs qui souhaitent aborder la déportation en Belgique.

SESTER Hans, *Als Junge im sogenannten Dritten Reich. Ein Bericht aus Köln und Orten der Evakuierung*, Haag & Herchen Verlag, Frankfurt am Main, 1987.

L'auteur de cet ouvrage a 15 ans en 1945. Durant un bombardement allié il perd ses parents ainsi que sa jeune sœur âgée de deux ans. C'est sans détour que l'auteur nous raconte l'histoire de sa vie sous le nazisme et dans l'Allemagne de la capitulation.

SHAPIRO Rabbi. Rami M. (éd.), *Die Worte der Wiesheit sind glühende Kohlen. Das kleine Buch de jüdischen Weisheit*, Wolfgang Krüger Verlag, Frankfurt am Main, 1996.

SHOHAM Shlomo Giora, *Valhalla, Calvary & Auschwitz*, Bowman & Cody Academic Publishing, Cincinnati, 1995.

SHULMAN William L. Dr., *Educational Resource Guide on the Holocaust. A selected bibliographie and audio-visual catalogue*, Holocaust Resource Center and Archives - Queensborough Community College, New York, 1997/8.

SIBONY Daniel, *Le «racisme» ou la haine identitaire*, Christian Bourgeois Editeurs, Paris, 1997.

SIERAKOWIAK David, *Journal du Ghetto de Lodz 1939-1943*, Editions du Rocher, 1997.

Excellent document sur la vie dans le Ghetto. De 1939 jusqu'à sa mort à l'âge de 19 ans (été 1943), David Sierakowiak a vécu dans le Ghetto de Lodz, où, tout comme Anne Frank, il a tenu un journal décrivant la vie quotidienne des Juifs sous l'occupation nazie. Son témoignage apporte un éclairage nouveau sur une des périodes les plus atroces de la guerre. Son «Journal» est courageux, ironique, drôle parfois, et certaines pages révèlent une maturité et une conscience politique étonnantes. Un appareil critique et des photos inédites complètent cet important ouvrage.

SIMON Bettina, *Jiddische Sprachgeschichte*, Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1993.

SIZAIRE Anne, *Primo Levi. L'humanité après Auschwitz*, Desclée de Brouwer, Paris, 1997.

Intéressante introduction à l'œuvre de Primo Levi. Utile pour préparer les élèves au témoignage écrit.

SMEETS Joris, *De Spaanse Burgeroorlog*, Babel Boeken, Amsterdam, 1997.

SNYDERS Jean-Claude ; MILLER, Alice (préface), *Drames enfuis*, Buchet / Chastel, Paris, 1996.

SOLCHANY Jean, *Comprendre le nazisme dans l'Allemagne des années zéro (1945-1949) - Politique d'aujourd'hui*, puf, Paris, 1997.

SOMMET Jacques ; LONGCHAMPS Albert, *L'acte de mémoire. 50 ans après la déportation*, Les Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, Paris, 1995.

SOULIGNAC Yves, *Les camps d'internement en Limousin 1939-1945*, Yves Soulignac, Saint-Paul, 1995.

SPIEGELMAN Art, *Maus - Eine Geschichte über den Holocaust*. CD-ROM, Systhema, München, 1996.

SPITZER Shlomo, *Bne Shet. Die österreichischen Juden im Mittelalter. Eine Sozial- und Kulturgeschichte*, Böhlau Verlag, Wien, 1997.

STABHOLZ Thaddeus, *Seven Hells*, Holocaust Library, New York, 1990.

STEINBACHER Willi, *Ich habe die weiße Hölle von Sibirien überlebt. Zehn Jahre in sowjetischen Gefängnissen und Straflagern 1945 bis 1955*, Haag & Herchen Verlag, Frankfurt am Main, 1994.

En 1945 Willi Steinbacher fut détenu à Berlin-Est et à Moscou suite à de fausses déclarations et fut condamné à mort. Il fut enfermé pendant 25 ans dans un camp de travail en URSS. Des millions de détenus moururent dans ces camps en URSS.

STEINBACHER Willi (éd.), *Die neun mageren Jahre. Skizzen aus sowjetischer Kriegsgefangenschaft 1945 bis 1953*, H.-A. Herchen Verlag, Frankfurt am Main, 1995.

STEINBERG Jonathan, *Deutsche, Italiener und Juden - Der italienische Widerstand gegen den Holocaust*, Steidl, Göttingen, 1992.

STEINFELD Ludwika, *Fem von Lambarene. Eine Lebensgeschichte, der Krieg und die Fleckfieberseuche*, Steinfeld, Frankfurt am Main, 1992.

STERN Fritz, *Rêves et illusions. Le drame de l'histoire allemande*, Albin Michel, Paris, 1989.

STERN Susan (éd.), *Speaking out. Jewish Voices from United Germany*, Atlantik-Brücke, Berlin, Chicago, Tokyo, Moscow, 1995.

STOBL Ingrid, «*Sag nie, du gehst den letzten Weg*». *Frauen im bewaffneten Widerstand gegen Faschismus und deutsche Besatzung*, Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1989.

STOBL Ingrid, *Die Angst kam erst danach. Jüdische Frauen im Widerstand 1939-1945*, Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1998.

STOJKA Karl, *Gas*, Stojka Karl, Wien, 1996.

STRANSKY Pavel ; WIEHN Erhard Roy, *Als Boten der Opfer. Von Prag durch Theresienstadt, Auschwitz, Schwarzheide und zurück. Tschechisch-jüdische Schicksale 1939-1997*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997.

STROUMSA Jacques, *Tu choisiras la vie*, Editions Cerf, Paris, 1998.

Jacques Stroumsa, né en 1913 au sein de la communauté juive de Salonique, nous livre le témoignage émouvant de sa destinée et celle des siens. Ingénieur électricien et violoniste, il est déporté à Auschwitz au printemps 1943 avec ses parents et son épouse enceinte qui seront immédiatement gazés à l'arrivée du train. D'abord premier violon de l'orchestre de Birkenau, il sera finalement affecté au bureau d'étude de l'Union-Werke. Les marches de la mort l'amèneront à connaître les affres des camps de Mauthausen, Melk et Gusen. Libéré par les Américains en mai 45, il refera sa vie à Paris avant de s'installer en 1968 à Jérusalem où, devenu Ingénieur municipal, il recréera l'éclairage de la Ville et des murailles.

SZAJNA Józef, *Replika*, Centrum Sztuki Studio Warszawa, Warszawa - Varsovie, 1988.

SZENES Sándor ; BARON Frank, *Von Ungarn nach Auschwitz. Die verschwiegene Wahrheit*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1994.

SZUR Grigori, *De Joden van Wilno. Een kroniek 1941-1944*, Uitgeverij Jan Mets, Amsterdam, 1997.

TAGUIEFF Pierre-André, *Le Racisme*, Flammarion (Collection Dominos), Paris, 1997.

TAGUIEFF Pierre-André, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Editions Mille et une Nuits, Paris, 1998.

Du racisme esclavagiste au racisme «scientifique». Les descriptions du racialisme pessimiste de Gobineau, du racialisme évolutionniste de Gustave Le Bon et du racialisme eugéniste de Georges Vacher de Lapouge nous donnent une claire idée de l'évolution des doctrines racistes en France au XIXème siècle. Si la fin de la Seconde Guerre Mondiale met un terme aux visions biológico-racistes du monde en Europe, l'auteur révèle les tribulations du racisme post-nazi jouant sur la conflictualisation des cultures et des «déterminismes» ethno-culturels.

TARANIENKO Zbigniew, *Szajna 70 lat*, Centrum Sztuki Studio Warszawa, Warszawa - Varsovie, 1992.

TEITELBAUM-HIRSCH Viviane, *Comptes d'une mort annoncée. Les spoliations des Juifs de Belgique*, Editions Labor, Bruxelles, 1997.

L'histoire d'un processus de destruction des Juifs inhérent à la politique nazie d'extermination : la spoliation, l'usurpation des biens de toute une communauté et de chacun de ses membres. Une usurpation «légale», sournoisement acceptée et pratiquée par une partie de l'administration belge.

L'ouvrage de Viviane Teitelbaum constitue une première approche, une première description du problème. Partant de la législation allemande pour la Belgique, il s'efforce d'apporter des précisions sur l'organisation, la structure et les conséquences en Belgique de la spoliation des Juifs.

Un travail d'enquête mené par une journaliste, directrice de la WJRO - section belge (World Jewish Restitution Organization) et coordinatrice régionale pour la Belgique de la Fondation de l'Histoire audiovisuelle des survivants de la Shoah créée par Steven Spielberg.

TEPPICH Fritz (éd.), *Spaniens Himmel. Volksfront und Internationale Brigaden gegen den Faschismus 1936-1939*, Elefant Press, Berlin, 1986.

TERNON Yves, *Der verbrecherische Staat*, Hamburger Edition, Hamburg, 1996.

TICHAUER Eva, *J'étais le numéro 20832 à Auschwitz*, Editions L'Harmattan, Paris, 1988 - Préface de Robert Montdargent.

TODOROV Tzvetan, *Le jardin imparfait. La pensée humaniste en France*, Editions Grasset & Fasquette, Paris, 1998.

Dédié à ses «amis philosophiques, Luc et André», l'ouvrage de Tzvetan Todorov peut être considéré, sinon comme une réponse, du moins comme une contribution au débat qu'a soulevé la publication de leur livre «La Sagesse des Modernes» (Luc Ferry et André Comte-Sponville, Ed. Laffont, 1998). Le propos est donc essentiellement éthique et s'articule autour des questions fondamentales de notre époque. Face à la démocratie «individualiste» - au sens étroit du terme - et «technicienne» - au sens scientifique et non utopique - sommes-nous toujours condamnés à devoir choisir entre conservatisme et totalitarisme ? Est-ce là la seule alternative qui nous reste face à un individualisme de plus en plus présent dans nos sociétés qui ne se soucient guère des valeurs partagées et un scientisme qui, pour avoir abandonné ses vieilles prétentions utopiques, oublie l'homme comme une fin et le transforme en simple moyen ?

Telles sont les questions cruciales que se pose l'auteur - entre autres - de «Face à l'extrême» (1991) et «Les abus de la mémoire» (1995).

La réponse qu'il donne pour affirmative qu'elle soit, n'est ni simple ni facile. Elle nous oblige à un vaste détour dans l'histoire des idées afin de retrouver une «troisième voie», celle que renferme comme potentialité «l'humanisme dans le processus de sa constitution entre le XVIème et le XIXème siècle (...) depuis Montaigne jusqu'à Tocqueville, en passant par Descartes, Montesquieu, Rousseau et Constant» (p. 331). Il ne s'agit de rien de moins que de l'élaboration à partir des idées fortes de ces illustres pionniers, d'un néo-humanisme susceptible de nous sortir des impasses et des apories du présent. Si après le désastre totalitaire de notre siècle, l'humanisme ne peut plus «croire en l'homme» il n'en est pas moins vrai qu'il peut toujours, à l'instar d'un Primo Levi, d'un Romain Gary et d'un Vassili Grosman, affirmer sa «foi dans la capacité humaine d'agir aussi, librement, de faire aussi, le bien. L'humanisme moderne, loin d'ignorer Auschwitz et Kolyma, part d'eux ; il n'est ni orgueilleux ni naïf» (p. 332-333).

Il reste toutefois que pour l'auteur, «libéralisme» et «républicanisme» restent comme des horizons indispensables. Tout au plus peut-on ajouter un humanisme actif et plus ambitieux : «Faire des individus humains la finalité de nos institutions, de nos décisions politiques et économiques pourrait provoquer une révolution tranquille» (p. 333).

Toute utopie serait-elle donc à rejeter parce que nécessairement totalitaire ?

TOLAND John, *Raisons de naturaliser les Juifs en Grande Bretagne et en Irlande*, Presses Universitaires de France, Paris, 1998.

Publié en 1714, ce texte du philosophe irlandais John Toland (1670-1722) consacré à la naturalisation des Juifs n'avait jamais été traduit en français. Tranchant avec l'antijudaïsme de l'époque, cette œuvre originale issue d'un auteur qui ne l'est pas moins et qui dû s'exiler en raison de ses positions politiques et religieuses reste une grande et intéressante leçon de tolérance.

TORNOW Thorsten, *Kleine Feuer*, Ullstein, Berlin, 1997.

TRAVERSO Enzo, *L'Histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Editions du Cerf, Paris, 1997.

TREPPER Leopold, *Die Wahrheit. Autobiographie des «Grand Chef» der Roten Kapelle. Reihe : Unerwünschte Bücher zum Faschismus Nr.9*, Ahriman-Verlag, Freiburg, 1995.

Leopold Trepper était le dirigeant de l'Orchestre Rouge, une des plus importantes organisations de résistance en Europe durant la Seconde Guerre mondiale. Cet ouvrage relate la création, l'anonymat et les succès rencontrés par ce mouvement infiltré dans toute l'Europe de l'Ouest. Ce témoignage est une réelle invitation à la résistance contre toute forme d'oppression et de destruction de l'être humain.

TURNER Henri Ashby Jr., *Hitler - Janvier 1933. Les trente jours qui ébranlèrent le monde*, Editions Calmann-Levy, Paris, 1996.

Suite au crash de 1929, l'Allemagne économiquement effondrée, frôle la famine. Les gouvernements se succèdent sans arriver à redresser le pays. Le nazisme appa-

raît alors sur la scène... Hitler est persuadé d'être le seul à avoir la solution pour l'avenir de l'Allemagne. Investit d'une croyance messianique, il est convaincu qu'il finira par obtenir le pouvoir absolu et refuse tout compromis. Que les différents intervenants politiques tentent de l'exclure ou de le maîtriser ou même de le manipuler, c'est par les intrigues et les manigances des uns et des autres que Hitler réussit à accéder au pouvoir tant convoité.

H.A. Turner, Professeur d'Histoire à l'Université de Yale est reconnu dans le monde entier comme un des spécialistes du IIIème Reich. Il nous offre ici une lecture précieuse pour comprendre l'envers du décor de l'histoire officielle.

UMANSKIJ Semjon S., *Jüdisches Glück. Bericht aus der Ukraine 1933-1944*, Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1998.

UNGER Eugenia, *Holocausto to que el tiempo no borro*, Ed. Distal, Buenos Aires, 1996.

UNITED STATES HOLOCAUST MEMORIAL MUSEUM (USHMM), *Fifty years ago : revolt amid the darkness. Days of remembrance*, United States Holocaust Memorial Museum, Washington D.C., 1993.

VAN DE PORT Matijs, *Gypsies, Wars & Other Instances of the Wild. Civilisation and its Discontents in a Serbian Town*, Amsterdam University Press, Amsterdam, 1998.

VAN GALEN LAST Dick ; WOLFSWINKEL, Rolf, *Anne Frank and after. Dutch Holocaust Literature in Historical Perspective*, Amsterdam University Press, Amsterdam, 1996.

Les deux auteurs essayent dans ce travail de résumer les expériences individuelles de quelques jeunes juifs hollandais au travers de leurs mémoires et de leurs journaux intimes.

VAN HOLSTEYN Joop ; MUDDE Cas, *Extreem-rechts in Nederland*, Sdu Uitgevers, Den Haag, 1998.

VANERMEN Stijn, *La négation de l'extermination des Juifs. Le négationnisme et son influence sur l'extrême droite en Belgique*, Université de Mons-Hainaut, Mons, 1998.

VAN PELT Robert-Jan et DWORK Deborah, *Auschwitz : van 1270 tot heden*, Ed. Boom, Amsterdam, 1997 / *Auschwitz : 1270 to the present*, Yale University Press, New Haven/London, 1996.

Ce livre raconte l'histoire de la bourgade d'Auschwitz depuis sa fondation en 1270 jusqu'à la construction du camp d'Auschwitz-Birkenau et de son complexe industriel (Monowitz, Buna et I.G. Farben).

VERREYDT H., *Uit het dossier Breendonk*, NKB-Vlaams Brabant, 1996.

VITTORI Jean-Pierre, *Le numéro*, Editions Graphein/FNDIRP, Paris, 1986.

VÖLKLEIN Ulrich, *Ein Tag im April. Die «Bürgermorde» von Altötting. Aufklärung eines Kriegsverbrechens nach mehr als fünfzig Jahren*, Steidl, Göttingen, 1997.

Le 16 avril 1945, à Altötting, une bourgade de Bavière, la S.S. assassine 5 personnes. Le maire choisit de se suicider plutôt que de subir le même sort. L'auteur, journaliste, tente de reconstituer l'histoire du meurtre non élucidé de ces hommes qui cherchèrent à libérer leur patrie de la dictature nazie.

WAHL Alfred, *L'Allemagne de 1918 à 1945*, Armand Colin, Paris, 1993.

WARDI Charlotte, *Le Juif dans le roman français 1933-1948*, A.G. Nizet, Paris, 1972.

WEBER Guy, *Evadés de guerre. Souvenirs de la Seconde Guerre mondiale*, Bourdeaux-Capelle, Dinant, 1997.

WEGNER Bernd, *Hitlers Politische Soldaten : Die Waffen-SS 1933-1945. Leitbild, Struktur und Funktion einer nationalsozialistischen Elite*, Schöningh, Paderborn, 1997.

WEINDLING Paul, *L'hygiène de la race. Tome I : Hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne, 1870-1933*, Editions La Découverte, Paris, 1998.

WELLERS Georges ; KASPI André ; KLARSFELD Serge (dirs.), *La France et la Question Juive. 1940/1944. La politique de Vichy, l'attitude des Eglises et des mouvements de Résistance*, Editions Sylvie Messinger / CDJC, Paris, 1981.

WELLERS Georges, *Un Juif sous Vichy*, Editions Tiresias Michel Reynaud, Paris, 1991 - Préface de Jacques Delarue - postface de R.P. Riquet.

Il s'agit de la réédition en 1991 - alors que son auteur nous quittait à l'âge de 86 ans - de l'ouvrage pionnier de Georges Wellers. «L'étoile jaune à l'heure de Vichy» paru pour la première fois en 1973 aux Editions Fayard. Cette importante réédition comporte, outre la note biographique de l'auteur - qui constitue un important document historique - les préfaces de l'éditeur Michel Reynaud et de Jacques Delarue, un texte de Anne Wellers ainsi qu'une postface de R.P. Riquet. Certes, depuis 1973 de nouveaux travaux de recherche sont venus enrichir nos connaissances de cette période ; il n'empêche que par sa contribution d'alors, Georges Wellers avait ouvert, en pionnier infatigable, les vastes horizons de cette problématique. C'est un ouvrage à lire et à relire.

WETTE Wolfram (éd.), *Deserteure der Wehrmacht. Feiglinge - Opfer - Hoffnungsträger ? Dokumentation eines Meinungswandels*, Klartext, Essen, 1995.

WIEVIORKA Annette (dir.), *Les Procès de Nuremberg et de Tokyo*, Editions complexe, Bruxelles, 1996.

WILDMANN Manfred ; WIEHN Erhard Roy (éd.), *Und flehentlich gesegnet. Briefe der Familie Wildmann aus Rivesaltes und Perpignan. Jüdische Schicksale aus Philippsburg 1941-1943*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997.

WIPPERMANN Wolfgang, *Wessen Schuld ? Vom Historikerstreit zur Goldhagenkontroverse*, Elefanten Press, Berlin, 1997.

WIPPERMANN, Wolfgang, «*Wie die Zigeuner*». *Antisemitismus und Antiziganismus im Vergleich*, Elefanten Press, Berlin, 1997.

WIPPERMANN Wolfgang, *Umstrittene Vergangenheit. Fakten und Kontroversen zum Nationalsozialismus*, Elefanten Press, Berlin, 1998.

Ce remarquable ouvrage tente de vulgariser et de synthétiser le discours scientifique actuel sur le national-socialisme. L'auteur, historien berlinois Wolfgang Wippermann, a sélectionné les questions plus controversées pour lesquelles il a réalisé une brève introduc-

tion avant de s'étendre sur les différentes conceptions que ces questions ont engendrées. La bibliographie annotée par l'auteur s'avère particulièrement utile.

WOJAK Irmtrud ; HEPNER Lore, «*Lieve kinderen...*». *Brieven uit Amsterdamse ballingschap naar de Nieuwe Wereld 1939-1943*, Uitgeverij Bert Bakker, Amsterdam, 1998.

WOLFFSOHN Michael, *Meine Juden - Eure Juden*, Piper Verlag, München, 1997.

WROCKLAGE Ute, *Fotografie und Holocaust. Annotierte Bibliographie*, Fritz Bauer Institut, Frankfurt am Main, 1998.

WYDEN Peter, *Stella*, Steidl, Göttingen, 1993.

Stella Goldschlag était blonde, belle et séduisante. Elle était destinée à exercer de nombreuses professions mais dans un autre temps et dans un autre pays où elle aurait pu faire une belle carrière... Mais Stella était juive et vivait en Allemagne. La catastrophe commença quand elle fut arrêtée et torturée pendant plusieurs semaines. Pour protéger ses parents, elle était même prête à dénoncer à la Gestapo des Juifs cachés. Elle n'a malgré tout pas réussi à les sauver mais elle a continué à livrer des Juifs. Avait-elle le choix ? Ses anciennes compagnes de classe l'ont retrouvée et on écrit ce livre sur elle.

YAVETZ Zvi, *Judenfeindschaft in der Antike*, C.H. Beck, München, 1997.

YOUNG James E., *Beschreiben des Holocaust. Darstellung und Folgen der Interpretation*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1997.

YSERBYT Roosje ; LAMBRECHTS Georges, *In staat van orgasme, Reichs visie en invloed op de psychotherapie, 100 jaar Wilhelm Reich, 1897-1997*, VUB-Press, Brussel, 1998.

ZAJDE Nathalie, *Enfants de Survivants*, Editions Odile Jacob, Paris, 1995.

ZEITOUN Sabine ; FOUCHER Dominique (dir.), *Histoire de la Résistance et de la Déportation. Catalogue général de l'exposition permanente*, Editions Ville de Lyon/CHRD, Lyon, 1997.

Ce catalogue de l'exposition permanente du Centre d'Histoire et de la Déportation de Lyon, illustré de plus de 600 photographies et enrichi de contributions d'une vingtaine d'historiens, est à juste titre le reflet de l'exposition didactique du Centre. Il présente les principaux chapitres de l'Histoire de la Seconde Guerre mondiale, tels ceux de la Résistance, de la collaboration, de la propagande, des partis politiques, des forces religieuses, de la déportation, des génocides, et des conflits à l'échelle planétaire.

ZEMOUR Erika Perahia, *Le particularisme des Juifs de Grèce durant la déportation. L'image de ce groupe auprès des autres déportés*, Mémoire de Maîtrise en sociologie à l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Strasbourg, 1997-1998.

ZIEGLER Jean, *La Suisse, l'or et les morts*, Editions du Seuil, Paris, 1997.

Jean Ziegler est professeur de Sociologie à l'Université de Genève et Conseiller national au Parlement de la Confédération. En tant que spécialiste des rouages de l'Etat et des banques suisses, il a mené des recherches et découvert de nombreux et importants documents.

ZIELINSKI Bernd, *Staatskollaboration. Vichy und der «Arbeitseinsatz» für das Dritte Reich*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1995.

ZIMMERMANN Moshe, *Die Deutschen Juden 1914-1945*. Enzyklopädie Deutsche Geschichte Band 43, R. Oldenbourg Verlag, München, 1997.

ZOLA Emile, *J'accuse... ! La Vérité en marche*, Editions Complexe, Bruxelles, 1996.

ZORN Monika (éd.), *Hitlers zweimal getötete Opfer. Westdeutsche Endlösung des Antifaschismus auf dem Gebiet der DDR*. Reihe : Unerwünschte Bücher zum Faschismus Nr.6, Ahriman-Verlag, Freiburg, 1994.

ZUROFF Efraim, *Beruf : Nazijäger. Die Suche mit dem langen Atem : Die Jagd nach den Tätern des Völkermordes*, Ahriman-Verlag, Freiburg, 1996.

Efraim Zuroff est directeur du «Simon Wiesenthal Center» à Jérusalem et coordonne le programme de recherches que le Centre a entrepris à l'encontre des criminels

nazis. Zuroff est un «chasseur de nazis» né après la Shoah. Son livre traite de ses motivations, de ses décisions et de sa passion pour la Justice.

* *
*

1938 - NS-Herrschaft in Österreich. Texte und Bilder aus der gleichnamigen Ausstellung, Bundesministerium für Inneres/Dokumentationsarchiv des österreichischen Widerstands, Wien, 1998.

1938 le leggi contro gli ebrei. Numero speciale in occasione del cinquantennale della legislazione antiebraica fascista, Unione delle Comunità Israelitiche Italiane, Roma, 1998.

Culture et Société. Actes du Colloque, 10 et 11 décembre 1996, Ministère de la Communauté Française de Belgique, Bruxelles, 1996.

Arbeitsinformationen über Sütendienobjekte auf dem Gebiet der Geschichte des deutschen Judentums und des Antisemitismus, Germania Judaica, Köln, 1998.

Auschwitz, Nederlands Auschwitz Comité, Amsterdam, 1997.

Combattre l'extrême droite. Actes du Colloque : 27 février 1998 à la Maison des Parlementaires à Bruxelles, Groupe Socialistes du Parlement bruxellois, Bruxelles, 1998.

Des Allemands contre le nazisme, 1933-1945, Les Musées de la Ville de Paris/Gedenkstätte Deutscher Widerstand/Goethe Institut, Paris, 1995.

Des Allemands contre le nazisme, 1933-1945, Goethe Institut, Lyon, 1997.

Des Allemands contre le Nazisme. Oppositions et résistances 1939-1945. Actes du Colloque franco-allemand organisé à Paris du 27 au 29 mai 1996, publiés sous la direction de Christine Levisse-Touzé et Stefan Martens, Ed. Albin Michel, Paris, 1997.

En dépit de nombreuses recherches relativement récentes, l'histoire des oppositions et des résistances allemandes au national-socialisme reste largement méconnue. Dans ce volume, des historiens allemands et français tentent d'évaluer les différents aspects du phénomène tant au niveau individuel que collectif. D'importants chapitres

sont consacrés aux attitudes et actions, sous le IIIème Reich, du mouvement ouvrier, de l'Eglise, des femmes, des jeunes, des Juifs et des militaires. De même, se trouve abordée la participation à la Résistance des Allemands immigrés en France. L'ouvrage comporte également un cahier iconographique avec des photos d'époque et des fac-similés d'écrits clandestins. L'ensemble de ces contributions permettra aux professeurs de mieux se documenter sur des questions qui sont souvent soulevées dans les classes.

De Nuremberg à la Haye et Arusha, sous la direction de Alain Destexhe et Michel Foret, Bruxelles, Bruylant, 1997.

DeutschlandRadio : Auschwitz - Tatort und Chiffre. Eine Diskussion zum 50. Jahrestag der Befreiung des Vernichtungslagers, Ouvrage collectif, DeutschlandRadio, Köln, 1995.

Die Stillschweigs. Von Ostrowo über Berlin und Peine nach Heide in Holstein bis zum Ende in Riga, Theresienstadt und Auschwitz. Eine Jüdische Familiensaga 1862-1944, Ouvrage collectif, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1998.

Différence culturelle et souffrances de l'identité, Ouvrage collectif, Ed. Dunod, Paris, 1998.

Dossier d'Histoire de la Mayenne : les Juifs en Mayenne et l'antisémitisme 1939-1945, Archives départementales de la Mayenne, Laval, 1997.

Fritz Bauer Institut. Jahrbuch 1997 zur Geschichte und Wirkung des Holocaust : Überlebt und unterwegs. Jüdische Displaced Persons im Nachkriegsdeutschland, Ed. Campus, Frankfurt am Main, 1997.

Cet annuaire aborde la situation des «personnes déplacées» tels que les Juifs, survivants des camps de concentration, qui attendaient, après la guerre et sous le contrôle des Alliés, de pouvoir quitter l'Allemagne ou l'Autriche pour les Etats-Unis ou la Palestine. On trouvera dans cet ouvrage, en ce qui concerne plus particulièrement le contexte belge, un article de Irène Heidelberger-Leonard sur Jean Amery (né Hans Meyer, en Autriche).

Histoire du faux «Soir» du 9 novembre 1943, Presse de la Résistance/Front de l'Indépendance, Bruxelles, 1948, 1998 - Préface de Camille Joset.

Holocaust representations. History on display, Response, New York, 1997-1998.

Holocaust Füzetek, Magyar Auschwitz Alapítvány - Holocaust Dokumentációs Központ, Budapest, 1998.

Ils ont quinze, seize ans (récits d'adolescents). Frères, libres et égaux, Editions Mémor, Bruxelles, 1997.

Inmitten des Grauensollen Verbrechen. Handschriften von Mitgliedern des Sonderkommandos, Verlag des Staatlichen Auschwitz-Birkenau Museums, Oswiecim, 1996.

Ce livre est basé sur le témoignage d'un survivant du commando spécial d'Auschwitz-Birkenau ainsi que sur des manuscrits de détenus de ce même commando trouvés à Auschwitz. Cinq manuscrits sont en Yiddish, un en français et un autre en grec. Ces déportés ont voulu témoigner, à leur façon, pour la postérité...

JOSPA Hertz, *Juif, Résistant, communiste*, Ouvrage collectif, Ed. EVO, Bruxelles, 1997.

Jean-Marie Faux, Rudi Van Doorslaer, Maxime Steinberg, José Gotovitch, Alain Lapiower et Jean-Philippe Schreiber dressent le portrait de ce héros de la Résistance, fondateur en 1942 du Comité de Défense des Juifs (CDJ). Arrêté suite à une dénonciation, il fut incarcéré à Breendonk puis déporté à Buchenwald. Décédé en 1966, certaines de ses idées continuent de s'épanouir au travers des combats que mène son épouse, Yvonne Jospa, au sein du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Xénophobie (MRAX).

La Fermeté des témoins de Jéhovah face à la persécution nazie, documentaire vidéo, 78 mn, Watch Tower Bible and Tract Society of Pennsylvania, New York, 1997.

La Memoria in Rassegna. Video di Resistanza, Deportazione e Liberazione/Erinnerungen Revue Passieren Lassen. Videos über Widerstand Deportation und Befreiung, Stadtgemeinde Bozen-Stadtarchiv, Bozen, 1997.

La science face au racisme, Ouvrage collectif, Ed. Complexe, Bruxelles, 1996.

La Résistance en France. Une épopée de la liberté - histoire interactive de la résistance en France de 1940 à 1944.

CD-Rom, Ouvrage collectif, Ed. Montparnasse Multimedia, Paris, 1997.

La Mémoire contre la nuit, Ouvrage collectif, Editions du Passant - Faims de siècle, Bordeaux, 1997.

On notera surtout l'article fort intéressant, fouillé mais aussi controversé de Madame Annie Lacroix-Riz sur «Les élites françaises et la collaboration économique : la banque, l'industrie, Vichy et le Reich». Document à l'appui, l'auteur démontre les stratégies collaborationnistes des milieux d'affaires sous Vichy avec la puissance industrielle du Reich - notamment de Rhône-Poulenc avec IG-Farben et des sociétés françaises de chimie, comme celles d'Ugine à Paris, spécialisées dans la fabrication de moyens de gazage (acide cyanhydrique). La thèse de Madame Annie Lacroix-Riz - spécialiste d'histoire économique et sociale, Professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Paris 7 - a suscité de nombreuses réactions et controverses en France. On lui doit aussi l'ouvrage tout aussi intéressant, «Le Vatican, l'Europe et le Reich de la Première Guerre mondiale à la Guerre froide (1914-1955)» aux Editions Armand Collin, Paris, 1996.

Dans le même ouvrage collectif on notera également un article sur le négationisme, «le huitième cercle de l'enfer», de Philippe Videlier.

(Les) lettres de Louise Jacobson et de ses proches, Fresnes, Drancy 1942-1943, présentées par Nadia Kaluski-Jacobson, Editions Robert Laffont, Paris, 1997 - Préface de Serge Klarsfeld.

Arrêtée comme juive en 1942, Louise Jacobson est internée à Fresnes puis, au départ de Drancy, déportée à Auschwitz où elle sera gazée.

C'est lors de sa détention à Fresnes du 1er septembre au 13 octobre 1942 puis à Drancy jusqu'au 13 février 1943, que Louise Jacobson a rédigé les lettres publiées ici. Lire cette correspondance, c'est un peu faire revivre Louise, une des nombreuses victimes d'Auschwitz.

Les Institutions européennes dans la lutte contre le racisme : textes choisis. Emploi & Affaires sociales. Dialogue social & droits sociaux, Commission Européenne, Luxembourg, 1997.

Les témoins de la 2ème génération. Voyage commémoratif à Auschwitz, d'Letzeburger Land, Luxembourg, 1998.

Le Retour, Ouvrage collectif, Editions du Passant - Faims de siècle, Bordeaux, 1997.

Le Soir (9/11/1943) ; «Faux Soir», Presse de la Résistance/Front de l'Indépendance, Bruxelles, 1948-1998.

Le livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression, Ouvrage collectif, Ed. Robert Laffont, Paris, 1997.

Leo Maillet olii opera grafica acquarelli polimaterici, Museo d'Arte, Mendrisio, 1989.

L'Histoire de la Shoah. De la persécution à l'extermination des Juifs d'Europe. CD-Rom, Endless Interactive/CDJC/Softissimo, Paris, 1997.

Ce cédérom (500 photographies, 30 minutes d'extraits de films, 40 minutes de documents audio) décrit la montée du nazisme, sa politique raciale, la mise en place du système concentrationnaire, l'extermination, la complicité du Régime de Vichy, les procès de l'après-guerre, le retour des survivants, les arts inspirés par la Shoah... On y trouvera également le fichier complet des Juifs déportés de France.

L'Ombra del Buio. Lager a Bolzano 1945-1995. Schatten, die das Dunkel wirft. Lager Bozen 1945-1995, Commune di Bolzano - Stadtgemeinde Bozen, Bolzano, 1996.

Marxismus. N°4 : Demokratie gegen Faschismus. Der zweite Weltkrieg. Eine marxistische Analyse, AGM, Wien, 1995.

Mémoire sans oubli, Institut Marius Renard, Huy, 1998.

Mémoire et actualité du racisme. Actes du Colloque franco-allemand organisé à Pau par la F.N.D.I.R.P. sous l'égide de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation : «La persécution d'une minorité ethnique : mémoire et actualité», F.N.D.I.R.P., Paris, 1998.

On ira à Mopti, Ouvrage collectif, Labor, Bruxelles, 1997.

Livre illustré pour enfants édité avec l'appui du Ministère de la Culture et des Affaires Sociales, dans le cadre de la campagne européenne de la Jeunesse contre le Racisme, la Xénophobie, l'Antisémitisme et l'Intolérance. L'histoire : Bouba, un petit Malien, décrit son univers -

l'Afrique, mais aussi l'exil, l'adoption et l'entraide - à Antoine qui devriendra son meilleur ami.

Paul TOUVIER et l'église. Rapport de la Commission historique instituée par le Cardinal Decourtray, Ouvrage collectif, Ed. Fayard, Paris, 1992.

Petit alphabet de la démocratie, Ouvrage collectif, Editions Mémor, Bruxelles, 1996.

Des étudiants de l'Athénée Fernand Blum à Schaerbeek ont écrit ce petit lexique alphabétique de la démocratie. Ils ont donné une définition personnelle à plusieurs mots-clés relatifs à cette notion.

Une vingtaine de personnalités appartenant à des milieux professionnels divers ont participé à l'édification de ce dictionnaire en donnant leur propre définition des mots-clés pour lesquels ils avaient été sollicités.

Un livre qui a été écrit avec beaucoup de sensibilité et qui encouragera toutes celles et tous ceux qui luttent au quotidien pour que le mot démocratie ne soit pas vide de sens.

Prétontaine. Etranger. Fascisme - Antisémitisme - Racisme, Institut de Recherches Sociologiques et Anthropologiques - IRSA, Montpellier, 1998.

Programme d'action sociale 1998-2000. Emploi et affaires sociales, Commission Européenne, Luxembourg, 1998.

Pro Memoria - Information Bulletins, Auschwitz-Birkenau States Museum/Memorial Foundation for the Victims of the Oswiecim, s.d.

Qu'est-ce qu'un réfugié ?, Ouvrage collectif, Bruylant, Bruxelles, 1998.

Romance Studies. Images of War, Ouvrage collectif, University of Westminster/Middlesex University, London, 1997.

Sachor - Zeitschrift für Antisemitismusforschung, jüdische Geschichte und Gegenwart, Klartext, Essen/Bochum, 1998.

Ce numéro de la revue Sachor, édité par des étudiants de l'Université de la Ruhr à Bochum, est consacré à l'étude de l'antisémitisme. Différentes thématiques y sont discutées : la relation triangulaire entre Allemands, Juifs et

Polonais, les thèses de Daniel Goldhagen, les symboles de l'Etat d'Israël. On y trouvera également des témoignages de survivants dont celui de Magers Vestermanis, Directeur du Centre de documentation et du Musée «Juifs en Latvie».

Social dialogue & Social rights - Année européenne contre le racisme. Répertoire des projets, European Commission-Employment & social affaires, Bruxelles, 1998.

Stutthof - Das Konzentrationslager, Marpress, Gdansk, 1996.

Témoins d'Auschwitz, Le Musée d'Etat d'Auschwitz-Birkenau, Oswiecim, 1998.

Dix-huit rescapés d'Auschwitz témoignent de l'horreur au quotidien. Leur récit se construit sur des histoires, des anecdotes très significatives et loin d'être anodines pour la compréhension de la (sur)vie à Auschwitz.

Les témoignages, très intimes, portent les titres de «La faim à Auschwitz» (Wladyslaw Fejkiel), «Une journée dans la Compagnie disciplinaire» (Jozef Kret), «Mon évasion d'Auschwitz» (Stanislaw Jasinski),... Un recueil de récit d'une honnêteté, d'une simplicité et d'une humanité déconcertantes.

Terenzinske studie a dokumenty, Ouvrage collectif, Nadace Terzinska iniciativa, Prag, 1998.

The Authoritarian Personality, Ouvrage collectif, W.W. Norton & Compagny/Abridged Edition, New York, 1993.

The story of Karl Stojka : A childhood in Birkenau. Exhibition at the Embassy of Austria, April 30 tot May 29, 1992, United States Holocaust Memorial Museum, Washington DC, 1992.

Überlebensgeschichten. Kreuzwegstationen 1933-1945 in den Niederlanden und Belgien, Ouvrage collectif, Oberstadtdirektor der Stadt Hamm, Stadtarchiv, Hamm, 1991.

Un attentat contre Hitler. Procès-Verbaux des interrogatoires de Johann Georg Elser, Ed. Solin/Actes Sud, Paris, 1998 - Préface de Gilles Perrault.

Document particulièrement intéressant sur un «épisode largement ignoré ou négligé jusqu'ici». Acte solitaire, cet

attentat donne prise à une réflexion politique et psychologique des plus intéressantes.

Vier Frankfurter Künstler im Widerstand : Arthur Fauser, Leo Maillet, Friedrich Wilhelm Meyer, Samson Schames, Stad Frankfurt am Main, Frankfurt am Main, 1995.

Violence d'état et psychanalyse, Ouvrage collectif, Ed. Dunod/Bordas, Paris, 1989.

Von deutschen Einzeltätern und ausländischen Banden. Medien und Straftaten. Mit Vorschlägen zur Vermeidung diskriminierender Berichterstattung, Ouvrage collectif, Duisburger Institut für Sprach-und Sozialforschung, Duisburg, 1998.

Weimar 99 ; Cultural capital of Europe, Weimar, 1998.

Widerstand aus christlicher Überzeugung : Jehovas Zeugen im Nationalsozialismus. Dokumentation einer Tagung (Historische Schriften des Kreismuseums Wewelsburg. Beiheft 1), Klartext, Essen, 1998.

Cet ouvrage fait suite au colloque qui eut lieu en octobre 1997 à Wewelsburg sur les témoins de Jéhova à l'époque du national-socialisme et sur leur résistance qui était fondée sur leurs convictions chrétiennes. Les témoins de Jéhova détenus dans les camps de concentration comme «Bibelforscher» et dans les prisons - parce qu'ils avaient refusé d'effectuer le salut hitlérien ou de devenir membre de l'armée - sont un groupe de victimes que l'on oublie (trop) souvent.

POEMES

LA VIEILLE DAME
ET
LA FILLE NOMADE

Lydia Chagoll

Commande libretto : Opera Mobile, Anvers
Compositeur : Peter Swinnen

Table

Souvenir

*Il n'y a pas eu d'adieu
Ma belle toujours présente
Berceuse gravée dans le cœur
Toutes ces vies*

Dictature

*Le Mal Absolu
Prière pour le Glorieux Dictateur
Les armes hurlent
Chanter pour ne pas pleurer*

Rafles

*Le choix
Vieille dame
Ay, ay, mis brasos
Fille nomade
Tenter l'impossible
Tant pis pour les autres*

Génocide

*Le voisin
Le train
Mille routes, mille chemins
Le train conduit ...
Des perles de larmes de sang
Visages
Le train conduit là où ...
Je suis la voix
Hier, aujourd'hui*

'La vieille dame' raconte l'histoire de mon arrière-grand-mère, déportée à l'âge de 83 ans à Auschwitz parce que juive. Les tziganes ont subi ce même sort d'assassinat racial. En souvenir d'eux et pour honorer leur mémoire, j'ai imaginé la rencontre de la vieille dame et de la fille nomade sur la route de l'anéantissement, tracée par les nazis.

L.CH.

Souvenir

Il n'y a pas eu d'adieu

*Vieille dame
fille nomade
il n'y a pas eu d'adieu*

*Vieille dame
fille nomade
il n'y a pas eu d'au revoir*

*Vieille dame
fille nomade
il n'y a de vous
que le souvenir*

*Vieille dame
fille nomade
il n'y a pour vous
que la mémoire*

Ma belle toujours présente

***Chante-moi tout bas, tout bas
oiseau de passage
pourquoi, pourquoi
ma belle est endiablée***

***Oiseau, si tu ne le sais pas
sache que moi
je ne t'en veux pas
Le diable au corps
ça lui va, ça lui va***

***Ma belle
mon bonheur, ma tourmente
tantôt tu es le feu
tantôt tu es le froid***

***Ma belle
il y a deux femmes en toi
deux femmes en toi
et cela, ma belle
te va, te va***

***Ma belle, ma belle
le diable au corps,
ça te va, ça te va***

Berceuse gravée dans le coeur

*Dou-dou mon enfant à moi
ma vie, ma joie
ne t'inquiète pas*

*un jour il y aura un roi
qui ne tuera pas
Dou-dou mon enfant à moi
ma vie, ma joie
ne t'inquiète pas
ce roi généreux
dou-dou ce sera toi*

*Dou-dou mon enfant
ce roi généreux
ce roi qui ne tuera pas
crois-moi, crois-moi
ce roi sera toi*

*Dou-dou mon enfant à moi
ma vie, ma joie
que la nuit dou-dou
prend garde de toi*

Toutes ces vies

***Souvenir ...
Mémoire ...***

***Toutes ces vies
interrompues
inachevées***

***Toutes ces vies
à jamais manquantes
réduites à des images
sans cesse présentes***

***L'aujourd'hui est incomplet
Incomplet à tout jamais***

***Souvenir
Mémoire***

Dictature

Le Mal Absolu

*Des hommes aux idées fixes,
des hommes acharnés,
s'arrogent tous les droits
tous les droits
Le Mal Absolu
envahit les esprits*

*Des hommes dociles, des hommes serviles,
des endoctrinés, des manipulés,
des sans pensées, des sans scrupules,
obéissent, se soumettent disciplinés
au Mal Absolu
qui a envahi le pays*

*Des hommes chaussent des bottes
des hommes marchent au pas
pour que le monde vole en éclats
pour que le Mal Absolu
envahisse les pays*

Prière pour le Glorieux Dictateur

*Glorieux Dictateur
Sacré comme un dieu
Glorieux Dictateur
Sacré comme un dieu
Glorieux Dictateur
Sacré comme un dieu*

*Adoration béate
Culte hystérique
Adoration hystérique
Culte béat
Sacrer un dieu féroce
Sacrer un dieu vorace
Sacrer un dieu rapace*

*Dieu féroce
Dieu vorace
Dieu rapace
Dieu sacré*

*Glorieux Dictateur
Tout-Puissant
Toi
tout puissant, tout puissant
pour 1000 ans*

Les armes

*Les armes
hurlent, hurlent*

*Des quartiers
des cités
sont incendiés
incendiés*

*Les armes, les armes
hurlent*

*Des villages entiers
sont anéantis
anéantis*

*Les armes, les armes
hurlent, hurlent*

*Le pays est en feu
Le pays est en deuil
Le Mal Absolu nous a envahis*

*La barbarie
nous séquestre
L'abîme du non-être
nous attend*

Chanter pour ne pas pleurer

***Je chante
parce que j'ai envie de pleurer***

***Si tu m'entends Douleur
si tu me comprends Douleur
donne le la, le la à mon chant***

***Douleur, Douleur
je t'en supplie
donne puissance à ma voix
laisse-moi chanter Douleur
parce que j'ai envie de pleurer***

***Chante, chante Douleur
parce que j'ai envie de pleurer***

Raffles

Le choix

***Choisir de ne rien voir
Choisir de ne rien savoir***

***Faire comme d'autres
comme beaucoup d'autres***

***Aveugle
par option***

***Sourd
par intention***

***Muet
par angoisse***

***Aveugle
Sourd
Muet***

Vieille dame

***Vieille dame, vieille dame
mère de tant d'enfants***

***Rachel, Mirjam, Sarah
et David et Daniel***

***et ta Leïla chérie
et tous tes chers enfants-petits***

***Ils sont partis
Partis
Tous partis***

***La vieille dame ne sait pas
la vieille dame ne comprend pas
que génocide il y a***

***Vieille dame, aveugle,
noyée dans la nuit***

***Vieille dame, toi
oubliée provisoire***

***Vieille dame, tu survis
portant le deuil
de ces vies toutes parties***

Ay, ay, mis brasos

*Ay, ay, mis brasos
Ay, ay, mes bras
mes bras, mes pauvres bras
Ils n'ont plus rien à chérir
Ils n'ont plus rien à bercer*

*Ay, ay, mi alma
Ay, ay, mon âme
endors-toi, endors-toi*

*Ay, ay, mi alma, mon âme
je t'en prie, sois clémente
je veux quitter l'ici-bas
enlève-moi, enlève-moi*

*Ay, ay, mi alma
Ay, ay, mon âme
endors-toi, endors-toi*

Fille nomade

***Fille nomade
fille rieuse
fille râleuse
fille rêveuse
fille ivre de joie
on te punira
tu trépasseras***

***Tu es
Tu vis
Eux, ne le veulent pas***

***Fille nomade
tu ne peux exister
tu trépasseras
tu trépasseras***

Tenter l'impossible

***J'aimerais tant
oublier
ce temps des ténèbres
J'aimerais tant
oublier
oublier***

***J'aimerais tant
m'agripper à un arc-en-ciel
J'aimerais tant
faire un bond prodigieux
J'aimerais tant
lier la vie à la vie
J'aimerais tant
laisser derrière moi
ce temps des ténèbres***

***J'aimerais tant
tant
tenter l'impossible***

Tant pis pour les autres

***Choisir de ne rien voir
Choisir de ne rien savoir***

***Se cacher derrière le silence
Se cacher
derrière l'indifférence***

***Ne plus tendre la main
Ne plus se sentir impliqué***

***Tolérer l'exclusion
Tolérer
l'abominable***

***Tant pis pour les autres
Pourvu que moi j'ai la vie sauve***

Génocide

Le voisin

*Le voisin de la vieille dame
lui a lu l'ordre
de se présenter aux autorités*

*Pour qu'on puisse l'emmener
comme un objet isolé
le voisin a placé la vieille dame
sur une chaise
dehors
dans la rue
déserte du regard des passants*

*La vieille dame aux yeux morts
attend
attend angoissée*

*La vieille dame aux yeux morts
attend
attend désespérée*

*La vieille dame aux yeux morts
attend,
attend
attend résignée*

Le train

Le train ...

Le train ...

Le train conduit ...

Le train conduit ...

Le train conduit là ...

Le train conduit là ...

là ...

où claquent les hurlements

là ...

où l'on ne crache que des injures

là ...

où domine l'avilissement

là ... où règne l'odieux

là ... où existe l'enfer sur terre

Mille routes, mille chemins

***Fille nomade
bien mille routes tu as croisées
Fille nomade
sur mille chemins tu as chanté***

***Fille nomade
au regard vif
Fille nomade
aux yeux étincellants
Fille nomade
passionnée de liberté
Fille nomade
ta soif de vie,
elle est piégée***

Le train conduit ...

Le train ...

Le train ...

Le train conduit ...

Le train conduit ...

Le train conduit là ...

Le train conduit là ...

là ... où triomphe la violence

violence

rouge âcre

là ... où s'éternise la fumée

fumée

noire nauséabonde

là ... où s'amoncelle les cendres

cendres

gris morne

Des perles de larmes de sang

*Vieille dame
j'étais quelqu'un
j'étais heureuse
je ne le suis plus
je suis réduite à rien*

*Pleure, pleure mon enfant
Pleure des larmes de sang*

*Pourquoi la Mort couve-t-elle la terre ?
Pourquoi cette colère criminelle ?
Vieille dame, dites-moi pourquoi ?*

*Je n'ai pas de réponse
à ton chagrin
Je n'ai pas de réponse
à ta révolte
Pleure, pleure mon enfant
Pleure des larmes de sang*

*Des larmes, des larmes
Des perles de larmes
Des perles de larmes de sang
flétrissent cette terre de misère*

Visages

**La lune
le soleil
illuminaient vos visages**

**toi
fille nomade
fille du voyage
si fière, si altière**

**vous
vieille dame
digne grand-mère
séfarade heureuse
chantant des romances**

**la lune
le soleil
illuminaient vos visages**

Le train conduit là où ...

*Le train, le train ...
Le train conduit ...
Le train conduit là où ...*

*là ... où l'homme est maudit
là ... où l'on arrache la vie
là ... où les flammes embrasent des corps*

*Entends le murmure d'ombres humaines
Entends le murmure de rage étouffée
Entends le murmure de chagrin avalé*

*Les flammes ...
les flammes embrasent des corps*

*Ils brûlent, brûlent
 cœurs de vieillards*

*Ils brûlent, brûlent
 cœurs d'amants*

*Ils brûlent, brûlent
 cœurs d'enfants*

*Ils brûlent, brûlent
 vieillards
 amants
 enfants*

Je suis la voix

***Je suis la voix
la voix
la voix d'elle***

***Je suis la voix
la voix
la voix de l'autre***

***Je suis la voix
la voix
de tous ceux
Je suis la voix
la voix
de toutes celles***

***Je suis la voix
la voix
de tous ceux
de toutes celles
qui ...
qui ...***

Hier, aujourd'hui

***Birkenau
Chelmno
Majdanek
Belzec
Treblinka
Sobibor***

***Génocide ...
Hier***

***Ajourd'hui
ethnocides
Aujourd'hui
assassinats collectifs
Ethnocides
Assassinats collectifs***

***Et demain ?
Demain ...***

LE MONDE EN MARCHÉ

*A Esther M. pour ses parents
aussi à Sarah Goldberg, pour son courage
à Manu pour la nuit et le brouillard
et à René Raindorf pour son exemple*

Je suis Esther la belle juive
et de mes mains
ouvertes si généreuses aux ongles
tranchants
je défais les mondes anciens pour recréer ceux d'avant

Mes mains qui labourent
les sillons du malheur précoce
afin d'empêcher
l'anéantissement
plongées
jusqu'au cœur du monde mes mains
comme les rêves pour immoler
Pour oublier mes mains vont dessiner
façonner
construire !
de l'argile jaillira la vision de l'Autre Monde
et ainsi renaîtront nos morts

*

* Française de 40 ans en suspens à Bruxelles, Edith Soonckindt y a rencontré quelques déportés pour un ouvrage qui s'écrit doucement, sur un sujet qui la hante depuis ses 7 ans lorsque sa mère l'a emmenée voir une exposition sur la déportation qui devait la marquer pour longtemps. Auteur d'une quinzaine de traductions littéraires (de l'anglais) éditées à Paris - d'autant de nouvelles et poèmes ainsi que d'un conte pour enfants (Au Pays des Rois), tout juste publié chez Nathan - elle travaille aussi comme scénariste, dialoguiste et sous-titreuse de films.

Me voici
Là-Bas une nuit
comme par maléfice
au cœur du monde impur
Là-Bas la nuit toujours
et mon ventre
lacéré
mes jambes qui ne le portent pas

Nue je tombe
juive d'entre toutes les juives
et nue je rampe
sur la terre trempée
le sol où se sont écoulés
foulés aux pieds
tous les rêves du monde triste
tandis que le sang de mes viscères court à terre
afin de me la rendre plus facile
à modeler

L'argile je l'ai trouvée sans peine il suffisait de creuser
et de mes mains
et de mes pieds
de ma tête et de mon ventre j'ai creusé comme un chien
creuserait
creusé comme d'autres chiens ont creusé ici une tombe
qu'aucune fleur
jamais
ne viendra égayer

Je flaire je gratte je creuse
chienne
honnie
la honte sur nous pour autant de siècles
et tous mes morts qui crient
halètent
hurlent
et me contemplent
regardent mes mains s'emparer de l'argile
glaireuse
puis la façonner pour leur redonner vie

*

Leurs cendres dans l'étang
je les ai trouvées sans peine
elles ondulaient au fond telles des yeux

incrédules
alors les ai emprisonnées
à l'aide d'un grand filet
grand
d'un rouge sang

A l'argile les ai mélangées
ai ajouté mon sang
mes larmes embuées
aussi les leurs si fières
mes cris les plus féroces
et puis les leurs aussi
mes crachats
les plus haineux
alors me suis levée et
droite, toute,
suis allée vers tous leurs barbelés

Les ai arrachés un
les ai arrachés cent
les ai arrachés mille
des millions, six
et en les arrachant je m'écorchais la peau
il ne faut pas craindre de le dire
quelques ongles aussi mais rien
jamais
en comparaison des peaux et des ongles ici arrachés
les soirs d'exécutions ou de grandes tortures

Les barbelés, des bouts, je les plante dans la terre retournée
par mes mains comme folles
je les plante un
je les plante cent
je les plante mille
des millions, six
et autour de chacun je façonne
ici un homme là un enfant
et ici une femme
puisque
de mes mains
habiles
la grâce m'est donnée de pouvoir ressusciter les morts

Les femmes
au crâne rasé et les hommes décharnés aux pieds bleuis
de leurs grands yeux morts qui me regardent
et les enfants, certains encore des bébés

dans ma main ils ne crient plus
n'appellent plus comme ils le firent
lorsque les portes sur eux
pour toujours se refermèrent

Tout au fond de l'étang
leurs mots, leurs cris, leurs ultimes pensées terrestres
et mon filet
rouge
qui ne sera jamais assez grand

*

Tous plantés là qui me regardent muettement je les prends
un à un dans mes bras tendres
leur chante les berce et puis je leur dis
de ne rien craindre et alors je les couche
comme amoureusement
dans des brouettes une
des charrettes cent
aussi des camions bâchés, des milliers
et je n'arrête pas
des nuits
des nuits
des nuits
il m'en faut tant pour charger
tous ces corps décharnés qui tiennent pourtant peu de place

Les portes je les ouvre tout grand puis j'enfourne
des enfants un des femmes mille des hommes cent
des millions d'hommes de femmes et d'enfants j'enfourne
qui avaient du barbelé dedans

Les barbelés
j'avais dû enlever
comme autant de points de suture
afin d'éviter l'éclatement
Quand je les ai ôtés pas un pleur pas un cri
ils flottaient derrière leurs vies
les pleurs, les cris
flottaient sous la surface de l'étang

Ces hommes ces femmes et ces enfants
si je les enfourne c'est parce que je les veux
solides !
Pas une cendre cette nuit-ci
pas de fumée non plus de cris

De par ma main
blanche
aux ongles si tranchants
ne viendra pas la mort de tant d'enfants
et les barbelés
je les jette dans l'étang tels une brassée de fleurs
maudites

Une fois solides tous
je les habille
- ce froid d'ici, cuisant -
le calot l'habit rayé
les galoches qui font saigner les pieds
si seulement je pouvais
leur donner d'autres vêtements si seulement

Je les habille et les presse d'avancer
je leur dis longtemps
il vous faudra marcher
dans le froid la faim au ventre
je leur dis
que les vieillards portent les enfants
que ceux-ci protègent leurs mères
et que les morts aident les vivants
que plus jamais les coups ne pleuvent sur vos têtes
les cris sur votre dos les crachats sur vos insignes
infâmes
je leur dis l'argile
un matériau
comme imperméable !
aux coups ou aux tourments
Puis derrière eux je referme la grille
éteins muettement toutes
les lumières
et d'un coup de pied fais s'écrouler les miradors
aussi les baraquements

*

Après d'autres nuits
tant
je leurs dis courez
je leur dis plus vite !
je leur dis les quais
je leur dis plus vite !
je leur dis les trains
je leur dis plus vite je leur crie

montez !

avant que Les Autres ne reviennent

Je leur dis méfiez-vous des chiens
et ne prenez plus
plus, ne prenez
la mauvaise file
mais plutôt vos valises
entassées en vrac sur tous ces autres quais

Dans chacune vous aurez
de quoi vous habiller décentement
dans ces sacs vous retrouverez
des cheveux à mettre sur vos têtes
des chaussures des lunettes
et ceux qui les avaient perdues pourront remettre leurs dents

Dans les trains je leur dis mangez
je leur dis riez
la mort est derrière vous
derrière !

Dans les trains je le leur dis
vous repartez vivants
je leur dis aimez !
si vous le pouvez encore
je leur dis chantez
et que Dieu vous donne
des milliers d'enfants

*

Mais à l'arrivée des trains voilà que dans des flots, secrets,
de nouveau on les enferme
à l'intérieur d'eux-mêmes on les enferme aussi et je leur dis
cachez-vous terrez-vous et vivez encore
comme
des bêtes
maintenant au moins vous savez comment
inventez des cachettes
pour vos petits enfants
et tant de subterfuges pour ne pas mourir vivants
Je leur dis respirez
le moins violemment possible
ne parlez ni ne chuchotez non plus
puis dans la plus belle maison je cache mon père
je cache ma mère
qui ne savent encore

que je suis leur sang

Je leur porte du pain
une bougie
un baiser
expressément farouche
l'espoir d'un monde meilleur et me voilà qui prie
pour qu'ils n'entendent pas le bruit des bottes
ni celui des fusils
ni les cris ces pleurs
qui déchirent les nuits

*

Un jour pourtant à eux
ainsi qu'à tous ces autres
je dis ce soir les portes
vous seront ouvertes vous pourrez partir
vers l'Autre Monde où vous rirez longtemps
longtemps vous chanterez parce que vous serez
libres !

et dans les champs les rues
vous courrez comme avant
je leur dis ce monde neuf
et ancien aussi
je leur dis que ce monde neuf et ancien
depuis toujours attend

Alors j'ai vu mon père
confiant
prendre la main ma mère
Il lui a dit où nous allons
tu auras un manteau
du pain une jolie lampe
personne ne nous empêchera de prier
et les enfants seront habillés ils auront tous les livres

Puis derrière eux les portes se sont
refermées
ils ne se sont pas retournés
ils ne m'ont rien dit
ils n'ont pas parlé

Le nez collé à la fenêtre je les ai regardés s'éloigner
puis j'ai vu les Hommes aux Chiens et su m'être trompée
mais il était bien trop
tard

trop
pour le crier !
à leurs oreilles

*

Quand des années plus tard
autant dire des siècles
mon père est revenu et ma mère également
ils ne m'ont rien dit
ils n'ont pas parlé
ils ont juste murmuré
ne te méprends pas
nous sommes morts Là-Bas
où tu nous avais dit d'aller

Mon père ma mère
leurs yeux qui ont été Là-Bas
leurs bouches
cousues
parce que de meilleurs qu'eux sont morts et qu'eux sont
honteux
de prétendre vivre
mon père ma mère
enterrés vifs depuis cinquante ans
toutes leurs nuits depuis ce temps
ils les passent Là-Bas mon père ma mère
alors pour eux ne plus parler
par crainte des anciens vivants

*

Je suis Esther la belle juive
et de mes mains
ouvertes si généreuses aux ongles tranchants
je défais les mondes anciens pour recréer ceux d'avant
tandis que le linceul
silencieux et blanc
de mes deux parents
autour de mon cœur brisé se fige.

Marie

PINHAS-LIPSTADT*

(Février 1998)

FANTOMES PRÉSENTS OU IN MEMORIAM

Les morts sont toujours là, autour de moi
Ils ont perdu leur voix
Leur regard éteint, leur bouche muette
hurle sans fin leur détresse
Je ne les entends plus, mais je les vois encore
s'avançant lentement sur cette rampe maudite
ne sachant rien du sort tragique
qui les attend au bout du chemin.

Aujourd'hui encore leur fantôme m'habite
Je ne parviens pas à les quitter de moi
et quand viendra l'heure dernière
je les emmènerai tous, enfin apaisée
dans l'infini de l'au-delà.

(texte rédigé après avoir revu la deuxième partie du
film SHOAH de Claude Lanzmann)

*Rescapée d'Auschwitz-Birkenau,
Membre du Conseil d'Administration

